

SOUVENIRS D'UNE AÏEULE

(1870 à 1941)

à ses enfants, petits-enfants, neveux et nièces

Gardez la maison.
Recueillez-vous sur elle.
Développez en vous le sentiment
profond de votre passé et
de votre terre.
Connaissez-les, aimez-les.

(Message du Vatican)

Plusieurs de mes enfants m'ont exprimé le désir de me voir noter mes souvenirs. Leur père et moi, nous sommes à la fois les aînés et les rares survivants de la génération qui les a précédés et nous pouvons évoquer une vie de famille disparue, dont les jeunes se feraient difficilement une idée. Que d'exemples, pourtant, et que de souvenirs charmants et bien doux pour moi à y recueillir. J'espère qu' ils feront plaisir à retrouver et seront utiles à la jeunesse dans un monde qui se transforme.



Elisabeth de la Martinière et Henri Savatier aux Patrières en 1937

*Entourés de leurs 16 petits enfants, de gauche à droite,
André, Lucien, Jeanne Tercinier, Jean, Hélène Tercinier, Gabriel Tercinier, Elisabeth,
Henri,
Marie, Bernard, François Tercinier, Anne, Paul, William Tercinier,
et bébés sur les genoux de leurs grand-parents : Thérèse, Jacques Tercinier*

Ces lignes sont écrites par une femme qui ne s'est jamais éloignée de son foyer poitevin et y a trouvé toujours en abondance la nourriture spirituelle, intellectuelle, dont son cœur avait besoin. Maintenant que la vie disperse tellement les membres des familles les plus unies, il leur sera toujours bon de retrouver et constater leurs attaches (le mot est juste) à leur pays d'origine, à leurs traditions familiales. Cela me semble, aussi, conforme aux instructions données par le Saint-Père pour le temps où nous vivons. Je narrerai beaucoup de petites choses puérides. La vie d'un foyer en semble faite, et c'est l'un de ses charmes. La plume suivra le vagabondage de ma pensée.

Mes plus lointains souvenirs remontent à l'âge de 3 ans. Mes parents habitaient alors le second étage du n° 10 de la rue des Balances d'Or. Dans cette maison, la tante Jules de la MARTINIÈRE, la tante Marinette se mourait d'une longue et douloureuse maladie. Je me souviens des dînettes qu'elle aimait à nous faire au bord de son lit à ma petite sœur et moi ; et je me souviens aussi, qu'entendant dire un jour qu'elle allait mourir, j'eus la curiosité audacieuse d'entrer dans sa chambre où la famille était en prière. J'y recueillis ma première impression de la mort : impression de paix solennelle, où la foi dominait la douleur, impression qui, Dieu merci, ne s'est jamais démentie aux nombreuses agonies, aux nombreuses couches funèbres de la famille. Dieu rappelait à lui sa servante. Le Père appelait sa fille.

La tante Marinette était, comme ma grand'mère de la MARTINIÈRE, une NICOLAS (les deux frères avaient épousé les deux sœurs). Ma grand'mère s'appelait Azéma. Elles avaient quatre autres sœurs : Euphémie, Célie (quels beaux noms, n'est-ce pas), Amélie, religieuse des Filles de N.-D., et Gabrielle, devenue Mme H. de SAZILLY. Puis trois frères : Edmond, mort vers 20 ans de la suette (ami d'Emmanuel de CURZON), Auguste et Victor, qui ajoutèrent à leur nom celui de deux fermes : NICOLAS de la RINIÈRE, NICOLAS des FOSSETTES, suivant une habitude ancienne qui distinguait, par des noms de terre différents, les frères d'une même famille. La mère de ces neuf enfants était Julie CHOQUIN, femme charmante, aussi jolie que spirituelle, nièce bretonne, hôtesse aussi de St. André-Hubert FOURNET, lorsqu'il venait à Poitiers. Une chose en fait foi : c'est un long bonnet de coton à deux mèches authentiqué et conservé comme une relique. Il est entre les mains de la tante de la BICHE.

L'oncle des FOSSETTES m'a bien des fois raconté qu'il se souvenait avoir été sauté sur les genoux du St. oncle FOURNET. Aussi avait-il pour lui une dévotion familière autant que fervente, disant bonjour chaque matin à son portrait qui était au pied de son lit. C'est sur ce portrait de famille qu'a été fait la plupart des photographies et effigies du Saint.

Je pense que sa sœur aînée, votre grand'mère, le connaissait beaucoup plus. Que ne m'en a-t-elle parlé.

L'hôtel NICOLAS était rue du Collège (maintenant du Lycée). Il a connu beaucoup de bonnes et nombreuses réunions de famille. Papa y avait une place particulière comme l'aîné de sa génération. J'ai trouvé une chanson composée par l'oncle de SAZILLY, au moment de son mariage :

(Air de Compère Guilleri)

Il était un grand homme
qui s'appelait Henri
Carabi
Un beau jour à St. Pierre
Son cœur se trouva pris
Titi Carabi, toto carabo, compère Guilleri etc ...

Il dit : Vlà mon affaire,
Trottez tante Euphémie
Carabi
De très révérends Pères
Furent consultés par lui
Titi Carabi, toto carabo, etc ...

Le chemin lui indiquèrent
pour aller au Plessis
Carabi.

Ma chère maman, si jolie, gracieuse et gaie, fut reçue avec beaucoup de joie et d'affection dans ce cercle de famille. La grand'mère NICOLAS se faisait une joie de ses visites et désirait avoir la primeur de ses toilettes lorsqu'elle sortait le soir. J'étais en route lorsqu'elle mourut et une petite somme fut spécifiée dans son testament pour le don du crucifix de 1ère Communion de son arrière-petite-fille. Ce souvenir en sera un remerciement .

Après la mort de grand'mère NICOLAS, tante Euphémie prit la place de chef de famille (malgré des menaces de cécité). Elle avait tout ce qu'il fallait pour remplir ce rôle et était entourée du respect et de l'affection de tous. Ma tante de SAZILLY continua d'élever ses enfants dans la vieille maison. Là, se retrouvaient, successivement ou tous à la fois, ses frères et sœurs. Que de bonnes soirées, que de parties dans le jardin pour la pouponne que j'étais. Maman était l'admiration de ses petites cousines de la RINIERE, des FOSSETTES, de SAZILLY et sa fille était leur poupée. On faisait bien attention à ne pas la contrarier, parce que la maman arrivait au premier cri pour s'informer. - Plus tard, ce furent de grandes parties de cache-cache et autres avec les plus jeunes tantes, mes contemporaines : Germaine (COYREAU), Marie-Thérèse (MIZZY), Anne de SAZILLY. Les aînées comme les plus jeunes, je les ai toujours traitées en cousines sans me souvenir d'aucune protestation, seulement plusieurs des susdites tantes continuent de m'appeler Bébelle, mon surnom d'enfant.

Vis-à-vis l'appartement de tante Euphémie où les parents allaient causer

sérieusement et tranquillement, se trouvait celui de tante Célie, où se dirigeait instinctivement l'enfance et la jeunesse. En entendant les enfants, certaine bonbonnière de corne toujours pleine de pastilles de chocolat, surgissait de suite de la grande poche ; en janvier il y avait de grands pochons, de gros bonbons, à Pâques des œufs variés. Tout était occasion à gâterie. Quant à la jeunesse, elle avait toujours quelque désir à exprimer à tante Célie. La bande joyeuse, où Gabrielle SAVATIER (TAUNAY), Lucie et Marie de MONTMARTIN (CELIER), etc ... se joignaient à Marie Radegonde et Thérèse de SAZILLY, aux RINIERES, aux aînées des des FOSSETTES, ne connaissait, pour satisfaire ses désirs, aucun chaperon comparable à celle que, toutes et même les mamans, appelaient tante Célie. L'indépendance actuelle n'était pas de mise, mais tante Célie était infatigable, qu'il s'agit de longues promenades, de tours aux baraques de la foire, du célèbre catéchisme de persévérance que donnait Mgr. GAY à l'externat de l'Assomption, etc ... etc ... - Et sa bande était bien conduite. Son franc-parler, parfois un peu vert, était égal à sa bonté et tout aussi savoureux.

Il y avait, enfin, les amis de la maison NICOLAS : les de CURZON, les de la MESSELIERE qui habitaient en face dans la rue du Collège, le bon curé de St. Pierre, M. l'Abbé CRETIN, qui avait baptisé, catéchisé ou assisté presque tous les habitants de la maison, qui en était le confident et l'hôte tous les soirs de dimanches. - Je vous dirai que, sur ce chapitre des amis où il y aurait beaucoup à raconter, mes souvenirs ne sont point nets.

Je me rappelle encore un beau reposoir élevé dans la cour d'entrée à l'occasion de l'une de ces splendides processions du St. Sacrement où défilait toute la population de la cité dans une magnificence et un respect dont vous pouvez difficilement vous faire une idée, chantant les cantiques du P. de MONTFORT. Celui qui traduit le *Lauda Sion* : "*Par les chants les plus magnifiques, Sion célèbre ton Sauveur.* " m'impressionne encore. - En l'entendant, je me vois toujours devant ce reposoir.

La fête des Rois me rappelle gâteaux et fèves tirées à la grande table, en particulier une délicieuse meringue à la crème qui m'avait donné une indigestion. Cette indigestion m'a corrigée à tout jamais des excès, mais non de l'amour des meringues.

Tous les soirs d'hiver passait dans la rue du Collège le marchand d'oublies, criant bien haut : "*Des plaisirs, des plaisirs Mesdames, comme aux Champs-Élysées à Parrrrris* ". - Aussitôt qu'on l'entendait, les enfants descendaient en trombe l'escalier. Il posait, devant la porte, la haute boîte ronde qu'il enlevait de son épaule et dont la couverture portait une aiguille et des chiffres. Pour un sou, on faisait tourner l'aiguille et l'on emportait les gaufrettes en cornet dont elle avait indiqué le nombre.

Je termine par le récit de la dernière soirée de l'année telle que je l'ai connue dans mon enfance. - Après le dîner, nous souhaitions la bonne année à nos parents en leur offrant nos petits cadeaux ou compliments et recevions joyeusement nos étrennes. Puis, en traversant

le jardin, on faisait une répétition chez les grands-parents de la MARTINIÈRE dans la chambre occupée actuellement par les TERCINIER. On y mangeait toujours des bonbons inconnus à la maison. Dans les dernières années de sa vie, grand-père avait toujours une poche de pralines et une poche de fondants. Ensuite, tous ensemble on prenait la route de la rue du Collège et dans le grand salon s'entrecroisaient les souhaits, les compliments, les nouvelles, les bonsoirs. Tante Euphémie donnait des étrennes à tous ses neveux grands et petits. Puis on reprenait le chemin de son lit préparant les cris de "bonne année" qui retentissaient toute la matinée longtemps avant la messe où l'on allait ensemble, à Saint-Pierre chercher la bénédiction de l'an nouveau.

Vous comprendrez maintenant, mes enfants, comment je pousse toujours un soupir en longeant la vieille maison de la rue du Collège. J'y ai reçu les grâces et connu les joies qui sont l'apanage d'une famille chrétienne, nombreuse et unie sous une direction aimée et respectée. Le soupir est suivi de l'action de grâce qu'attend la Providence à laquelle je les dois. - Après la mort de tante Euphémie, l'hôtel NICOLAS fut vendu. C'était la dispersion.

Avant de poursuivre le récit de notre 1er jour d'année, je veux vous parler de ma compagne inséparable dès qu'elle sut marcher et parler, de ma petite sœur Marie-Suzanne, qui avait seulement 18 mois de moins que moi. Nos vies étaient confondues dans tous leurs détails : chambre, promenades, études, joies, cadeaux étaient communs. Nos couchettes étaient sous le même rideau et nous avons eu ensemble les maladies d'enfance. Ensemble, nous avons fait notre 1ère Communion. Aussi, dans mon récit, c'est le pronom nous que j'emploierai maintenant et qui voudra dire : nous deux, les grandes, nettement distinctes de la bande des petits. - Marie-Suzanne avait un charmant caractère : elle était surtout bonne et affectueuse. Son surnom : Mimi bon cœur était bien mérité. Elle ne voyait aucune souffrance sans chercher à la soulager et n'a jamais fait de peine à personne. J'espère que dans le ciel, elle s'occupe de ses neveux et petits-neveux qu'elle eût tant aimés ici-bas.

Le 1er Janvier, les lettres de bonne année étaient parties, ces lettres qui demandaient tant de soins et d'applications pendant 15 jours, aux bambines que nous étions. Autant de lettres que de grands-parents, d'oncles et tantes éloignés. Les vœux et les formules de respect assez solennels étaient les mêmes, mais il fallait rappeler les santés, les cousins divers, etc..., et le tout passait sous les yeux des parents qui faisaient recommencer autant que c'était utile pour sauvegarder, dans l'effort des enfants, leur respect, leur affection et leur bonne réputation. Je félicite les jeunes de n'être plus astreints aux lettres de 1er de l'an dont j'ai gardé de pénibles souvenirs et pourtant, je me demande si elles ne faisaient pas partie de cette formation des caractères, dans l'effort et le respect, que l'on cherche les moyens d'assurer, après s'être rendu compte de leur nécessité. Vertu demande effort ; et tradition rend plus facile efforts et vertus chez les dirigeants comme pour les dirigés. "*Nous prions pour que*" se retrouvait dans la formule, c'était la forme chrétienne qui commandait l'acte et l'habitude.

Enfin les lettres étaient à la poste ; on faisait sa toilette, composée pour partie des

étrennes reçues, et l'on partait pour la tournée des visites de famille, visites aux parents, aux amis respectables. Je ne vous les énumérerai pas tous. Je les revois par la pensée, lorsque je parcours Poitiers où beaucoup des maisons sont transparentes pour moi et peuplées d'individualités qui, depuis longtemps, ont rendu leurs comptes au Seigneur. Elles ont laissé des souvenirs qui engagent à une prière ou à une supplication, parfois à un appel à l'aide près de ceux qui nous l'eussent donné ici-bas dans l'amour de la famille et du Bon Dieu, qui n'a fait que se perfectionner en eux.

Les NICOLAS se retrouvaient aux Filles de N.-D. chez leur sœur Amélie, religieuse, maîtresse des études, puis Supérieure de cette Maison des Filles de la Mère de LESTONAC. La Mère du RIVEAU, fille du général de ce nom, en avait fait un important établissement où étaient élevés les enfants de la meilleure société. Les GAILLARD, pour commencer par ma belle-mère, qui m'en parlait si souvent ; les MONTMARTIN, FEYDEAU, BARBIER, etc...etc... s'y rencontraient et il s'est formé là un grand nombre de chrétiennes et de femmes charmantes. Cet établissement occupait le local où le Grand Séminaire s'est installé (après la confiscation de l'ancien établissement religieux qu'il occupait précédemment rue des Carmélites, et, de l'École de théologie, que le Cardinal y avait fait construire).

Rue de la Trinité, succédant gaiement aux prisonniers de la Terreur, une bande d'enfants parcourait les corridors et les grandes pièces dallées, ne réclamant point les modernisations et le confortable indispensables aujourd'hui. Nous en faisons partie les jours de fête, à titre d'invitées, mais, pour souhaiter la bonne année, on allait au petit parloir de ma tante, si plein ce jour-là que les hommes restaient debout. Les enfants recevaient de petites merveilles de patience en papier découpé, auxquelles nul ne marchandait son admiration, mais qui étaient éphémères. On se donnait rendez-vous pour d'autres parloirs moins bruyants, plus intimes, où, la chère tante Amélie, de son regard investigateur si affectueux, savait provoquer les confidences. On lui comptait les chagrins, les difficultés, les espoirs. Maman y a trouvé souvent le conseil cherché et rien de ce qui intéressait la si nombreuse famille n'échappait à sa sollicitude. Figurez-vous que, malicieuse et gaie, elle avait absorbé, le matin de son entrée au couvent, le chocolat d'une de ses sœurs. La maîtresse de littérature si intéressante de ma belle-mère n'avait pas changé de caractère et je la vois souriant encore sur le fauteuil d'infirme où elle a terminé ses jours longtemps après. - Mon oncle Victor, après son veuvage, avait confié ses six filles à sa sœur. Deux d'entre elles, Louise, la compagne de 1^{ère} Communion de Gabrielle SAVATIER et Madeleine, y revinrent comme religieuses après quelques années passées au foyer paternel. Par ces six sœurs et leurs cousines, nous avons pu juger de la valeur de l'éducation reçue. - Je me souviens que, le jour de mon mariage, tante Amélie avait réclamé une visite (qu'elle a eue, en effet) au sortir de la Cathédrale.

Mais nos souhaits de nouvel an sont loin d'être distribués !

La deuxième visite était pour la tante de BREMOND, une PONJARNO, sœur de

grand'mère de LINIERS. L'oncle de BREMOND, ancien garde du corps de Charles X, avait accompagné le roi partant pour l'exil jusqu'au lieu où il s'embarqua. Sur la fin de sa vie, il chantait des cantiques, dans lesquels sa belle-sœur de LINIERS reconnaissait les airs des romances qu'il roucoulait plus jeune et s'amusait à le lui dire. Il mourut avant d'être vieux.

Tante de BREMONT avait alors consacré son temps, ses forces et ses revenus, à l'œuvre apostolique qu'elle avait fondée à Poitiers. Cette œuvre envoie des ornements, travaillés dans ses ouvroirs, aux missionnaires du monde entier. La bonne tante avait un solide et affectueux esprit de famille. Tous les ans, elle aimait à réunir chez elle ses neveux pour un bon repas. Il est des bambins de ce temps-là qui se souviennent que ces déjeuners se terminaient par deux grands gâteaux et qu'ils avaient une part des deux, ce qui leur semblait merveilleux.

Tante de BREMONT a transmis intact son patrimoine aux enfants de son frère et de sa sœur avec le témoignage de sa bonne affection, dans un testament qui léguait toutes ses reliques en souvenir à votre grand'mère de la MARTINIERE (elles étaient nombreuses).

Fervente chrétienne, la tante de BREMONT observait le carême de sa jeunesse. Un jour de Pâques, après les austérités de la Semaine, l'esprit sans doute un peu affaibli, elle s'était fait servir une potée de salé ; mais ses 80 ans n'ont pu supporter ce régime et des accidents intestinaux l'ont emportée en deux jours.

Ma tante de BOISGROLLIER, puis sa fille Marie ont pris la succession de son Ouvroir. - A sa 80ème année, l'aiguille est tombée des mains de votre cousine Marie de BOISGROLLIER. Je vous recommande cette œuvre familiale si catholique.

Mais j'ai anticipé, puisque la bonne tante est morte à la veille de mon mariage. Je recommence à parcourir les foyers de famille.

Les maisons de famille à Poitiers.

La maison que nous visitons le plus souvent était celle de ma tante de BOISGROLLIER qui était pour nous comme une grand'mère. Elle avait vécu près de ses parents au Plessis, jusqu'au moment où l'éducation de ses enfants l'avait amenée à Poitiers. Sœur aînée, au maternel dévouement, elle était toujours prête à soigner les malades de sa famille, à secourir les jeunes mères, les mourants, à garder les enfants dont on n'avait pas besoin ; et c'est ce dernier rôle qui m'a valu de sonner si souvent à sa porte de la rue St. Fortunat, où l'on trouvait avec un affectueux accueil, secours et assistance. Nous retrouverons ses filles : Marie et Adèle, les cousins Louis et Joseph au Plessis. Plus tard, elle a habité la rue St. Denis. C'est là que votre père, mes enfants, l'a connue.

Encore une diversion : cette maison de la rue St. Denis était presque vis-à-vis celle du Premier Président d'alors : M. MERVEILLEUX du VIGNAUX, et nous étions contemporaines et amies de sa fille Marie, transplantée par Dieu en son Paradis. C'est dans cette maison que j'ai joué à saute-mouton avec l'amiral. La bonne Mme du VIGNAUX nous emmenait promener souvent avec Renée et Suzanne de MONTENON, sœurs de Jean et nos contemporaines.

Dans la rue parallèle à la rue St. Fortunat, la rue St. Maixent, la maison de VILLEDIEU, maintenant de VALLOIS, était habitée par la vieille demoiselle Léonie, sœur de mon oncle. Elle recevait de temps en temps ses neveux et nous allions nous amuser avec votre tante de TANOUARN, qui a 6 mois de plus que moi. Ma tante de VILLEDIEU, très longtemps malade, avait été soignée par le Dr. GAILLARD, pour lequel elle avait grande reconnaissance et autant de confiance.

Presque en face de la rue d'Oléron, un portail bas, arrondi, donnait entrée chez Milles POIRIER, deux vieilles filles, bénies par de nombreux malades. Je me souviens encore de quelques-unes de leurs bonnes recettes, mais je me souviens surtout du placard de leur salon, si bien aménagé, qu'une fois ouvert, l'appartement devenait une chapelle et que l'on s'agenouillait pour une prière.

La tante de PARSAY avait un bel hôtel rue St. Denis et nous donnait toujours un pochon de bonbons. Elle dut s'occuper de ses petits-enfants orphelins : Élisabeth de VALENCE, Thérèse de GATINE et le Père Jésuite, qui n'a pas quitté la Chine depuis son noviciat. Je le vois découpant avec ses ciseaux ronds d'enfant une feuille de papier qui devenait entre ses doigts une chasse à courre, avec le cerf, la meute, les cavaliers et les amazones admirablement posés et dessinés. Je me demande l'usage qu'il fait là-bas de son talent.

La tante de l'EGUILLE, belle-sœur de la tante de PARSAY, était solennelle et précieuse avec son antique coiffure, mais généreuse aussi de friandises qui appelaient des vœux très sincères. La belle statue de Ste Radegonde offerte à votre père après sa prison, avec les candélabres que vous aimez à allumer à la chapelle, sont un témoignage de son admiration de fervente poitevine pour le chevalier de notre sainte Reine.

Je nommerai encore Mme de GENNES si pleine de charme et de bonne grâce avec sa sœur Madame GUILLET, entourées toutes les deux d'une brillante jeunesse ; les CURZON, la MESSELIERE, CHALAIN, Mlle de GAULTRET, la tante de la BORDERIE, Mme de VALENCE...

Nous voilà rentrés dans notre maison de la rue des Balances d'Or, une des maisons la MARTINIERE, dont je dois vous faire un peu l'histoire. Leur emplacement devient

la propriété de la famille dans le courant du XVIIIème siècle. Mon bisaïeul, Toussaint MACHET de la MARTINIERE, qui fut adjoint au maire de Poitiers dans les dernières années du règne de Charles X, vivait dans un domaine de St. Maurice quand il n'était pas à Poitiers. C'est là, dit-on, qu'un jour de batterie pour donner l'exemple à ses hommes, il était monté au grenier avec un sac de blé de 80 kgs. sous chacun de ses bras.

A Poitiers, votre aïeul Toussaint avait épousé Henriette GUILLEMOT, fille du professeur à la Faculté de Droit, qui a professé à Poitiers avant et après la Révolution, dans le Droit Ancien et le Droit Napoléonien et que vous connaissez bien par son portrait (copie de celui de la Faculté). René, son continuateur, en est le propriétaire.

Le grand-père Toussaint de la MARTINIERE mourut peu âgé ; nous trouverons ses traces aux Roussières. La grand'mère MACHET de la MARTINIERE-GUILLEMOT avait une fille, Clémence, et trois fils : mon grand-père, l'oncle Jules et l'abbé Eugène de la MARTINIERE, un très saint prêtre, vicaire de St. Pierre, correspondant et ami de M. EMERY. C'est lui qui a fondé la bourse diocésaine pour St Sulpice.

D'après ce que j'ai toujours entendu dire, c'est la grand'mère GUILLEMOT qui fit bâtir, ou du moins réparer et aménager deux maisons dans la rue des Balances d'Or pour ses fils mariés et une troisième dans la rue Arsène-Orillard pour sa fille et pour elle. La maison de mon grand-père, la plus grande, fut vendue à M. COURBE après la mort de trois de ses enfants et le départ de ma tante Suzanne entrée chez les Dominicaines de Chinon. La maison de mon grand-oncle Jules devint, après sa mort, celle de mes grands-parents ; et mes grands-parents s'installèrent pour leurs derniers jours dans celle de leur mère (occupée par Marie-Suzanne et dont dépendait la maison occupée par Jules). Tous les jardins se communiquaient. C'est dans la maison appartenant maintenant à mon frère Henri que j'ai vécu mon enfance et ma jeunesse et que je me suis mariée. Vous voilà orientés. C'est l'endroit d'ajouter qu'au cimetière de la Pierre-Levée, mes grands-parents de la MARTINIERE reposent avec leurs filles, Marie et Victorine, et leur fils Gabriel (mort à 18 ans d'une typhoïde), et qu'en un autre endroit du même cimetière, leur mère dort à côté de son fils l'abbé Eugène, de sa fille Clémence, de ses enfants Jules et de ses deux oncles les chanoines GUILLEMOT.

L'un, François, était curé de la paroisse St Paul dans la rue de ce nom. L'autre, Alexandre, était curé de St. Hilaire, un moment Vicaire général, Supérieur de l'Union Chrétienne, où j'ai vu son portrait dans la salle de communauté. - Tous deux, ou au moins l'un d'eux, faisaient partie d'une association de prêtres qui contribua à promouvoir le culte du Sacré-Cœur. Un grand tableau de la Cathédrale (chapelle du S.-C.) rappelle une consécration de la Cité au Sacré-Cœur (sous la Restauration).

Les chanoines furent déportés en Espagne au moment de la Révolution et entretenirent de là avec leur frère professeur une correspondance fort intéressante, où l'on

retrouve l'histoire du diocèse en ces temps troublés de la Révolution et du Premier Empire. On y parle du Père COUDRIN (Marche à terre), de St. André FOURNET, etc ... Elle renferme surtout de longues discussions sur l'opportunité de prêtres, le serment demandé par le Premier Consul et qui permettrait aux prêtres de rentrer en France exercer leur ministère. Alexandre, le chanoine, y était opposé ; son frère François, curé de St. Paul, le prêta, mais fut néanmoins, emprisonné durant un temps dans le midi après son retour en France. Le professeur poussait ses frères à prêter le serment et leur parlait à mots couverts de la reprise du culte dans des maisons particulières qu'il nommait ateliers. Cette correspondance a été déposée à la bibliothèque de Poitiers et M. CARRE, ancien Doyen de la Faculté des Lettres, y a puisé pour ses intéressants volumes ayant trait à l'histoire du diocèse pendant la Révolution. Il m'en a offert quelques-uns.

Tandis que l'on parle des maisons de famille à Poitiers, je ne résiste pas au désir de vous apprendre ce que je sais de l'hôtel CHOQUIN, hôtel des parents de la grand'mère NICOLAS, Julie CHOQUIN.

Cette maison, occupée maintenant par les Sœurs de l'Espérance, est en face de la Cathédrale. Lorsque nous sortions ensemble de l'église, votre grand'mère SAVATIER ne manquait pas de me dire : *"Voilà l'hôtel de vos grands-parents, ma chère fille"*, et c'est ainsi que, de la tradition, j'ai appris presque tout ce que je vais vous raconter. On se visitait beaucoup pendant la Révolution. Dans le salon des CHOQUIN, plusieurs tables à jeu étaient toujours dressées, couvertes de grands tapis tombant jusqu'à terre. Lorsqu'on annonçait une visite domiciliaire, les suspects, presque toujours des prêtres, disparaissaient sous les tapis ; les jeux s'animaient et la maîtresse de maison invitait poliment les commissaires du peuple à faire leur besogne sans l'obliger à quitter son salon. - Le grand-père CHOQUIN était conseiller à l'élection de Poitiers comme les la MARTINIERE. L'une de ses filles épousa un PAYS MELIER. Il fut, à un moment donné, enfermé à la prison de la Trinité (actuellement le Grand Séminaire). Il entendit dire un jour après l'appel de ceux qu'on allait exécuter : *"Demain, c'est le tour à CHOQUIN"*. Ses cheveux devinrent blancs dans la nuit. Une liste de prisonniers, dressée en partie par M. GUILLEMOT, professeur de droit, atteste que cette prison se trouva enfermer, à la fois, M. et Mme CHOQUIN et leurs filles, M. NICOLAS et M. GUILLEMOT, tous vos ascendants, et aussi, durant un temps, le maire de Gizay, un paysan, semble-t-il. La mort de Robespierre les sauva comme tant d'autres. Et Mme CHOQUIN avait dit aux Représentants : *"Tu sais : j'ai des fils et tu leur rendras compte de la tête de leur père."* Elle n'avait pas froid aux yeux. M. CARRE raconte qu'une nuit, précédant avec une lanterne dans les corridors de la Trinité Marche à terre venu pour y exercer son ministère, elle se trouva face à face avec un représentant du peuple. Elle tombe, obstruant le passage, sa lanterne s'éteint, elle s'est fait mal et pousse des cris de paon réclamant du secours ... Marche à terre était loin ! - Vous savez comment, à son retour d'Espagne, c'est elle que St André FOURNET envoya prévenir et il devint un commensal du salon de sa cousine germaine, jusqu'à ce qu'il put regagner sa paroisse. - Il est de tradition, chez les Pères de Picpus, que dans cette maison, ont eu lieu les premières réunions en l'honneur du Sacré-Cœur, préparatoires à la fondation de leur

ordre et avec la Mère AYMER, cofondatrice. Ce sont là des souvenirs que j'aime à rappeler.

Les RAUCOURT liront avec intérêt le récit de l'accident qui marqua si profondément l'enfance de leur mère. Elle avait 3 ans ; c'était le 31 Décembre, et, entre ses deux grandes sœurs, elle attendait debout et impatientement devant un feu de sapin l'arrivée des étrennes. Le feu pétillait et une étincelle enflamma son tablier flottant. Poussant des cris d'effroi, elle se mit à courir autour de la chambre, environnée de flammes. Les sœurs appelèrent au secours. Papa, le premier arrivé, se brûla les mains en vain. Maman l'enveloppa dans sa jupe étouffant les flammes. Après le pansement, elle s'endormit lourdement. Nos grands-parents arrivaient inquiets du retard. Quels vœux de bonne année ! Elle fut bien soignée au liniment oléocalcaire. Mes parents ne la quittèrent pas vingt jours consécutifs pour l'empêcher d'arracher les bandages, pour éviter les cicatrices. Lorsqu'on enleva coton et gaze, on se demandait si l'on enlèverait aussi le nez ; mais non, la peau était fine et lisse. C'est à la négligence d'une domestique, à laquelle maman l'avait confiée, qu'elle dut la couture de sa joue (suite d'une chute sur le bras d'un fauteuil). Maman, qui nous avait conduit au Jésus pour notre première confession, - souvenir bien net, - la retrouva en sang. L'accident d'Ernestine s'était produit après son repas. Émotion. Tout son organisme resta très ébranlé pendant ses années d'enfance. Elle eut une congestion pulmonaire, d'autres fatigues graves. Elle était sujette à de violents saignements de nez. Il fallait à tout prix éviter de la contrarier. La petite coquine, fort intelligente, savait tirer parti de la situation et les grandes sœurs, qui avaient toujours tort, l'évitaient de leur mieux et cachaient poupées et joujoux. Lorsque Marie-Suzanne nous fut enlevée, elle désira très ardemment la remplacer près de moi et s'efforça de m'entourer de tendresse et d'attentions, jetant les bases d'une intimité confiante qui ne s'est jamais démentie.

On nous envoyait, parfois, faire un pèlerinage à Ste Radegonde pour obtenir un petit frère, nous chargeant de faire toucher au tombeau ses premiers vêtements : petite chemise et langes. Comme nos supplications étaient toujours exaucées dans la quinzaine, notre confiance en Ste Radegonde était immense et il m'en reste quelque chose. Grand-père de la MARTINIERE offrait le pain bénit de la Cathédrale, sa paroisse, le jour de l'Épiphanie. Cette fête avait alors une solennité comparable à celle de Noël. Les petites filles que nous étions étions conduites par le Suisse armé de sa hallebarde devant les pièces montées de brioche et le Cardinal nous faisait baiser son anneau. Souvenirs de grandeurs.

Mgr. Pie tenait une grande place dans les fêtes religieuses de mon enfance. Ses homélies, qu'à l'exemple de Saint-Hilaire, il adressait fréquemment à son peuple, étaient courtes, pleines de textes de la Sainte Écriture, claires, même pour des enfants. Il les prononçait debout et mitre en tête, appuyé sur sa crosse, en la chaire de sa Cathédrale. La majesté de son attitude donnait une autorité singulière à son enseignement épiscopal. Et c'était avec émotion qu'au sortir de ces grandioses cérémonies, enfants et parents se voyaient reconnus et baisaient son anneau.

Car Mgr. Pie connaissait bien toutes les bonnes familles de son diocèse. Né prince comme on l'a dit, il avait, outre les réceptions dans son cabinet particulier, ses jours de réception dans le grand salon. Sa mère y présidait, toute la société s'y retrouvait. Madame Pie, intelligente et gaie, ne manquait pas d'esprit, était fort commune et sans éducation. Son fils tenait à ce qu'elle fut entourée d'égards. Voilà de petits récits entendus de témoins auriculaires :

Un jour, elle s'écrie : *"Et dire, Monseigneur, que je vous envoyais, petit enfant, ramasser du crottin sur la route !"* L'évêque répond de suite : *"Suscitans de stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui"*, *"Il a relevé le pauvre du fumier pour le faire asseoir entre les princes de son peuple"*. - Et une autre fois : *"Monseigneur, je suis jalouse de votre gloire : dans votre discours, vous avez dit 25 fois : "Encore un coup" (cette locution était, en effet, familière au Cardinal). "Eh bien, ma mère, je m'efforcerai d'y veiller et je vous remercie"*. -

Mgr. Pie présidait toujours la procession du lundi de Pâques, où les Poitevins se rendaient à la porte de la Tranchée remercier N.-D. des Clés du miracle opéré en leur faveur. La statue de la Sainte Vierge y était portée en grande pompe. Jadis, c'étaient la femme du maire et celles des échevins qui avaient l'honneur de parer la Sainte Vierge. L'une de vos grand'mères eut, pour la dernière fois, ce privilège. C'est Henriette GUILLEMOT, femme de votre aïeul Toussaint, lequel fut adjoint au maire de Poitiers dans les dernières années du règne de Charles X.

Puisqu'on parle procession, je veux signaler en passant celle des Rogations qui passait rue des Balances-d'Or. Comme le Sacre d'Angers, les Rogations de Poitiers étaient célèbres. Chaque paroisse y figurait avec ses bannières paroissiales ; celles des Confréries, suivies des Confrères, plusieurs statues et surtout toutes les reliques, si abondantes à Poitiers, en de nombreux reliquaires riches, anciens et très variés de forme, d'aspect, portés, sur des brancards ornés, par des clercs en surplis et soutanes rouges. Que la litanie des saints était impressionnante ! Quand donc rendra-t-on au peuple chrétien ces cérémonies qu'il aimait tant ? Peut-être dès cette année en zone libre ?

J'ai vu d'autres beaux cortèges : celui de l'entrée du Cardinal, montant dans sa ville épiscopale, toute pavoisée, revenant de la nonciature de Paris alors que le Comte SODERINI, envoyé du Pape, allait lui remettre la calotte rouge. Le soir de ce jour, sortant de l'église, comme nous allions nous engager dans la rue de la Cathédrale, nous dûmes nous ranger au passage de la voiture épiscopale et Mgr. Pie, nous reconnaissant, nous adressa un salut si marqué et aimable que le Comte SODERINI, se penchant vers son voisin, lui demanda qui nous étions.

Peu de temps avant la mort du Cardinal eut lieu le sacre de Monseigneur de BRIE, évêque de Meaux. L'Élu et les prélats consécrateurs étaient sur une estrade élevée

devant la grille du chœur. Nous nous trouvions dans la chapelle du Sacré-Cœur directement en arrière du préfet et des personnalités officielles et n'avions rien perdu de la cérémonie. A la fin de celle-ci, Mgr Pie s'adressa au nouvel évêque. Il lui rappela ses devoirs envers les pouvoirs civils et lui cita le mot de St Ambroise à l'Empereur : "*Vous n'avez jamais rencontré personne vous résistant ; vous n'avez donc jamais rencontré d'évêque !*" Le Cardinal, visiblement fatigué, accentuait son énergie, et l'endroit où nous étions placés la rendait impressionnante.

Les Roussières.

Nous aurons occasion de retrouver le Cardinal aux Roussières, où il est temps de nous rendre. C'est le père de l'adjoint au maire de Poitiers, celui qui fut durant peu d'années gendarme du roi, qui vint de Charroux à St. Maurice avant la Révolution. Son aîné devait succéder à la charge d'élus à Poitiers. Lui, sans grande ressources, épousa la fille d'un notaire de Gençay, d'ailleurs bien allié, qui devait avoir de la fortune. Il résida tantôt à Charroux, tantôt à St. Maurice dans un domaine,



Les Roussières

où vécurent ses enfants et petits-enfants, quand ils n'étaient pas à Poitiers. C'est là que mourut votre arrière-grand-père. C'est de là que votre oncle Jules vint à Gizay.

Pour bâtir les Roussières sur l'emplacement d'une ancienne maison d'habitation, il s'était installé aux Vilnières. La tante Marinette y fut très malade de la suette, cette vilaine maladie qui sévit parfois en Poitou, sous forme d'épidémie. Le Dr. GAILLARD vint l'y soigner. J'ai entendu raconter qu'en montant dans le cabriolet de grand-père de la MARTINIERE, qui devait le conduire près de la malade, il disait: "*Je suis las et vais dormir; vous me réveillerez à l'arrivée.*" Et le programme s'exécutait ponctuellement. Il disait aussi : "*Je sauve mes malades et ne peux sauver les miens.*" - Votre grand'mère GAILLARD est morte en cette épidémie.

L'oncle Jules bâtit aussi l'église, la cure et l'école libre qui existent actuellement, et cela me rappelle une des petites histoires qu'aimait à raconter le Cardinal Pie. Disant sa messe à Gizay, il demande au sacristain qui la servait : "*Quel est le patron de l'église ? - Msieur de la MARTINIERE. - Je vous demande le nom du patron de l'église. - Msieur de la MARTINIERE.*" Le Cardinal insista et entend cette fois : "*Eh pardi, Msieur de la*

MARTINIÈRE ! - Le brave DELAUAUD était célèbre à plus d'un titre : trouvant une lacune dans son très vieil antiphonaire, il chantait de sa belle et forte voix sans interrompre la mélodie : "Oly a t'un trou, oly a t'un trou, oly a t'un trou". Et je pense que vous connaissez son portrait dans cette petite église de Gizay. L'architecte importuné de ses perpétuelles questions lui dit : "Laissez-moi tranquille et je vous promets de mettre votre portrait et celui de votre femme dans l'église". De fait, regardez les chapiteaux de la colonne des fonts baptismaux et de celle qui lui fait face et vous verrez les portraits. Celui du sacristain laisse à désirer comme ressemblance, mais je peux vous certifier celle de sa femme.

Voilà maintenant ce que papa racontait à ses enfants : sur le chevet de l'église, près de la porte d'entrée de la sacristie, il y a une petite croix de pierre provenant de l'ancienne église. "Cette croix ne devra jamais être enlevée", disait papa. Pendant la Révolution, un patriote vint un jour pour l'abattre et demanda une échelle à l'un des habitants. Dès qu'il fut monté, le propriétaire de l'échelle emporta son bien en disant qu'on l'avait demandé pour monter et non pour descendre. Le patriote, oubliant ce qu'il était venu faire, emplît l'air jusqu'au soir de ses menaces et de ses promesses : le village était un désert. A la tombée de la nuit, on lui apporta enfin ce qu'il demandait. L'homme disparut et la croix ne fut plus attaquée. Mais le maître de la première échelle avait pris le chemin des bois où il demeura de longs mois, logeant dans un arbre creux. On lui apportait sa nourriture. Nous nous demandons si l'emprisonnement du maire de Gizay, signalé par le grand-père GUILLEMOT, n'a pas quelque relation avec ce fait ?

Quand je vous aurai dit qu'on avait envoyé la photographie de la petite tante Marie-Suzanne pour inspirer les traits de l'ange Gabriel dans le vitrail de la chapelle de la Sainte Vierge, à la scène de l'Incarnation, et la mienne pour la Présentation de la Sainte Vierge, vous saurez les petits détails des premières années de l'église.

Je passe de là à la chapelle des Roussières, cette petite chapelle si intime et si aimée. La tante Marinette, immobilisée pendant ses dernières années par une cruelle maladie, avait obtenu la permission de la Sainte Réserve, permission conservée par mes parents et qui nous valait aux Roussières de vivre sous le même toit que Notre-Seigneur, grâce immense, dont toute la maison était embaumée. - Le vitrail, sur l'autel, représente la femme revêtue du soleil, couronnée de 12 étoiles, écrasant le serpent sous ses pieds. C'est un rappel de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, dont est contemporaine l'érection de la chapelle. Combien de fois y ai-je préparé les ornements sacerdotaux pour la messe. - Seule, la chapelle des Pâtrières désirée pendant tant d'années et donnée par Pierre, m'a consolée de sa perte. J'y prie en grand'mère, non plus en petite fille, entourée d'âmes différentes, mais recevant le même Hôte Divin.

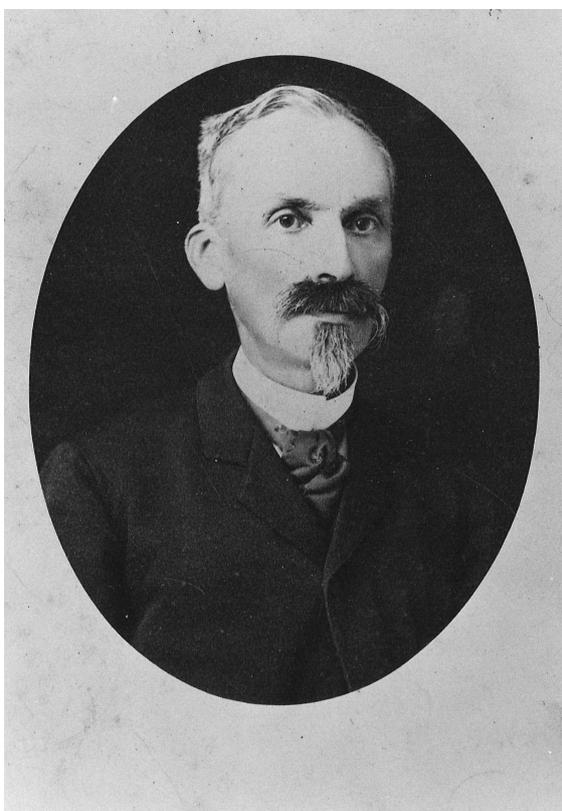
L'oncle et la tante Jules étaient très gais, à la différence de mes grands-parents. La bonne Célestine, vieille domestique qui a servi successivement les deux ménages, disait que

l'un était allé au ciel toujours chantant et l'autre toujours pleurant. - L'oncle faisait chanter à ses neveux :

*Bonhomme, bonhomme,
Tu n'es pas maître dans ta maison
Quand nous y sommes !*

et avait toujours, paraît-il, quelque invention pour les amuser. Je ne m'en souviens pas. Il survécut peu de temps à ma tante, n'ayant pu supporter la douleur de la séparation. - Il était pourtant, comme son père, très vigoureux. Papa racontait que, venant louer des ouvriers à Poitiers pour les travaux, il leur disait : "*Vous viendrez dans ma voiture*" et, les retrouvant au rendez-vous, il ajoutait : "*Ma voiture, ce sont mes jambes*, et l'on enfilait les 20 kilomètres raccourcis de trois par le gué du Niosson non loin de Nouaillé. - Maire de Gizay, il y était très

aimé et j'y ai souvent entendu parler de lui dans les vieilles familles du pays ! "*M. Jules a fait ceci ; il disait cela.*"



Henry de la Martinière

C'est mon cher papa qui venait lui succéder à Gizay, non seulement comme magistrat municipal, mais comme conseiller, arbitre, animateur de la commune, inspirateur et exemple pour les cultivateurs. Quelle belle tâche lui était dévolue, quelle œuvre il devait accomplir. Et avec peu de ressources, car à cette époque de sa vie, il était fort gêné, et sa santé laissait déjà à désirer.

Il connaissait tous les hommes de la commune et ne souffrait pas qu'aucun d'eux pût manquer d'ouvrage, veillant, en outre, à satisfaire les besoins de chacun en ce pays très pauvre. Les journaliers, occupés à la culture l'été, trouvaient l'hiver, dans les bois,

des chantiers qui assuraient, avec une paie suffisante, leur chauffage. Les vieux trouvaient des nettoyages de fossés, des souches à arracher, que sais-je. La grande prairie était coupée à la tâche. C'est papa qui a introduit, dans le pays, la culture des prairies artificielles, celle des choux, les vaches laitières, fait pratiquer le marnage, l'usage des engrais et tant d'autres choses, dont je ne saurais vous bien parler. Tout cela est affaire de temps, de patience. Le paysan ne se rend qu'à l'évidence; on ne saurait le persuader et l'ébranler autrement. Ce beau rôle de propriétaire agriculteur résidant, qui a été celui de mes grands-pères et de mon père, ne retrouvera sans doute pas toute son ampleur en des campagnes plus instruites et civilisées. Il subsistera, néanmoins, dans une mesure pour les jeunes gens qui auront reçu une formation

religieuse, morale, intellectuelle et agricole particulière. Le Cardinal Pie faisait un devoir aux grands propriétaires agraires de son diocèse de résider sur leurs terres et papa disait : "*Les péchés mortels que votre présence fait éviter, les Pâques qu'elles facilitent, ont plus d'importance aux yeux de Dieu que les dévotions que vous feriez en ville. Lorsque vos grands-pères allaient à la Communion pascale, ils étaient suivis de beaucoup d'hommes.*"



*Elisabeth de Liniers,
épouse d'Henry de la Martinière*

Maman de son côté, parfaite ménagère, allait visiter les malades, cousait des layettes et avait de bonnes idées pour secourir tous et chacun. Mais il ne faut pas seulement pleurer avec ceux qui pleurent, il faut savoir aussi se réjouir avec ceux qui sont dans la joie. Après avoir quitté son écharpe de maire, papa embrassait les mariées et les conduisait à l'église. Presque toujours maman et lui allaient assister au déjeuner et ouvrir le bal. J'ai souvent dansé aux noces de campagne, dans mon enfance, et m'y suis bien amusée. Seulement certains garçons me marchaient sur les pieds Je n'y ai jamais entendu de vilaines chansons et me souviens de l'indignation de la mère MARSAUT faisant taire un chanteur en criant bien fort : "Vois-tu pas que Monsieur de la MARTINIÈRE est là !" - Le lendemain du mariage, dans la

belle saison, les noces venaient danser aux Roussières, sur le sable, violon en tête. On inventait des jeux à succès comme le nain sorcier, les barbouillages au noir de fumée, etc. Le jour de l'Assemblée (St Fiacre), nous allions aussi avec nos bonnes danser sur le parquet de la place, mais après les vêpres ; les danses ne commençant que lorsque l'office était terminé.

A côté de mes parents, secondant maman pour notre éducation, se présente pour moi, aux Roussières, la figure de notre bonne institutrice, Mademoiselle Mathilde BENETAUD, à laquelle je dois tant. Son souvenir est inséparable de nos études, de nos promenades, de nos fêtes d'enfants heureuses. Elle était le dévouement même en toute circonstance, mais avait aussi de la décision. Elle aimait beaucoup maman qui le lui rendait. Henri tout petit l'appelait Moïse. Mais Jacques lui a donné le nom de Mézée, qui lui est resté.

Voilà quel était notre règlement d'écolière. Mézée nous réveillait à 6 h. ou 6 h 1/2. Après avoir prié à la chapelle et mangé notre soupe debout à la cuisine (où les domestiques déjeunaient parfois en même temps assis sur les bancs), nous allions en classe jusqu'à 10 h 1/2, heure du grand déjeuner. Les petits apprenaient à lire pendant une étude de piano où on avait

très grand froid l'hiver. Puis, bonne récréation jusqu'à midi. Maman s'était réservé, à ce moment, la direction de l'ouvrage manuel et la leçon de catéchisme. On se succédait à la leçon de piano. Puis récréation du goûter, suivie de la visite au Saint Sacrement et classe jusqu'au dîner. Vous voyez que tous les règlements d'écolières sont à peu près les mêmes.

Les entreprises étaient pour la récréation de midi. L'hiver, on balayait des feuilles dans la garenne pour faire du terreau ; on construisait, on faisait brûler des charbonnières dont nous étions fières de vendre le produit pour la lingerie. Une année, nous avons été chargées d'apprendre à un troupeau de dindons à se nourrir des glands que nous leur jetions. Ils n'ont pas eu besoin de leçons bien longtemps et sont devenus très gras. - On parlait davantage des loups l'hiver. Le vieux père Jean, le jardinier, en rencontrait un tous les soirs en retournant chez lui après souper, sous un gros chêne, près de la cure. Ils n'ont jamais été en mauvais termes. Mais un loup venait aussi secouer la cabane aux lapins dans la basse-cour et cherchait à s'approcher de la roue où les dindons perchaient. Parfois, le cocher, de la porte de sa chambre, le mettait en fuite en frappant des mains. Les loups, sauf famine, ne s'attaquent pas aux hommes, mais aux moutons. Les bergères doivent savoir leur disputer leurs ouailles et les chasser à coups de bâton. Quand j'étais jeune, c'était encore à coups de quenouilles.

Au mois de mars, nous allions cueillir des violettes (des blanches jusqu'au Gabins), pour envoyer à grand-père de LINIERS, pour la St. Joseph, un beau bouquet rond monté sur mousse avec des joncs, que Mézée confectionnait avec maîtrise. - Nous faisons dehors le mois de Marie. La statue de la Sainte Vierge était placée entre deux arbres qui semblaient faits exprès, sur la lisière de la garenne, et faits exprès aussi pour être chargés de quantité de fleurs, de mousse, arrosés par l'eau du vivier (où il y avait tant de grenouilles !). C'est là que maman m'a appris les cantiques que je chante avec vous les petits. - L'été, nous faisons de grandes chasses aux papillons nombreux et beaux dans cette région de plaine. Je me souviens de la peine que nous avons eue à capturer le papillon du chêne (un grand nacré brun). C'est dans les bois de Nieul que nous avons fini par l'avoir. Il vole très haut. Nous avons un paon de nuit énorme, deux têtes de mort dont nous avons nourri les chenilles bleues magnifiques avec des feuilles de pommes de terre et qui. sont sortis une belle nuit de leurs chrysalides en poussant de petits cris qui les ont signalés à notre zèle féroce de collectionneuses. C'est l'oncle de Verteuil qui nous avait fabriqué les planches doubles où nous dressions nos victimes.

Puis nous faisons de longues parties de croquet où était conviée Marie BLOT, maintenant Marie PASQUIER, la fille du garde qui demeurait près de la maison. Ce brave BLOT avait un aspect solennel qui faisait la terreur des braconniers qui le connaissaient mal. Il mêlait à ses phrases un nombre considérable de "qui dit", ce qui est pittoresque : essayez Sa fille Marie était souvent notre compagne de jeux. Douce, respectueuse, elle prenait part, elle aussi, aux parties de cache-cache dans l'obscurité, où papa faisait le loup et dont j'ai gardé un souvenir d'émotion palpitant. Le soir, on faisait jouer les petits, on dansait des rondes. Mon

frère Jules était un très gros enfant calme et sage. Mon frère Henry, toujours en mouvement, était bien plus difficile. On le promenait ou on le berçait en chantant pour l'endormir (opération difficile) ; il ne voulait qu'une seule chanson

*Allons Colin mon frère
Prends-moi ton chalumeau
Et viens sur la fougère
Jouer un air nouveau.*

Un jour à Gizay où nous occupions à l'église la chapelle de St. Joseph, Mézée, voulant stabiliser Henry, lui dit : "*Regardez, riri, comme le petit Jésus est sage.*" Après un instant de réflexion, elle reçut cette réponse un peu dédaigneuse : "*Il est collé !*"

Jacques était un joli petit bouclé, toujours riant.

Les cinq premiers enfants de maman ont été élevés par la même bonne, Ludwine, qui était une Gâtinaise comme maman, bien affectueuse et bien dévouée. Les deux plus jeunes par Mariette, très intelligente et dont maman appréciait les bons soins. C'est elle qui, pouponnant ma fille Marie-Suzanne, me signala que ses deux oreilles n'avaient pas passé dans le même moule, ce que je n'aurais peut-être jamais remarqué ne les regardant pas à la fois.

La naissance de Jules m'a laissé un vif souvenir, lié à la plantation de la Croix des Gabins (disparue, je crois) qui eut lieu le même jour. Ce fut un évènement dans le pays que ce premier enfant de la famille né aux Roussières. Il semblait difficile de lui donner un autre nom que Jules. Pourtant, grand-mère désirait Gabriel et maman Henri. Pour mettre fin au débat, papa déclara : "*Il s'appellera Toussaint comme mon grand-père*" ; et ce fut seulement au retour de l'église, que maman apprit le nom de son fils aîné. Je ne comprends pas pourquoi on tient tant aux garçons ? A la naissance d'Ernestine, troisième fille, maman avait reçu de grand-père un "*Bonjour la mère aux filles*" qu'elle avait gardé sur le cœur.

A part Jules, tous les enfants de mes parents sont nés à Poitiers et ont eu la Cathédrale comme patrie de leurs âmes comme mon cher papa, ma belle-mère, mon mari et les deux aînés de mes enfants. Pour moi, nulle église ne la vaut à tous points de vue ; je l'admire et je l'aime.

Je reviens aux Roussières et à notre vie d'enfants. La St. Henri, la Ste Elisabeth, y tenaient une grande place, préparées longtemps à l'avance par des récitations, des travaux souvent de longue haleine, comme cette camisole à plis piqués à la main, dans laquelle ma chère maman a tenu à être ensevelie. Une année, nous avons joué une pièce où Marie BLOT avait le troisième rôle, dans la serre transformée en théâtre.

La St Henri était la fête du "Roi" et l'on buvait toujours à sa santé. Je n'oublierai jamais que j'ai vu pleurer papa lorsqu'on apprit sa mort. Comme beaucoup de légitimistes il avait fait le pèlerinage de Frohsdorf. Il recevait l'Union qui était organe officiel du "Comte de CHAMBORD". Combien de fois ai-je manié ce journal où s'inscrivaient en dessous du titre ces trois phrases : "*Le Droit pour base. - L'Honnêteté pour moyen. - La Grandeur morale pour but.*"- Elles suffirent pour permettre d'apprécier celui qu'on pleurait et aussi ses fidèles. - Grand-père, lui, était abonné à l'Univers, dont il était un des rédacteurs. Il y a, entre autre, pris part à une campagne pour la Liberté de l'Enseignement en des articles signés d'un pseudonyme.

Nous célébrions aussi nos fêtes religieuses. Nous suivions à travers champs avec Mézée les processions de la St. Marc, des Rogations. Celle de l'Ascension allait toujours aux Roussières au milieu des bosquets et de la prairie en fleurs. La première procession de la Fête-Dieu y avait aussi son reposoir dont l'emplacement et la décoration variaient chaque année. Le menuisier en préparait l'édifice. Mes cousines de BOISGROLLIER, lorsqu'elles étaient à Poitiers, venaient aider maman à cette occasion. Je me souviens particulièrement de l'un d'eux, dans une grotte de feuillage à la lisière de la garenne. Deux tours avaient été élevées, grâce à des barriques recouvertes de draps où les briques étaient dessinées au papier rouge. Sur ces deux tours, deux anges munis d'ailes, joignaient les mains et adoraient. Vous devinez quels étaient ces anges. Mais voilà qu'après la bénédiction, les bougies ont bien mis le feu au reposoir. Heureusement que le sauvetage et l'extinction ne se sont pas fait attendre.

J'ai un vif souvenir de la consécration de l'église de Chiré. Mon grand-père de la MARTINIERE, après avoir vu partir tous ses enfants, sauf papa, avait demandé à Mgr. Pie à quelle œuvre il était désirable qu'il put consacrer un capital en souvenir d'eux. L'évêque avait désigné l'érection d'une paroisse à Chiré-les-Bois, petit pays très sauvage et toujours en lutte avec Vernon sa commune. Grand-père, secondé par papa, fit, en effet, bâtir l'église, la cure et l'école de filles. Il dédia l'église à St. Jean-Baptiste qui était son patron très aimé. (C'est pour cela que moi sa filleule, j'ai reçu le nom de Jeanne comme second nom). Il y plaça même sa statue. Quant à l'école, il y plaça des Sœurs de Salvert et voulant y assurer aux élèves une éducation les préparant à leur tâche, la dota d'un grand jardin et d'un champ, de petits clapier et poulaillers. L'acte de donation indiquait les points d'instruction à développer à l'école et ceux à négliger afin de donner à ces enfants le goût de leur milieu. Ainsi, elles devaient apprendre à tricoter, mais non à broder.

Mgr. Pie, lorsqu'il vient consacrer l'église de Chiré, descendit aux Roussières. - Avant de repartir, il nous donna des images datées des Roussières et signées par lui. (Je possède encore la mienne) . Je me souviens qu'il me prit sur ses genoux pour les choisir et les signer. Il nous invita aussi à venir manger des bonbons à l'évêché et nous ne comprimes pas pendant longtemps, comment mes parents n'avaient pas répondu à cette aimable invitation que nous n'avions point oubliée. - A ce passage de Mgr. se rattache une intéressante petite histoire de dindon et de brochet. Mes parents avaient fait à Vichy la connaissance de M. et Mme

THIOLLIERE, grands industriels et propriétaires du Rhône, grands chrétiens aussi et militants, avec lesquels ils avaient beaucoup sympathisé. A propos d'élevage de dindons, un pari s'était engagé. Papa, qui entendait ne pas le perdre, choisit à la foire de Noël de Gençay (la foire du Christmas des Anglais) le plus beau spécimen de l'espèce. Maman le bourra d'une farce aux truffes. C'était un monstre magnifique et les THIOLLIERE renoncèrent à la lutte. Mais, au moment de la pêche de l'un de leurs étangs, ils expédièrent au Roussières un monstrueux brochet dont l'arrivée coïncida avec celle de l'évêque. - Comment le faire cuire ? On envoya un homme à cheval à Poitiers, qui revient sans avoir rien trouvé. Alors le poisson fut attaché sur une planche, et après avoir bien nettoyé la grande chaudière maçonnée où l'on faisait la cuisine des cochons (la bicuée), on l'y fit bouillir avant de l'installer sur une autre planche garnie d'une nappe et de persil, plat proportionné à sa taille et où il fut servi.

J'ai parlé de Vichy. Papa y fit plusieurs saisons où l'on m'emmena. J'allais boire avec lui à l'Hôpital. Entre les deux premiers verres, nous allions faire notre prière à l'église et l'intervalle suivant était accordé aux boutiques de joujoux. Je vois la grande promenade où doit se montrer le Maréchal PETAIN, mais j'ai gardé meilleur souvenir du singe savant qui venait faire ses tours devant l'hôtel Notre-Dame et des oiseaux apprivoisés du beau parc des Célestins.

Maman, elle, lorsqu'elle était nourrice, se trouvait bien d'une saison de mer. C'est Ernestine qu'elle emmenait dans le petit bourg d'Angoulins, où elle s'installait avec ses deux enfants et Mariette dans une maison de paysan. - Une année, papa voulut lui faire la surprise d'une visite avec ses deux filles aînées. Grande joie! Nous partons de bon matin des Roussières dans le phaéton que conduisait papa. Mais, avant de gagner la gare, il s'aperçoit que son portefeuille était tombé de sa poche. Fort ennuyés, on revient aux Roussières, papa ou le domestique marchant à côté du cheval. On ne trouva rien. Le lendemain, j'interpelle le garde de ma table de travail : "*Mademoiselle, on a trouvé, c'est une vache qui l'a mangé*". C'était vrai. Cet animal se rendant aux champs avait mâchonné, puis avalé l'objet de cuir avec son contenu, laissant tomber sur la route des pièces de monnaie, un scapulaire du Sacré-Cœur et une médaille, objets ramassés par le berger et qui ne permettaient pas de doutes sur la disparition du portefeuille et de notre voyage hélas !

Mon cher papa aimait beaucoup la chasse. Dans mon enfance, il n'y avait que des perdrix rouges dans le pays (les grises sont arrivées avec les cultures de légumes), mais il y avait beaucoup de lièvres. Et aussi des chiens courants aux Roussières. Pierre MELIN, qui, après avoir été cocher de mon oncle Jules, servait papa avec la même fidélité, aimait la chasse autant que son maître. Que de soirées il a passé à rallier les chiens. A la veillée, ou au souper, papa nous racontait ses expéditions, les ruses par lesquelles les lièvres avaient dérouteré les chiens : retour sur leurs pistes, sauts de côté, etc. ; ils ont plus d'un tour dans leur sac. C'était très amusant. Maman appréciait en ménagère les apports des chasseurs et parfois les provoquait. "*Que veux-tu que je t'apporte ?*" demandait papa. - Mes cousins Louis de BOISGROLIER et Henri de VILLEDIEU, étudiants à Poitiers, venaient parfois passer aux

Roussières des congés ou de courtes vacances, dont tous gardaient bon et joyeux souvenir. - Je n'ai jamais goûté d'aussi bons lièvres rôtis qu'aux Roussières, et la sauce qui les accompagnait était célèbre. En voilà la recette : Hachez le foie, le cœur de l'animal, faites cuire avec le sang en ajoutant échalotes, oignons, et en mouillant uniquement avec du vinaigre ; faites cuire longtemps.

Une de nos grandes promenades était d'aller à la messe matinale de Chiré, une jolie course. Le curé de Chiré était M. de BECHILLON, fils de propriétaires terriens poitevins, saint prêtre d'une très mauvaise santé, que les récits de chasse ne laissaient pas indifférent. Il connaissait admirablement les champignons et en consommait un grand nombre d'espèces. Dans son coin retiré de campagne, au milieu des bois, il avait fait la connaissance intéressante de plusieurs sorciers. Je ne reproduirai pas ses récits sur ce point mais sur le chapitre des loups. Son sacristain connaissait particulièrement une louve qui lui donnait, chaque année, deux louveteaux, c'est-à-dire une prime de 100 fr., grosse somme en ce temps ; aussi s'employait-il à la conserver dans le pays. - Les vipères aussi à 0 fr 25 la tête étaient d'un bon revenu. BLOT en portait les trophées par centaine, à la préfecture, après les avoir recueillies surtout autour des tas de fagots. Papa avait une très grande habitude de les tuer sous son talon, même lorsqu'il était en escarpins près de la maison, ce qui nous faisait trembler.

Je reviens à Pierre MELIN qui aimait tant les Roussières, ses chiens, ses chevaux, ses maîtres. Il avait fait, jadis, la guerre d'Italie. Je ne vois pas les Roussières sans lui dans mon enfance. Plus tard, il épousa Ludwine ; ils s'installèrent dans un logement de la cour ; ils eurent un fils. Pierre devint jardinier et homme de confiance. Mais dans le temps dont je parle, il avait trouvé le moyen, pendant ses loisirs d'hiver, de nous fabriquer une sorte de kiosque garni de bruyère et transportable. C'était notre maison champêtre. Ma tante de BOISGROLIER nous avait donné pour étrennes, cette année-là, une table de bois blanc fabriquée par l'oncle et garnie d'une nappe, de serviettes et de vaisselle simple, abondante et pratique. Cette table semblait faite (était-ce un hasard ?) tout exprès pour le kiosque où nous avons passé de bien bonnes heures.

Pendant les vacances, Mézée nous quittait, mais nous retrouvions la Guillonnière et ses habitants. On se réunissait plusieurs fois par semaine. Mes grandes cousines avaient conservé à maman l'affection admirative de leur enfance, et ma chère maman aimait à s'occuper de ces jeunes filles sans mère, leur donnant, avec sa gaieté habituelle, conseils et réconfort. Elles étaient de très bonnes maîtresses de maison. L'oncle Victor avait (comme papa d'ailleurs), le charme, la finesse, la gaieté des NICOLAS, et les journées passées à la Guillonnière ne semblaient pas longues. Nous y jouissions d'une grande liberté pour nos parties de croquet et de cache-cache avec Roger qui avait un an de plus que moi, Germaine et Marie-Thérèse. Plus tard, nous avons dansé, joué aux cartes, mais n'anticipons pas.

J'assistai un jour à la Guillonnière, à travers la grille qui séparait de la cour de la

ferme, à un horrible spectacle. Le berger venait de ramener ses brebis insuffisamment surveillées ; elles s'étaient météorisées, gonflées. Elles tombaient çà et là tandis que le fermier leur donnait de grands coups de couteaux dans le ventre et que sa femme échevelée et hurlante courait de l'une à l'autre. La plus grande partie du troupeau fut perdue.

Nous retrouvions parfois, chez mon oncle Victor, son frère, l'oncle de la Rinière venu en Poitou pour les vacances. Il était conservateur des Hypothèques à Moulins. (Nous y faisons escale en revenant de Vichy). Son fils Louis, tout-à-fait contemporain de Roger, faisait partie de notre bande joyeuse.

Papa gérait ses domaines dans la région : la Sicardière et les Cherches. Il avait expédié une fois à Moulins une barrique de vin qui n'avait pas été appréciée. Lorsque le fût lui revint, il constata qu'il était lardé de 16 chevilles, placées, en cours de route, par des employés altérés et débrouillards.

Un voyage que nous faisons de temps en temps était celui de Chinon pour aller voir ma tante Suzanne, la sœur de papa qui aimait tant sa famille. Mon plus lointain souvenir me rappelle vaguement la consécration de la jolie chapelle bâtie avec la dot de ma tante et le parloir sous les cloîtres de la cour intérieure du couvent. C'était en 1870. Je vois plus nettement le parloir à double grille où ma tante recevait habituellement mes parents et ses neveux. Maman logeait au couvent avec les petits. Les grandes et papa s'installaient dans une maison hospitalière qui recevait aussi à l'occasion les dominicains de passage. Les planches inclinées qui leur servaient de lit m'ont laissé pénible impression. Il n'en est pas de même des causeries de famille, à travers la grille qui ne m'a jamais beaucoup gênée. Elles étaient assez simples, gaies et affectueuses pour apprivoiser les enfants. Ma tante admirait les petits, questionnait et taquinait les grandes. Un jour, maman déposa dans le tour son nourrisson d'alors qui était votre oncle Jules, lequel fit ainsi une entrée aussi sensationnelle qu'imprévue dans la Communauté Nous mangions les beaux fruits des terrasses et c'est de la Mère Colombe que j'ai appris que Dieu en était content quand nous savions l'en remercier. Pendant le moment de causerie plus intime que se réservait maman et pendant les heures de l'office, nous visitons Chinon avec papa. Je plains les familles qui ne connaissent pas l'affection priante, la tendre sollicitude d'un cœur de religieuse. Elles sont privées de bien des consolations, de bien des secours, pour ce monde et pour l'autre. L'amour du Sauveur pour son épouse rejaillit sur ses proches au centuple, ainsi qu'il l'a promis.

Le curé de mon enfance à Gizay s'appelait M. FAUCHEREAU ; il est mort plus tard doyen à St. Julien-l'Ars. Il venait dire la messe tous les jeudis à la chapelle et prenait part à nos fêtes de famille. C'était de tradition à Gizay où, comme l'a écrit, il n'y a pas bien longtemps, M. FERRAND à M. DECOUR, on menait dans la paroisse une vie familiale. Il causait avec papa des besoins de tous et de chacun, des points noirs et des progrès réalisés. Un jour que le maire ressentant plus vivement les souffrances de sa maladie et les ennuis causés

par ses administrés, envisageait de se décharger de ses fonctions, le curé s'écria avec énergie : "*M. de la MARTINIÈRE, ne faites pas cela ! Je vous promets que vous ne ferez pas de purgatoire*". - J'espère que Dieu aura confirmé la sanction de celui qui pouvait lier et délier, et j'ai pensé souvent à cette parole à propos d'autres maires. Il leur est loisible de pratiquer la charité de façon héroïque.

M. FAUCHEREAU, terminant l'œuvre de maman et de Mézée, acheva de nous préparer à notre première communion que nous fîmes très jeunes le 2 juin 1876. J'avais 10 ans ½, Marie Suzanne 9 ans. Il aimait à nous faire le catéchisme sous un grand chêne de l'entrée de la garenne qui ombrageait un banc de gazon. Nous devions lui apporter des résumés rédigés de notre écriture enfantine et appliquée, devoirs qu'il corrigeait et que j'ai conservés. - Maman, aidée de Mézée, brodait nos robes de linon. La mienne, devenue robe de baptême, a vu la naissance à la vie de la grâce de mes enfants et de presque tous mes petits-enfants. Je souhaite qu'elle continue à la génération suivante.

Enfin le grand jour arriva. Le Père de St. Maixent était venu de Poitiers prêcher la retraite à Gizay et nous étions entourées de nombreuses petites filles de la paroisse qui, toutes, gardent le souvenir d'avoir été mes compagnes de première Communion. Ma grand-mère de la MARTINIÈRE avait offert à la bénédiction de Pie IX nos crucifix et médailles de première Communion et nous avait rapporté de Rome, entre tant de reliques et de souvenirs, les croix qui nous furent remises à cette occasion. La mienne contenait les reliques de Ste Élisabeth, de deux apôtres, de Ste Thérèse, de St. Bonaventure.

Je ne me souviens plus de la réunion de famille, ni des autres cadeaux, mais je pourrais dessiner le reposoir monumental élevé au fond de la grande allée de la garenne, au pied d'un cèdre, disparu depuis. Il était surmonté d'une statue de la Sainte Vierge. Sur les côtés, des étendards du Sacré-Cœur et de Marie flottaient sur des tours, et chacun des degrés de l'escalier était bordé de lys. C'est là que nous avons renouvelé nos promesses du baptême et que Marie-Suzanne a prononcé la consécration à la Sainte Vierge, composée par M. FAUCHEREAU (je l'ai, depuis, entendue comme cantique à Lésigny). Au retour à Gizay, la procession chantait : "*N.-D. de la Victoire, de l'enfer triomphe en ce jour*" ; ce que je redis à la chapelle. Je voudrais bien que ce cantique fut tout-à-fait de saison au mois de Juin prochain.

Peu de jours après nous fûmes confirmées avec les pensionnaires du Sacré-Cœur (dernière année de confirmation du Cardinal). C'est là que je connus Mgr. BOUGOUIN, et que je lui confiai ma conscience dont il garda la direction jusqu'à son épiscopat. C'est lui qui nous a mariés. Mes grands-parents nous offrirent aussi des pèlerinages à Lourdes cette année si remplie, calculant les places en deuxième classe, ce qui nous permis, en nous contentant des troisièmes, de faire participer à nos joies et à nos prières la bonne Mlle Mathilde : Mézée.

La vie reprit ensuite aux Roussières, mais nous allions souvent aux messes

matinales de la paroisse, apprenant à connaître les fêtes de l'Église et les anniversaires de famille fixés dans la mémoire de maman d'une façon infaillible. C'étaient des occasions de parler des exemples et des physionomies de ceux à qui nous devons ce que nous sommes. Je n'ai pas eu aussi bonne mémoire et regrette de n'avoir pas assez suivi cet exemple.

Marie-Suzanne avait l'habitude de compter ses communions et c'était un sujet d'actions de grâce, de confiance. Elle a reçu avec joie l'appel de Celui dont elle dénombrait si souvent les visites multipliées et amoureuses.

Avant d'aller visiter mes grands-parents aux Quatre-Vents et au Plessis, il faut que je vous parle de la loterie de la Sainte Enfance.

Les habitants de Gizay n'étaient pas, comme en d'autres régions, de petits propriétaires, mais des tâcherons ne possédant pour la plupart que leur jardin, des métayers et des fermiers, ignorant boucher et boulanger. Ils avaient quelques poules, lapins et faisaient leur pain. Moi-même, jusqu'à 15 ou 16 ans, je n'ai jamais mangé que du pain de ménage d'une fournée hebdomadaire. Comme maman avait été élevée de même au Plessis, elle le trouvait naturel. Le boulanger passait le samedi chez M. le Curé et les gens du bourg le chargeaient de commissions. - Vous pensez bien qu'un grand nombre de besoins n'étaient pas satisfaits et que maman avait parfois devant les yeux des tableaux de misère. Elle fonda, néanmoins, la Sainte Enfance à Gizay. On payait pour quelques-uns des enfants et une loterie, à laquelle chacun avait un lot, distribuait de belles images encadrées et surtout des tricots, des vêtements d'enfant, etc... etc... etc... - Nous travaillions inlassablement à la préparer. On faisait filer dans ce but quelques-unes des toisons que nous avions vu sécher sur l'herbe et nous quêtions des coupons chez les fournisseurs. C'est ainsi que j'ai appris à manier l'aiguille. Seulement, on ne nous avait enseigné que le crochet et non le tricot, passé de mode à cette époque. Cette loterie, comme bien vous le pensez, était une grande fête. Elle n'a plus les mêmes raisons d'être aujourd'hui. Peut-être sera-t-on amené à des industries analogue si le Secours National venait à disparaître. Affaire de temps et de lieux. Maintenant, vous allez nous accompagner aux maisons de famille des Quatre-Vents et du Plessis.

Les Quatre-Vents.

Papa était très pris aux Roussières par sa besogne journalière d'exploitant et de maire. Il s'en échappait parfois pourtant pour aller voir nos grands-parents. Souvent, il conduisait chez eux femme et enfants les y laissant pour un séjour pendant lequel il venait les visiter. Aux Quatre-Vents qui n'étaient pas bien loin des Roussières, c'était facile de faire à cheval la distance. Au Plessis, on faisait des visites plus rares et plus prolongées. - D'autres fois, on envoyait les aînés avec la bonne Mézée pour peupler la solitude des vieillards ou vider la place en certains cas. De ces visites, j'ai gardé beaucoup de bons souvenirs que personne

autre que moi ne saurait noter et qui vont couvrir quelques pages.

Les propriétés des NICOLAS sur Vouneuil-sous-Biard leur venaient des de la PASTELIERE, qui étaient Seigneurs de la SABLONNIERE dans le temps jadis. - Une casserole de cuivre, où le nom de la PASTELIERE est martelé et qui doit être rendue aux Roches-Château, fait aussi partie de leur héritage. Nous cousinons à l'occasion.

Les Quatre-Vents avaient été bâtis par grand-père de la MARTINIÈRE et vous devez tous les connaître étant donné leur proximité de Poitiers. Dominant la vallée et Vouneuil, ils méritent bien leur nom. Le haut perron accueillant surmonté par la statue de la Sainte Vierge, les portes-fenêtres qui donnaient entrée dans le vaste vestibule, séjour préféré des enfants et dans le cabinet de travail où grand-père donnait audience, restent dans ma pensée les caractéristiques principales de l'habitation. - Je n'ai point connu les Quatre-Vents gais et animés, peuplés des cinq enfants de mes grands-parents. Je ne vois ma tante Suzanne qu'au couvent et à peine ai-je un souvenir peu précis de ma tante Marie emportée à 24 ans. Je la vois garnissant de fleurs des vases destinés à la chapelle domestique que ma grand-mère avait improvisée près de sa chambre et où elle faisait de fréquents séjours, de longues prières. Brisée par le départ de ses enfants, elle souffrait aussi d'une santé délabrée par une dernière épreuve maternelle dont on avait eu peine à la sauver. Elle était habituellement triste, mais très bonne, cherchant à faire plaisir à tous et implorant de grand-père l'indulgence et les gâteries. Très bonne ménagère et secondée par Célestine que vous connaissez déjà et Hilarine (un nom bien poitevin), elle servait toujours de très bons repas et en particulier des confitures délicieuses faites dans la poëlonne sans anses qui a échu à Marie-Suzanne et dont maman me rappelait les bons services en me la donnant pour mon ménage de jeune femme. Voilà des traditions bien féminines que la guerre remet en valeur.

Grand-père avait gardé toute sa sérénité, sa volonté et son tour d'esprit la MARTINIÈRE avec la pointe de fine ironie. Inspirant pleine confiance aux gens de Vouneuil, il est resté leur maire longtemps après que son veuvage et sa vieillesse l'avaient fixé à Poitiers. Il prenait alors une voiture de remise (on n'en était point aux garages) toutes les fois que le soin de ses affaires l'amenait dans sa commune. - Mais dans nos lointains souvenirs, il passait la plus grande partie de l'année à la campagne, où il avait un grand jardin bien cultivé et un verger avec des fruits délicieux. Papa s'était beaucoup occupé de pomologie aux Quatre-Vents, y dressant poiriers et pommiers selon ses caprices. Il en avait gardé la science et le goût, prenant plaisir aux Roussières à m'en apprendre des éléments et c'est ainsi que les Quatre-Vents sont l'origine de ce que j'ai pu vous en enseigner à mon tour.

Près du bois, la basse-cour était souvent visitée par les renards et grand-père avait inventé un piège curieux : au centre, une cage où habitait une poule, puis une rotonde grillagée accueillante aux visiteurs, mais qui ne les laissait plus sortir.

Sur la route de Vouneuil, la ferme de la Marchande abritait les FRAUDEAU. Le fermier traînait allègrement un pilon de bois, ayant eu la jambe sectionnée par la première machine à battre qui était venue dans le pays. Cela lui avait valu une bonne rente et il ne s'en plaignait pas. Une de ses filles, qui avait quelques années de plus que moi, entra comme converse à Sainte-Croix. La bonne sœur Marguerite, très attachée à la famille, eu une joie extrême de l'entrée en religion, et dans son monastère, de ma fille Gabrielle et sut l'entourer de l'affection respectueuse et pour ainsi dire traditionaliste des converses. C'était une humble et sainte religieuse favorisée de grâces particulières. - Un de ses frères, convers bénédictin, envoyé au Canada, aida puissamment au développement agricole suscité là-bas par les monastères de son ordre. Le nom du frère FRAUDEAU est bien connu chez les agriculteurs américains et ainsi l'élève de votre grand-père a su faire école, prononçant souvent sans doute le nom du maître et conseiller de son enfance.

De l'autre côté, sur le chemin privé qui rejoignait la route de Poitiers, était la Gourandière occupée par la famille de PASQUIER, qui n'a pas cessé de l'habiter. PASQUIER était Conseiller municipal. Je ne rappellerai là que le souvenir d'une de ses filles. Placée chaque automne à l'Ouvroir du Sacré-Cœur, elle devait en sortir chaque printemps souffrant d'une violente anémie. Son père lui faisait faire fauches et moissons et le soleil lui rendait toujours force et couleurs (ce n'était certainement pas la nourriture). On recommençait le même cycle à l'automne.

Pour aller des Quatre-Vents à la Sablonnière, on prenait une route un peu différente qui longeait la vigne plantée de pineau qui nous a abreuvés toute mon enfance de très bon vin rouge (aux Roussières, on ne récoltait que du blanc jusqu'aux plantations de plants directs américains). Après la vigne, on descendait sous bois dans une vallée, puis on remontait pour arriver chez l'oncle de SAZILLY. - Les deux beaux-frères avaient ainsi construit à 12 km. l'un de l'autre. Une statue de la Sainte Vierge accueillait dans l'une et l'autre maison dont les habitants avaient souvent la joie de se retrouver. La Sablonnière était plus proche de Poitiers et beaucoup plus gaie. Que de fois nous avons fait ce chemin avec Mézée, soit pour aller prendre des leçons de piano dans l'après-midi (pas de piano aux Quatre-Vents), soit pour aller aux messes matinales de la chapelle de la Sablonnière, dont nous revenions en chantant des cantiques et croquant des mûres de ronce et des baies d'églantiers.

Le curé de Vouneuil était un curé riche en chapelles ! Il avait la sienne dans le bas-bourg tout près de la cure, de sa serre chaude, de sa volière de faisans et d'oiseaux exotiques. Il avait celle de la Sablonnière et celle de la Pinterie où demeuraient les d'HUGUONNEAU sur la route de Poitiers. De bien bons amis aux types caractérisés : M. d'HUGUONNEAU moqueur, qui me faisait grand peur, la chanoinesse, François un de mes danseurs, mort trop jeune.

Le curé de Vouneuil alors et pendant de longues années était M. l'abbé CLEMOT, de très bonne famille (son neveu était l'un des deux avocats qui furent emprisonnés avec votre grand-père au moment de l'affaire de M. de la ROCHE SAINT-ANDRE). Ami et visiteur, de conversation fort intéressante, on le voyait souvent et la dernière preuve qu'il nous a donnée de son attachement a été aussi singulière qu'incontestable. Au moment de notre visite de noce, alors qu'il venait de perdre l'espoir longtemps et ardemment caressé que votre père et moi habiterions les Quatre-Vents, il nous a fort mal reçus et exprimé sa déception en termes sentis.

J'anticipe encore au lieu d'habiter les chers Quatre-Vents où nous étions de si heureuses petites filles croquant des noisettes en nous perdant dans les petits sentiers de la pente, grim pant dans des testards qui semblaient faits exprès pour y élire domicile ou jouant à la course sous la grande charmille avec la petite chèvre Morena. Papa avait le loisir de s'y occuper de nous lorsqu'il y était. Dans le grand salon, nous avons appris à jouer au volant faisant des parties de 500 coups sans le laisser tomber.

Pendant un de nos séjours, nous avons préparé la Sainte Élisabeth en ouvrant pour ma chère maman une camisole à petits plis piqués à la main (très fine piqûre régulière, mes petites filles) travail considérable pour des enfants si jeunes. Maman l'aimait beaucoup et a voulu qu'on l'en revêtît pour sa dernière toilette. Je vois le coin du parc où nous y travaillions.

Aux Quatre-Vents, nous avons eu la coqueluche. C'était peu après la naissance d'Henry. On y avait envoyé les trois filles avec Mézée. Des cuvettes meublaient les paliers à chaque volée d'escalier. Mais Ernestine était si malade que, ne voulant pas en prendre la responsabilité, Mézée a demandé qu'on vint la chercher. Jules a échappé à cette épidémie comme à toutes celles de l'enfance.

L'école de Vouneuil avait été élevée par grand-père (elle est maintenant à Pierre) et je me souviens volontiers du reposoir sous les beaux arbres de sa cour et des moments que nous y passions le dimanche chez les Sœurs. - Le dimanche, la sortie de la grand'messe était très intéressante. Avec les d'HUGUONNEAU on retrouvait aussi les de TOUZALIN de Maison-Neuve, les de LESTANG avec leurs grands collégiens dégingandés (dont l'un est devenu l'abbé). Madame de LESTANG était solennelle et saluait en tenant son petit mouchoir au bout de deux doigts. - Il y avait aussi les de LASTIC qui demeuraient au Prieuré, en bas de la pente des Quatre-Vents. Elle était très distinguée et avait beaucoup de charme. Je vois encore toutes jeunes Mmes CESBRON LAVAUD, la seconde en toilette de première Communiant.

Ma chère grand'mère allait presque tous les matins à la messe dans cette église, dominant sa fatigue et faisant traîner par un petit âne son fauteuil de malade. Dans la journée elle disait son rosaire dans sa petite chapelle avec une profonde piété, assise ou agenouillée une dizaine sur deux. Sa prière me représente encore la prière d'une sainte.

Et vers la fin de sa vie, le Bon Dieu a eu pour elle une gâterie. - Lorsque les Pères Dominicains de Poitiers ont été expulsés en 1882, la Communauté a repris, autant que c'était possible, la vie conventuelle à Curzay ; mais les Pères de mauvaise santé qui ne pouvaient suivre toute la règle se sont réfugiés plusieurs mois aux Quatre-Vents. Grand'mère les a soignés de son mieux, et elle a eu la joie d'avoir tous les matins cinq messes célébrées dans le grand salon, transformé en chapelle, sur le bureau de marqueterie que votre oncle Jules de la MARTINIÈRE conserve comme une relique. Grand-père servait inlassablement ces messes. - (Je l'ai vu à Lourdes servir à jeun plusieurs messes de suite.) Les souvenirs que j'ai gardés de cet épisode sont un peu mélangés : les longs *benedicite* avec inclinations avant les repas me semblaient singuliers ; la familiarité des Pères avec les enfants m'étonnait. Comme m'a dit Mère de la FOUCHARDIÈRE, on doit voir ces choses dans leur cadre, mais que de grâces ce séjour n'a-t-il pas apportées dans la maison visitée tant de fois par Notre-Seigneur.

Le Plessis.

Le Plessis était une grande et vieille habitation encerclée sur deux côtés par des douves et des deux autres côtés par un étang. Elle était composée d'un grand corps de logis, flanqué à une de ses extrémités d'une grosse tour et à l'autre d'un donjon, terminé lui-même par une poivrière où était la chapelle. A l'intérieur de cette équerre, il y avait un jardin qu'on appelait la petite cour, où trouvaient place une allée de tilleuls (sur la partie qui faisait terrasse sur l'étang), une pelouse entourée d'une allée circulaire toute bordée de fleurs cultivées avec amour et un puits d'eau délicieuse tout près de la cuisine. On accédait à cette petite île par un pont-levis qu'on levait tous les soirs et qui donnait sur une grande cour bordée de bâtiments de servitude considérables. Un pont tournant habituellement ramené donnait aussi accès, à volonté, d'une étroite terrasse extérieure au corps de logis sur un grand jardin potager.

Il faut maintenant une longue digression pour vous expliquer comment le Plessis est devenu une grande maison de la famille pendant plus d'un demi-siècle.

Vous devez connaître l'histoire de mon arrière-grand-père de LINIERS, le vice-roi de la Plata (pour le roi d'Espagne). Si vous l'ignorez, il faut la lire. On doit connaître les gloires de sa famille pour se montrer digne de ceux qui nous ont donné la vie.

Mais ce n'est que par la tradition que vous aurez la suite de son histoire. - Lorsque la Plata s'affranchit de l'Espagne, lorsque Jacques de LINIERS eut été fusillé par la junte, ses fils furent adoptés par la nation pour laquelle il avait tant lutté et donné sa vie et elle assura tout

d'abord leur éducation. A cette époque, l'Espagne avait exilé les fils de Loyola, mais elle ne crut pouvoir mieux faire pour ses pupilles que de les confier aux Jésuites, dans leur collège de Stonyhurst en Angleterre, où ils s'étaient exilés. Grand-père y fit toutes ses classes y recueillant beaucoup de médailles de bronze ou d'argent que l'on y donnait comme prix.

Cette éducation en Angleterre explique comme quoi il parlait dans la perfection aussi bien l'anglais que le français, langue paternelle et l'espagnol, langue maternelle, lisant en français à ses enfants Walter Scott ou Cervantes, alors qu'il avait sous les yeux le texte original de l'auteur. Grand-père me dit un jour qu'il pensait en espagnol qui était la langue de sa nourrice et de ses jeunes années.

Laissant une sœur plus âgée, mariée en Argentine, aïeule des de ESTRADA, grand-père avait quitté le Pérou avec deux frères et une sœur. Son frère Thomas fut l'aïeul des de LINIERS, nos cousins espagnols, grands d'Espagne et qui y portent les titres de Comte de BUENOS-AYRES et Comte de LEHALTAD, (Loyauté), car en Espagne en donnant un titre de ville, on magnifie toujours aussi la qualité de celui qui l'a mérité. -

Je reviens à la famille de grand-père. Sa jeune sœur Dolorès, qui avait coûté la vie à sa mère, épousa un de la HOZ (nous les retrouverons dans mon récit). Enfin, un autre frère, Jacques, après avoir partagé sa vie au collège, revint avec lui en Espagne. Ayant des ressources insuffisantes, ils pratiquaient les restrictions, se contentant à midi de salade et de pommes de terre frites, et vendaient les médailles, leurs prix de collège. Vint le moment de la séparation. Notre grand-père se destinait à la diplomatie. Son frère voulait être marin. Il partit le premier. Une lutte s'éleva au moment du départ, à propos de la bourse commune, trop mince pour être partagée, chacun soutenant que l'autre en avait plus besoin que lui-même. Grand-père glissa la bourse au fond de la malle du partant, mais la retrouva ensuite dans ses affaires. - L'amiral commandant la petite escadre où s'embarquait de LINIERS demanda de l'avoir à son bord et ce navire-là, seul, entre les autres, fut perdu corps et biens.

Voilà donc grand-père attaché d'ambassade et envoyé à Turin. Je ne me souviens que de l'une des petites histoires qu'il racontait sur sa vie de jeune attaché. Une femme d'ambassadeur fort pingre avait l'habitude de servir tout d'abord un gros plat de pommes de terre pour calmer la fringale de ses invités. Un jour, un jeune lord ayant renversé son verre, fut interpellé par la maîtresse de céans : "*Qu'eut dit le Lord votre père, si vous eussiez fait ceci à sa table ? - Madame, comme chez mon père, le linge est changé à chaque repas, on ne s'en serait même pas aperçu.*"

Lors de la canonisation du St. oncle FOURNET, mon fils Pierre, emmené par Léonce CELLIER (délégué de la France) à un repas de Confrères de St.Vincent-de-Paul, il s'y trouva voisin d'un confrère d'Argentine, et celui-ci insista pour l'envoyer à son ambassadeur près du St. Siège connaissant les liens de famille de celui-ci avec notre grand-père. Pierre fut

très bien reçu par l' ambassadrice, une de ESTRADA comme son mari et qui s'appelle Rosaria en souvenir du héros de l'Argentine (tradition de famille). Le vice-Roi de la Plata faisait réciter le rosaire aux femmes et aux enfants de Buenos-Ayres, alors qu 'il commandait la défense. Il suspendit les drapeaux enlevés aux voûtes de la Basilique du Rosaire. - Lors de son exécution, il demanda à ce que l'on mit autour de ses mains son chapelet. Je veux rappeler le mot d'un de ses enfants: "*Papa aussi dit son rosaire : les coups de canon sont les pater et les coups de fusil les ave*".

Grand-père ne resta pas longtemps à Turin. Pendant un de ses congés, il vint en France désirant retrouver la branche de sa famille paternelle habitant le Poitou. Ayant rencontré Mademoiselle Olympe de PONTJARNO à Niort, son cœur se trouva pris comme dit la chanson. Il renonça à sa carrière comme elle le demandait et il l'épousa. Le Plessis fut choisi par eux pour y établir leur foyer. Le Plessis Cherchemont avait été bâti primitivement par un CHERCHEMONT, un ancêtre des LINIERS. Ils eurent beaucoup d'enfants: six filles et deux fils dont l'un mourut jeune. Par rang d'âge : Olympe, l'aînée épousa Henri de VILLEDIEU ; Aglaé : Ludovic de BOISGROLLIER ; Thérèse devint Sœur de la Charité de St. Vincent-de-Paul ; Jacques épousa Christine de VERGES ; Marie : Henri de VERTEUIL ; Ernestine mourut à 14 ans au Sacré-Cœur, et Elisabeth, femme de Henri de la MARTINIERE, fut votre grand'mère. Nous y reviendrons.

Ma grand'mère est donc au Plessis, y élevant sa petite famille. Pour en sortir, pas de routes, des chemins pleins de fondrières d'où un cavalier a peine à se tirer, y laissant parfois sa monture. Elle veut pourtant aller voir son père, seul au Pontjarno. Alors, on attelle la charrette à bœufs bien enveloppée d'une bâche. On la garnit d'un matelas où s'installent Madame et les enfants avec tout ce qui sera utile pendant le long voyage. Au pas lent et sûr des bœufs, on parcourt les cinq lieues. (Bœufs et chevaux ne parlent que de lieues, les kilomètres seront pour les autos).

Le grand-père de PONTJARNO (je ne peux remonter plus haut) avait épousé Céleste de GAULLIER (c'est par elle que nous sommes cousins du Bx. CORNAY) dont il eut deux filles et un fils. - Au moment de la Révolution, il avait 15 ans. Ce n'était pas l'âge d'émigrer, mais il fut expulsé du Pont et s'en fut par l'avenue où, à chaque arbre, était pendu un ancêtre en effigie, un portrait de famille. - Il se réfugia à Poitiers, où les bonnes femmes du faubourg Montbernage l'hébergèrent et le nourrirent ainsi que beaucoup de prêtres et de proscrits. Vous le savez, j'imagine. Elles savaient commander le respect et jamais la petite croix du plan Sainte-Radegonde n'a été dérangée. Le grand-père de PONTJARNO avait donc vu toute la Révolution. Il connaissait bien les familles poitevines et j'ai souvent entendu maman exprimer le regret de ne pas se souvenir des récits de son grand-père. Celui-ci n'aimait pas modifier ses habitudes pour suivre "le progrès" ; ainsi, le courrier n'était apporté qu'une fois par semaine, par un domestique qui l'allait chercher à cheval à Champdeniers. Il ne voulait pas voir tous les jours le facteur chez lui. - Grand-père de LINIERS se montrait toujours conciliant et

respectueux. Un jour où il avait servi la messe comme il aimait le faire, et répondu amen à une oraison à St Fulbert, une discussion s'éleva au déjeuner entre le curé et le châtelain sur le nom de la poire qu'on dégustait. Ni l'un ni l'autre n'entendaient céder. "*Pardon, Messieurs, dit grand-père, je crois pouvoir être d'un avis différent. Je crois que c'est la Saint-Fulbert que nous savourons. - Vous avez raison, mon cher ! Mais oui Monsieur !*" - La toute petite paroisse des Groseillers en bas du parc semblait une dépendance du château. Dans le cimetière qui l'entoure est la sépulture de famille où j'ai va descendre mes grands-parents.

Le Pontjarno constituait un domaine et une fortune considérables. Suivant les principes de l'Ancien Régime, le grand-père s'était efforcé de l'assurer à son fils qui avait épousé une Mme de JANVRES de peu édifiante mémoire. - Celui-ci n'avait eu que deux filles devenues Mme de la ROCHEBROCHARD et Mme de GODEFROY MENILGLAISE, pour lesquelles se sont construits les jolis châteaux de Boissoudan et du Petit Brusson. - A l'heure qu'il est, plus rien ne reste de cette branche. - A défaut de mâle de son nom, mon grand-père de PONTJARNO reconstitua le majorat pour son petit-fils, Jacques de LINIERS, et c'est ainsi que celui-ci fût fixé au Pont.

Le grand-père de PONTJARNO avait fait élever ses filles : ma grand'mère et ma tante de BREMOND (qui n'eut point d'enfants) au Sacré-Cœur de Niort, où elles furent élèves de Sainte Sophie Barat dès la fondation de cette maison. Naturellement, ma grand'mère y envoya ses filles et même ses nièces de la HOZ et voici comment. - Dolores de LINIERS, la sœur de grand-père, avait épousé M. de la HOZ, qui était un journaliste, ardent carliste et qui se trouva tout à coup menacé de perdre, sinon la vie, du moins la liberté au moment de la Révolution en Espagne. Il prit de suite, avec sa femme et ses enfants, la diligence pour le Plessis et ma grand'mère vit débarquer toute la famille. La pauvre mère avec un enfant au sein qui avait percé six dents dans le voyage et n'avait dormi ni jour ni nuit. C'était une sainte et charmante femme que grand'mère aima beaucoup. Pour pouvoir causer avec sa belle-sœur, elle apprit l'espagnol. Les filles aînées furent les compagnes de leurs cousines. Le grand oncle n'eut pas le même succès. Il était autoritaire et prétentieux ; (il couchait avec ses bottes) ; et je vois très bien grand'mère lui ripostant à l'occasion : "*Ma chère sœur, j'ai fait aujourd'hui 50 ans.*" - "*Vous avez bien travaillé, mon cher*" "*Eh qu'ai-je dit encore*" ! - Le danger passé, ils reprirent le chemin de l'Espagne.

Mon grand-père, estimé de tous pour son caractère élevé, se vit confier la tutelle des enfants de MOUSSY restés orphelins. Le plus jeune portait encore un bourrelet de peur des bosses et n'avait jamais mangé de poisson de peur des arêtes. Tandis que grand'mère élargissait pour eux son foyer, grand-père multipliait les voyages que nécessitait la gérance de leur très grosse fortune. L'aînée épousa M. AYMER de la CHEVALERIE, et c'est de là que datent les rapports particulièrement confiants entre les AYMER et les LINIERS du Plessis. Maman appelait de leurs petits noms René, Charles et Henri AYMER.

Mes grands-parents allaient souvent à Niort et y avaient des rapports de famille et d'amitié avec la nombreuse société du pays. Mesdemoiselles de LINIERS, très belles, distinguées et intelligentes, étaient fort appréciées. Mais ils s'occupaient surtout de ceux qui avaient besoin d'eux, de leur entourage immédiat. Mon grand-père, le premier, fit semer du froment dans le pays. Non sans peine, un métayer lui soutint un jour qu'il avait bien mis en terre la semence qui lui avait été donnée, mais qu'on avait vu pousser du seigle, la terre ne voulant pas de froment. - J'ai gardé bon souvenir du pain de seigle de la cuisine. Nous allions en demander pour les pigeons. Ceux-ci mangeaient le pain de froment de notre goûter et nous nous régaliions de celui de seigle.

Ma grand'mère, et ses filles devenues grandes, s'occupaient beaucoup des pauvres et des malades de la région. Un vieux médecin de campagne leur avait enseigné à se servir des plantes, à composer certaines potions et pommades, et l'ingénieuse charité accomplissait des miracles. C'est ainsi que ma tante de VERTEUIL guérit un pauvre homme abandonné de tous, en organisant sur sa plaie un courant d'eau continu, au moyen d'un sabot percé suspendu au bon endroit. - Après mon mariage pendant une période militaire de votre grand-père à Parthenay, je fus avec papa faire une visite au Plessis déserté depuis plusieurs années. - A peine rendus, nous vîmes arriver de pauvres gens avec un enfant bien malade. On avait dit que c'était une dame du Plessis qui passait et ils venaient me demander une consultation que j'étais bien incapable de donner. Ma tante de BOISGROLLIER l'eut très bien fait et c'est ainsi que la tante Thérèse se prépara à devenir Sœur de la Charité.

Avant de partir, elle voulut apprendre à pétrir le pain (ce qui lui rendit grand service en Orient). Après son noviciat, elle fut d'abord envoyée à l'école pauvre, annexe de l'École militaire de Saint-Cyr. Parfois, on la chargeait d'y balayer des salles et un jour qu'avec son balai, obéissant aux commandements qui montaient de la cour, elle portait et présentait : Arme ! un officier l'applaudit de la porte : "*Bravo, ma sœur !*" Mais très rapidement on l'envoya en Asie Mineure, à Beyrouth, à Salonique. C'est à Beyrouth qu'elle fit le plus long séjour soit dans leur établissement de la ville, soit à la maison de campagne où elle faisait le pain. Le consul de France prêtait, parfois, son cheval aux Sœurs pour faciliter le voyage. Un jour, cet animal eut la fantaisie de conduire tante Thérèse à un café fréquenté par son maître. Remis dans le bon chemin, il se vengea en sautant les tombes d'un cimetière turc qui se trouvait sur la route. La tante ne se laissa pas désarçonner, mais perdit sa cornette. - De loin en loin, elle revenait en France faire une saison de Vichy et parfois allait jusqu'au Plessis. Je me souviens d'une de ces visites où la famille était réunie nombreuse autour de la grande table. (Cette salle à manger du Plessis avait quatre fenêtres ; elle me semblait immense). Au dessert, grand-père dit : "*C'est l'anniversaire de la petite Elisabeth de la MARTINIÈRE, nous allons boire à sa santé.*" Muette de surprise et de gloire, je fis le tour de la table heurtant mon verre à ceux des oncles bienveillants et des cousins malicieux. - Ma tante partait alors pour Constantinople, où elle devenait Supérieure du grand Hôpital de la Paix fondé par le Sultan au lendemain de la guerre de Crimée : hôpital pour les hommes, tandis que celui de Pera est pour les femmes. Elle

gouvernait là 500 personnes : malades, fous, puis crèche, école, apprentis. Les riches fous qu'elle appelait : "nos messieurs", donnaient un certain revenu. Elle les faisait prudemment exorciser à leur arrivée. La dernière fois que je revis tante Thérèse pendant mon voyage de noce, c'était à Paris au retour de sa dernière saison de Vichy bien inutile. Elle agitait des aiguilles de tricot et un petit bas s'allongeait à vue d'œil. Elle me dit qu'à ses moments perdus (Lesquels ?), elle fournissait de bas tous ses enfants de la crèche. Jamais elle n'allait les voir sans apporter à tous un cadeau. Souvent une simple enveloppe qui pliée et munie d'un fil, faisait une voiture dont on s'amusait toute la journée.

Toutes les croix de Jérusalem, petites et grandes, que vous trouverez (à part celle rapportée par votre père), viennent d'elle ; chaque neveu avait son cadeau de première Communion avec une lettre. Elle avait la mémoire du cœur. Elle est morte debout, fidèle à sa devise : *Ou travailler ou mourir.*

La paroisse du Plessis était Vausseroux, où mes grands-parents avaient un banc à l'église et étaient propriétaires de l'école libre. (Marie de BOISGROLIER l'est maintenant). Mes tantes, puis mes cousines y avaient une chambre où elles se réfugiaient le dimanche entre la messe et les vêpres, ce qui leur permettait de s'occuper des œuvres et des gens. - Grand-père allait toujours à pied à la messe après son déjeuner. On attelait pour grand-mère et les jeunes femmes la grande berline qui avait de nombreux états de service. Outre les gens, elle portait deux malles de cuir que l'on appelait: la vache et le veau. - J'ai conservé très bon souvenir des chemins pittoresques et humides par lesquels nous allions avec Mézée à la messe matinale. Après avoir longé la levée de l'étang, on traversait le ruisseau du trop plein sur une planche complétée par une rampe. Il y avait deux autres gués à traverser avant l'église. On longeait un petit bois peuplé de hérissons. Lorsque Phanor, le vieux chien de grand-père passait par là, il les chassait comme il eut fait du gibier à poil, aboyant furieusement. Comme il ne revenait pas, on allait le chercher et on le retrouvait le museau en sang tournant autour d'un hérisson qui s'était défendu et que, parfois, nous emportions dans le jardin potager où il était bien reçu. - Lorsqu'on sortait du Plessis, soit à droite, soit à gauche, on ne tardait pas à rencontrer une croix. Elles étaient, l'une et l'autre, un ex-voto de la famille préservée d'une épidémie ravageant le pays. - Toutes les semaines, on avait la messe à la chapelle où grand-père tenait à la servir lui-même, jusqu'au jour où ce lui devint impossible. - Tous les soirs, quand les domestiques finissaient de dîner, ils sonnaient la cloche du donjon et, répondant au signal, grand-père descendait faire la prière où allaient tous ceux qui n'étaient pas retenus par de petits enfants. Le samedi soir, il y ajoutait une lecture.

Lorsque mes grands-parents approchèrent de leurs noces d'or, Mgr. Pie leur fit savoir qu'il désirait, lui-même, les bénir. Il vint, en effet, et l'homélie qu'il prononça à cette occasion est facile à retrouver dans les volumes de ses œuvres où je l'ai lue plus tard. De la fête elle-même, je n'ai conservé qu'un souvenir qui indique l'âge que j'avais et qui vous amusera. Dans la grande salle à manger, l'évêque était placé au haut bout de la table en fer à cheval et

devant lui, cette table était ornée d'une magnifique pièce montée en angélique de Niort, représentant une carpe et ses carpillons évoluant à travers les roseaux. Et c'est là qu'est attaché mon souvenir de la fête.

Le soir de cette grande journée, deux adolescents causaient avec animation dans un coin du salon. Adèle de BOISGROLLIER racontait à Henri de VILLEDIEU qu'à la dernière noce du pays, certaine tourière avait dansé avec le sacristain. Le fait avait leur approbation : C'étaient deux gens d'église. - Derrière eux, Mgr. Pie souriait : "*J'écoute, j'écoute, c'est de mon domaine.*" Et la pauvre Adèle ne revit jamais son évêque, même à sa visite de noce, sans que lui fut rappelée l'histoire de la tourière et du sacristain.

Ma tante et mes cousines de BOISGROLLIER tiennent une grande place dans mes souvenirs du Plessis. Elles y vivaient habituellement. Ma tante tenait la maison maternellement et assurait l'hospitalisation de la famille. Avec mes grandes cousines, nous faisons de belles promenades, sautant les échaliers. Nous allions en bateau visiter les nids de poules d'eau dans les touffes de roseaux. Elles nous enseignaient à appâter nos lignes avec les vers recueillis sous les pots de fleur de l'oncle de BOISGROLLIER et c'est l'une d'elles qui m'a appris à manger les têtes de carpe. La bibliothèque à notre usage était dans leur chambre ; elles en avaient la clé et choisissaient les volumes. Je me souviens qu'un pauvre domestique avait perdu sa montre dans le bois de châtaignier où il faisait des cercles. Nous fûmes la chercher en priant ardemment St. Antoine et nous la retrouvâmes. - Les cercles de barrique en châtaignier (dont vous aimez faire des cerceaux), harmonieusement empilés pour sécher, remplissaient jusqu'au toit, au printemps, une immense grange de la grande cour. - Certain hiver, nous construisîmes dans la petite cour, sous la direction de nos cousines, une maison de fougère que grand-père prit sous sa protection et qui dura bien des mois. - Nous allions chercher les matériaux dans la futaie et nous attelions aux grosses bottes de fougère pour les amener à pied d'œuvre. Les fougères étaient pliées pour former de paquets de la grosseur d'une belle brique que nous empilions entre des piquets. Je vous montrerai, si vous le voulez, à en faire autant. - Adèle, la benjamine des BOISGROLLIER, se maria très jeune ; mes grands-parents voulurent que ce premier mariage d'un de leurs petits-enfants eut lieu au Plessis, et ce fut encore une grande fête de famille. Elle épousa Henri de MOISSAC, le fils aîné du Commandant. Henri devint ainsi mon cousin germain, tandis que Pierre, le plus jeune, devint celui de mon mari par son mariage avec Marguerite de MONTMARTIN. Alors, on organisait des dortoirs. Dans les serres du jardin pour les messieurs. Dans la grande chambre basse du rez-de-chaussée où quatre lits étaient toujours montés, on logeait toute une famille. J'ai des souvenirs mélangés sur cet appartement où nous avons fait un séjour d'hiver avec Mézée, installant nos tabourets pour nous chauffer dans la grande cheminée. - Dans cette même chambre basse, je me souviens du succès que remportaient (au grand préjudice de la classe) les souris que la petite Mariette nous apportait, les tenant au bout de la queue par un chiffon, ce qui n'enlevait rien à leur agilité et à leur grâce.

Mariette, une fille du pays, entrée à 15 ans au service de grand'mère, l'avait suivie au Plessis et avait vieilli près d'elle. Elle mourut peu avant sa maîtresse. Toute petite mais grandie par son caillon, coiffure locale à laquelle elle était fidèle, et qui lui donnait grand air, elle faisait le service de table avec une rapidité et une adresse extrême. Les plats, chargés de lourdes volailles, de gros poissons glissés avec aisance devant grand-père et repris de même après découpage. Elle voyait ou devinait les désirs de chacun. Dans l'office, son principal domaine, elle prenait des souris avec les lourdes assiettes de caillou en calotte dont, en ce temps, on usait à la cuisine. Une noix grillée soutenait un bord et servait d'appât. Grignotée par la souris elle roulait, laissant tomber l'assiette. Mariette manœuvrait celle-ci jusqu'à ce qu'elle put saisir la queue de la souris, et la pauvre bête, après avoir fait notre bonheur, faisait celui du chat. - La petite Mariette avait une petite chambre à elle au second, à côté de la grande chambre des bonnes. Elle travaillait dans une pièce appelée cabinet rond, qui communiquait avec la chambre de grand'mère. Là, sans l'aide de machine, s'ouvraient les plus fines et les plus jolies lingeeries. C'était comme un petit ouvroir où grand'mère faisait l'apprentissage de filles de domestiques, de pauvres orphelines, etc ... , dont j'ai recueilli, parfois, plus tard, les propos pleins de reconnaissance. La nourriture ne coûtait pas cher et elles devenaient de bonnes ouvrières ou femmes de chambre.

En dessous du cabinet rond, se trouvait la petite salle à manger, communiquant avec les cuisines, et, dominant celles-ci, la grande chambre de grand'mère, avec son alcôve à deux lits, ses deux cabinets et ses deux fenêtres. On y accédait par un large escalier de bois. Dans la vaste pièce avoisinante, d'abord chambre d'enfants, on avait taillé un appartement : la chambre de ma tante de BOISGROLIER, celle de ses fils et celle de ses filles. De l'autre côté de l'escalier de bois, la chambre au dessus de la sacristie était celle des jeunes ménages. Tout cela dans le donjon que desservait encore un escalier de service. Lorsqu'on était peu nombreux, on vivait là. A côté des grands appartements, un escalier de granit à deux volées. Pas mal de recoins. - L'hiver qui a suivi ma première Communion, la santé s'y mêlant, j'étais devenue très peureuse et un beau soir où Mézée avait déserté la chambre basse, je quittai mon lit et, grimant nu-pieds l'escalier de granit, enfilant un grand corridor, je me précipitai transie de peur dans la chambre de maman. - Papa n'était pas content. Il me déclara le lendemain qu'il me ferait passer cette peur absurde en m'habituant, s'il le fallait, aux bruits les plus insolites, aux rencontres les plus inattendues et les plus effrayantes : si bien que, de peur d'avoir peur, je m'habituai à prendre sur moi et n'ai plus ressenti, ensuite, cette impression nerveuse affolante dont on peut parfaitement être maître, en y employant sa raison et sa volonté !

Pendant la saison chaude, la plupart de nos récréations se passaient dans la prairie où coulait un charmant petit ruisseau né du trop-plein de l'étang. Combien nous y avons fait tourner de moulins, combien nous y avons bâti de ponts et pris de bains de pieds involontaires.

C'est là qu'on avait l'intéressant spectacle de la pêche du grand étang ; elle avait lieu tous les cinq ans, au commencement du Carême et on aimait bien y assister. - La pelle de

l'étang levée, l'eau arrivait impétueusement en un canal maçonné, assez étroit, barré d'abord par des barreaux, puis par un gros treillage, enfin par une toile métallique. Des hommes plongeaient dans le canal un filet qu'ils retiraient plein de poisson. Des gros surtout dans la première partie, des plus petits dans la suivante. Ce qui arrivait dans la troisième était rejeté à l'étang. Bien qu'on leva la pelle de bon matin, les poissons ne commençaient à déménager que dans la soirée et une partie de l'opération se faisait aux flambeaux. Quels cris, lorsqu'on versait sur le sol quelque énorme pièce. Les gamins curieux étaient assez gênants. Un jour, un pêcheur impatienté, après menace inutile, suspendit au fond de culotte de l'un d'eux un gros brochet. Vous voyez la scène. - On se donnait le luxe de remettre à l'eau certaines belles pièces marquées d'un anneau. Les autres étaient mises en de petites fosses plates, gazonnées d'habitude, pleines d'eau pour la circonstance : la fosse des carpes, celles des brochets, des tanches, des perches. Les marchands enlevaient rapidement leurs achats, mais on se servait bien d'abord, et nous emportions dans un bocal à conserves de tous petits échantillons de la faune de l'étang : les perches et les brochets si jolis ne supportaient pas les fatigues du voyage, mais nous pouvions soigner longtemps les petites carpes et les tanches à la peau fine qui valaient bien les poissons rouges .

C'est dans cette prairie et non ailleurs, sous les gros chênes aux racines noueuses, que je revois le jeune ménage Santiago de LINIERS, venu en visite de noce en France, chez l'oncle aîné de la famille. La tante Teresa était charmante. Une très jolie espagnole. Elle a dû conserver le souvenir de la petite Bébelle que j'étais, car j'ai eu la surprise de recevoir, au moment de mon mariage, un cadeau de noce, un joli petit éventail de dentelle. Pendant la guerre de 14, j'ai bien des fois correspondu avec elle à propos des prisonniers et l'ai toujours trouvée très affectueuse. Elle écrivait bien en français. - Je sais que nos cousins d'Espagne ont été fort éprouvés par la guerre civile. La tante Teresa se trouvait à la campagne près de Burgos. On lui a laissé ignorer la mort de son fils Thomas. - Elle doit l'avoir rejoint. Je n'ai pas de nouvelles de cette branche si proche pourtant de la famille et ne peux voir les BOISGROLIER qui doivent être restés en rapports. - Lors de son voyage de Rome, Rosaria de ESTRADA a fait connaître, à Pierre, une petite-fille de la tante Teresa, jeune religieuse de l'Assomption, dont je tiens ce que je vous ai dit. Elle n'osait correspondre avec les siens de crainte de les compromettre. C'est peut-être le lieu de noter comme chose intéressante qu'au titre de Comte de BUENOS-AYRES était attachée une rente qui constituait la fortune de grand-père. Mais cette rente était recouvrable à la Havane, à Cuba, et s'est trouvée anéantie lorsque les Espagnols ont perdu cette possession.

Mes grands-parents vieillissaient ; ma grand'mère de LINIERS fut emportée par une congestion pulmonaire comme la plupart des vieillards vigoureux. J'ai vu bien pleurer autour d'elle, les parents et les pauvres gens. - Le service mortuaire, qui réunit la famille un mois après, m'a laissé un souvenir très vif. - Toute la famille était réunie dans le grand salon ; c'était l'heure du dîner ; on attendait papa avec ses plus jeunes enfants, et papa était en retard. Tous étaient gênés et le silence régnait. Voilà que la porte s'ouvre et papa dit à haute voix :

"Pardonnez-moi mon père, j'ai assisté, avant de partir, à l'expulsion des Dominicains." Exclamations, questions. A côté de moi, Henri de VILLEDIEU murmure : *"Il a de la chance, mon oncle, moi qui ai veillé tant de nuits et qui l'ai manqué !"* - Vous ne pouvez, mes enfants, vous imaginer par de froids récits les émotions de ces scènes où de vénérables religieux connus et respectés de tous les honnêtes gens devaient quitter leur couvent, leur chez eux où ils priaient et travaillaient, flanqués chacun de deux gendarmes comme des malfaiteurs. Leurs amis réunis autour d'eux manifestaient leur réprobation, leur indignation, mais n'empêchaient rien ! Peu de temps après, les magistrats des parquets, ayant refusé d'obtempérer aux désirs du Gouvernement, furent révoqués et une loi rendit possible de se débarrasser de ceux qui étaient inamovibles jusqu'alors sur leurs sièges. Ce fut l'épuration de la magistrature qui ne redeviendra pas de si tôt ce qu'elle était lorsque vos grands-parents s'honoraient d'en faire partie. Puisse la justice miséricordieuse de Dieu accepter en expiation de ces fautes nationales les expulsions de la guerre et permettre le relèvement de la France dans ses traditions chrétiennes et son indépendance. Votre grand-père SAVATIER fut compris dans cette épuration de la Magistrature.

Le pauvre grand-père de LINIERS restait seul ; ses filles firent tous leurs efforts pour se succéder près de lui, mais tout enfant que j'étais, je pus me rendre compte qu'on n'accepte guère l'absence d'une femme de son foyer. Mon oncle de BOISGROLIER entendait faire le sien à la Rôderie (achetée aux de MONTMARTIN à la génération précédente). - Le fils aîné de mon oncle de LINIERS (qu'on appelait Majeur dans la famille, - St. Jacques le Majeur était son patron) fut enlevé à 10 ans par une diphtérie. C'était un enfant charmant, d'un caractère déjà chevaleresque. La disparition de son petit-fils fut le coup de grâce pour grand-père. Il rejoignit grand-mère après dix-huit mois de séparation, emporté, lui aussi, par une congestion pulmonaire. A Vausseroux, son éloge fut prononcé à l'église, et moi qui savais par les homélies du Cardinal quel grand saint était Saint-Hilaire, je fus impressionnée d'entendre appliquer à mon grand-père, par son curé, cette antienne de l'office du grand Saint Poitevin : *"Quelle perfection en ce laïque dont les prêtres mêmes ambitionnaient d'être les imitateurs."* Je me trouvais à sa place dans le banc et j'avais devant moi son vieux livre. Ensuite, on le conduisit au cimetière des Groseillers.

De retour au Plessis, maman ne put repartir. Marie-Suzanne était trop malade.

Papa ramena aux Roussières sa fille aînée, Ernestine, Jules, Henry avec Mézée, espérant que la séparation ne se prolongerait pas.

Quelques semaines plus tôt, Marie-Suzanne qui s'amusait à glisser sur le parquet ciré avec de petits tapis sous les pieds, était tombée brusquement et rudement assise par terre. Depuis lors, elle souffrait des reins et cet accident fut reconnu comme l'origine de la lésion grave qui causa sa mort après de très grandes souffrances.

D'abord, on ne constata qu'un affaiblissement progressif. Pourtant elle se nourrissait bien et l'on espérait gagner du temps, trouver des remèdes. Cette lutte se prolongea pendant un mois, ma tante de BOISGROLLIER et sa fille Marie aidant maman dans sa lutte. Le traitement était compliqué ; la petite malade le suivait avec présence d'esprit, ne s'impatientant jamais, remerciant de tous les services rendus. Elle ne manquait jamais non plus de dire bonjour et bonsoir avec un aimable sourire et des s'informer des nuits, des santés, de ce qui intéressait tous et chacun. Elle avait projeté gaiement de fêter sa guérison par un goûter sur l'herbe de la fontaine de Saule et prenait plaisir à y inviter tout le monde. Lorsque le Dr. GAILLARD lui conseilla du vin de champagne, elle lui demanda tout de suite de trinquer avec elle et applaudit à l'envol du bouchon. - S'inquiétant de ne pouvoir prier, elle apprit avec joie la courte offrande de l'Apostolat de la prière qui satisfaisait ses désirs. - Pourtant la fièvre montait et les souffrances augmentaient toujours. Une voiture amena M. l'abbé BOUGOUIN, son confesseur, ses grands-parents de la MARTINIÈRE et tante Célie. Le premier reçut une dernière confession, l'encouragea, la voua à la Sainte-Vierge promettant qu'elle porterait ses couleurs et lui apporta le Saint Viatique.

Je signale à mes enfants que la timbale garnie de roses et portant mon chiffre a aidé aux communions dernières de ma petite sœur et de mes parents. Elle m'a été donnée par tante de Brémond et a toujours été destinée à ma fille Marie-Suzanne. Le crucifix de Jérusalem, rapporté par ma tante Thérèse à mes grands-parents et qui assista à leur agonie, assistait aussi à celle de Marie-Suzanne. Il doit être à l'un de mes frères.

On avait commencé une neuvaine à la Sainte Face et à M. DUPONT. Marie-Suzanne se crut autorisée à défendre à ce dernier de la laisser vomir. Elle faisait des onctions de l'huile de la veilleuse qui a opéré tant de miracles, dès qu'elle avait des nausées ; et, de fait, elle ne vomit plus, ce qui lui permit ses communions en viatique. - On commença de suite la robe bleue ; ce lui était une joie d'y voir travailler. - La voiture repartit, emmenant avec tante Célie et M. BOUGOUIN, grand-père de la MARTINIÈRE et Marie de BOISGROLLIER, appelée par Adèle près de ses enfants malades. Marie-Suzanne lui fit de tendres adieux, lui recommandant de revenir bientôt. - Sachant combien sa grand'mère était délicate, elle avait la pensée constante de ne pas la fatiguer, n'acceptant pas qu'elle frictionne ses jambes ; elle préférait souffrir. Sa grand'mère lui dit à un de ces moments de grandes douleurs : "*Courage, ma petite-fille, avec le Bon Jésus, rien n'est perdu*". Et ce mot devint comme un refrain qu'elle répétait au milieu des cris que lui arrachait la souffrance et qu'on entendait de loin.

Elle demandait aussi avec instance et à toutes les visites du médecin à me revoir. - Enfin papa m'amena. Attendue impatientement, guettée depuis le matin, mon arrivée lui fut une dernière grande joie. Elle me serra dans ses bras, me fit essayer la robe bleue . Comme elle était changée ! Sa douce figure toute crispée de souffrance. Je ne la revis que quelques moments. Sous prétexte d'un rhume que je pouvais lui donner, on m'interdit de sortir de la chambre qui avait été celle de mes grands-parents, à l'autre bout de la maison.

Dès la nuit suivante, l'agonie commençait. D'ordinaire, Marie-Suzanne se refusait à ce qu'on réveillât maman "*Elle a si grand besoin de se reposer ! Je suis si contente de l'entendre dormir !*" - Cette nuit-là, une convulsion fit craindre la fin et ma pauvre maman après avoir récité les prières des agonisants, tomba évanouie près du lit de sa fille. On courait de l'une à l'autre, et on les ranima pour souffrir. J'ai entendu dire à mon cher papa qu'il n'avait jamais vu d'agonies aussi terribles que celles de ses deux enfants (13 et 20 ans) si vigoureux et dont la vitalité luttait contre la mort. Les pauvres parents suppliaient Dieu de permettre qu'elle vécut assez pour recevoir l'Extrême-Onction. M. le Curé arriva, l'administra et, comme elle le reconnaissait bien, lui demanda si elle voulait recevoir la communion. "*Oh oui !*, dit-elle". Il alla chercher le Bon Dieu à la chapelle. Presque aussitôt après cette touchante cérémonie survint une seconde convulsion à laquelle ma petite sœur ne survécut pas longtemps. Papa et maman lui suggéraient des invocations et finissaient par désirer la fin de ses souffrances. Lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, son visage se détendit et reprit sa douceur avec la majesté de la mort.

C'est alors qu'on vint m'annoncer que je ne la reverrais plus. Mais je me révoltai, criant et me débattant. Je n'ai jamais souffert autant qu'à ce moment. Je n'acceptais pas ce que Dieu avait voulu. - Je fus très longtemps à me soumettre ; cette douleur me bouleversa profondément. Pourtant, c'est à ce départ de ma chère petite sœur que je dois d'avoir étudié et je dirai, assimilé les leçons de la mort chrétienne. - Par elle, Dieu nous enlève à toutes les choses d'ici-bas, même les meilleures, données par Lui, pour nous appeler avec tendresse à la Maison Paternelle et nous y rassasier de l'Amour et de la Beauté Infinis.

27 jours après avoir suivi le cercueil de grand-père de LINIERS aux Groseillers, nous suivîmes celui de ma petite sœur à Gizay où mes parents désiraient garder sa dépouille auprès d'eux. - Au terme du long voyage, nous trouvâmes l'église illuminée et décorée de blanc pour fêter les noces de la jeune Vierge que chacun croyait revoir avec sa parure (couronne) de première Communiant. C'est M de BECHILLON, devenu curé de Gizay, qui avait préparé cette arrivée. - On chanta le *Laudate* devant la grande foule de parents et d'amis et la tombe disparut sous l'abondance des couronnes et des fleurs blanches.

Dès le lendemain, nous partions pour Poitiers. Grand'mère de la MARTINIÈRE ne nous avait point accompagnés. Penchée à la fenêtre sur les douves, pour guetter l'arrivée nocturne du médecin et du prêtre, elle y avait contracté une congestion pulmonaire. Elle nous aimait tant que, lorsque tout fut fini, sa sainte âme n'avait pas retenu ce cri: "*Mon Dieu, je ne croyais pas qu'après avoir pris mes enfants, vous prendriez aussi mes petits-enfants !*" Cri regretté de suite et dont elle avait demandé pardon aux assistants ; mais le cœur et la poitrine étaient mortellement atteints. Elle réclamait les soins de maman, notre présence à tous. - Dès le lendemain de son retour, elle avait reçu l'Extrême-Onction, le Saint Viatique. Sur sa demande, le tableau profane qui se trouvait devant ses yeux fut remplacé par le crucifix (il doit être à

Jules mon frère) devant lequel son beau-frère, prêtre et son fils aîné avaient rendu le dernier soupir ; on y joignit le tableau de la Sainte Face devant lequel brûlait habituellement une veilleuse. - Devant des symptômes plus graves, elle reçut pour la deuxième fois le Saint Viatique et le Père Prieur des Dominicains lui appliqua l'indulgence plénière réservée aux tertiaires à l'article de la mort. - Elle bénit ses enfants et petits-enfants, embrassa son mari et les siens et envoya à sa fille religieuse une dernière bénédiction. - Quelques heures après, l'habit du Tiers Ordre déplié sur son lit, après avoir reçu successivement trois absolutions et tandis que le St. Père FESSARD, son confesseur, l'assistait, elle rendit son âme à Dieu sans que fut en rien troublée la sérénité de ses traits. C'était le 6 juin 1882.

J'entendis le Père FESSARD, en nous quittant, exprimer le désir d'une mort semblable. Ses obsèques eurent lieu le jeudi de la fête-Dieu. La chapelle de paroisse était remplie par un grand nombre de prêtres et de religieux en chapes blanches qui chantèrent l'office du Saint-Sacrement. La messe fut célébrée en blanc, et au lieu du *Dies irae*, les voûtes de la Cathédrale retentirent du *Lauda Sion* qui semblait inviter grand'mère à unir du ciel sa voix à celle de l'Eglise militante, pour célébrer le Sauveur que tant de fois elle avait adoré, pain du voyageur, à la table du Nouveau Roi et qu'elle possédait pain de l'ange, dans la terre des Vivants.

C'est devant cette porte du ciel entr'ouverte que je veux terminer les souvenirs de mon enfance si heureuse.

Ma vie de jeune fille

Après le départ de ma petite sœur, ma vie changea complètement. J'eus une chambre à moi et partageai beaucoup plus la vie de mes parents. Papa, qui aimait à lire à haute voix, nous faisait connaître les événements catholiques et les mouvements d'idées par les articles de l'Univers et ceux des Revues. D'ailleurs, nous ne tardâmes pas à quitter les Roussières pour Poitiers. Les aînés de mes frères furent mis externes au Collège. Jusque là, Mézée avait fait travailler Ernestine et Jules. En classe, la première saisissait rapidement tout ce qu'on disait et semblait bien supérieure à son frère, mais à l'étude qui suivait, Jules faisait de bons devoirs et Ernestine avait presque tout oublié. - Au collège, Jules continua de travailler de cette allure calme et régulière comparable à celle de nos bœufs et qui lui valait souvent des décorations. Ces décorations, maman les récompensait toujours d'une friandise à la table familiale. La plus appréciée était de la crème fouettée que le petit frère Jacques appelait de la crème fiette, nom que lui donne toujours mon souvenir. - Il était aussi mignon que gourmand ce petit frère. Je le vois dansant de joie autour d'un pain de sucre aussi grand que lui (heureux temps) et l'embrassant à pleine bouche.

Souvent j'accompagnais papa dans ses fréquents petits voyages aux Roussières, en voiture découverte en toute saison. J'y retrouvai le vieux père COUTURIER et sa fille Louise dont le mince talent culinaire s'est beaucoup développé plus tard à Poitiers (finalement chez M. le Chanoine DESNOUX). Je veillais au régime de mon pauvre cher papa ; je causais avec les gens du pays. Je buvais du lait comme vous aux Pâtrières et faisais bombance des fruits de saison. Je me promenais librement et avec plaisir dans les bois.



*Bureau - secrétaire de jeune fille
d'Elisabeth de la Martinière (coll. part.)*

Je pouvais enfin donner de bonnes heures au dessin que j'aimais beaucoup, après que j'avais obtenu d'abandonner la musique que je n'aimais pas, malgré tant d'heures d'étude consciencieuses. Je prenais des leçons dans le grand atelier de M. GUERITHAULT, peintre verrier, où je voyais quantité de choses intéressantes. Il avait une belle collection de tableaux. J'y choisis un DELACROIX dont la copie fut le couronnement de mes leçons prolongées plusieurs années. Malgré sa petite valeur, il fait figure dans le cabinet de René au 40.

Mais je travaillais beaucoup à la maison où papa s'intéressait à mes essais : fleurs d'après nature, barbotine, miniature. J'allai plus tard copier sur les manuscrits de la bibliothèque municipale des motifs pour les cachets de Première Communion de mes frères. C'est bien intéressant, XIIIème et

XVème siècle. Mon oncle de VERTEUIL m'encourageait au dessin à la plume. Il avait une belle collection des gueux de CALLOT.

Grâce aux traditions et antécédents de famille, je suivis avec quelques anciennes au Sacré-Cœur le cours d'Instruction religieuse des grandes, donné par Mgr BOUGOIN. C'est là que j'ai entendu dire, qu'après la France, la Russie était le pays où la Sainte Vierge faisait le plus de miracles. Pussions-nous ne pas connaître comme elle, de chute vertigineuse et puisse la Sainte Vierge la relever. - Plus tard, je fus introduite par l'Abbé de la FERRIERE parmi les jeunes filles auxquelles il commentait, en même temps qu'aux aînées du pensionnat de l'Assomption, les Cahiers d'Instruction religieuse



*Médailon du secrétaire :
E et M entrelacés*

composés par Mgr. GAY pour la génération précédente. Le bon abbé, apôtre très goûté des jeunes gens, traitait un peu trop leurs sœurs comme des garçons. - J'entrevois là Marguerite de la BOURALIERE, Marguerite-Marie de MONTENON, etc...

L'école populaire de filles de la Cathédrale était tenue par les religieuses des Filles de Notre-Dame. Lorsqu'on y organisa un patronage, maman en fut nommée présidente. Elle visitait les familles et aux grands jours, elle retrouvait au patronage ma tante Amélie en dehors de la clôture. Tous les dimanches et parfois le jeudi, j'allais y passer l'après-midi, faisant jouer les enfants et m'occupant de leur bibliothèque, besogne qui ne connaît pas de fin. - De vieilles femmes de St. Pierre se souviennent encore avec plaisir de ce vieux temps et me traiteraient bien de "*Melle Elisabeth*". La religieuse qui se dépensait avec tant de zèle à cet apostolat du dimanche, Mme VINCENT, devient Supérieure des Filles de Notre-Dame, pas longtemps d'ailleurs après la mort de ma tante et après Mme JOURDAIN.

Mézée me conduisit vers cette époque à plusieurs prédications intéressantes : Mgr. JOURDAIN de la PASSARDIERE, orateur entraînant, le Chanoine CHEVALIER qui prêcha une station à Notre-Dame, et dont la calme dialectique forma mon jugement sur bien des points. - Je vois le coin du porche, rue des Balances d'Or, où j'avais déclaré à papa que je trouvais admirable la Déclaration des Droits de l'homme et ne comprenais pas ce qu'on y pouvait redire. Il me répondit tranquillement "*Ah, ah, tu changeras peut-être d'avis*", et il était bon prophète. - La lecture de la vie de Pie IX à laquelle le syllabus était annexé, opéra la transformation définitive de ma mentalité sur ce point.

Grand-père de la MARTINIERE habitait la maison de la rue Arsène Orillard qui communiquait par le jardin avec celle de la rue des Balances d'Or. Papa allait souvent conférer avec lui. Il venait nous voir au moment des repas, mais ces visites étaient pénibles. Très sourd, il ne pouvait se rendre compte de ce qui intéressait toute la table ; il était difficile de le mettre au courant et il partait triste et parfois mécontent. - Je lui demandai de me donner des leçons de latin. Il lisait ses auteurs à livre ouvert et me racontait que, de son temps, on employait la méthode directe pour le latin comme pour les langues vivantes, mettant des textes et grammaires en latin aux mains des enfants dès le premier jour. - Il n'en usa pas ainsi avec moi, mais mes leçons étaient pénibles. Il entendait de travers ce que je lui disais et m'intimidait extrêmement. Lorsque le cours prit fin, il me dit que j'avais fait une bonne 5ème. Je crois qu'il ne se vantait pas, en tout cas, ce petit bagage m'a été souvent utile et agréable. La dernière traduction que je fis fut celle des prières de la fin de la messe qui venaient d'être ordonnées par Léon XIII. "*Deus refugium nostrum et virtus*" et le le récite plus volontiers en latin qu'en français.

Les jeunes filles ne sortant jamais seules, je me promenais aussi avec grand-père et m'amusais fort lorsque nous rencontrions le Conseiller BARBIER TRIPART aussi petit que grand-père était grand, multipliant les gestes alors que son interlocuteur, les mains dans ses

manches, lui répondait par monosyllabes. Ces deux vieux camarades de lycée étaient contents de se rencontrer ; le contraste extérieur ne nuisait aucunement à la bonne entente. - Tous les matins, mon cher grand-père allait à la messe de 7 h. à la Cathédrale ; la tête légèrement inclinée sur sa haute taille restée bien droite, il se hâtait patiemment à tous petits pas, dépassé par les collégiens du quartier qui le considéraient comme un puits de science. Il était fidèle à tous les exercices de paroisse, sauf aux sermons. - A la maison, il employait son temps à dépouiller les sacs de papiers d'affaire qui venaient de son père Toussaint et contenaient plus d'un secret des familles poitevines. Il les brûlait à mesure. - Jamais il ne manquait au jeûne et à l'abstinence et, en se mettant à table, coupait le morceau de pain qui devait lui suffire, quel que fût son appétit.

A cette époque, je n'étais pas seulement élève, mais parfois professeur. Sans parler des répétitions du samedi du collège qui demandaient la lecture rapide de tant de pages par de pauvres collégiens, j'apprenais à lire à mon petit frère Joseph qui était un très bon écolier. Il venait dans ma chambre chercher sa leçon, et celle-ci terminée, je lui donnais 3, 4 ou 5 pastilles de chocolat selon l'application montrée. Il faisait une dînette dans un petit thé de poupée (que je laisserai à la grande sœur Lilette) et il s'en allait enchanté.

Les jours de congé, il y avait souvent invasion de petits collégiens du quartier qui trouvaient le jardin bien agréable pour les parties de balle. Je leur taillais des tartines et parfois racontais une histoire. - Maurice de la MESSELIÈRE me rappelait ce vieux temps au commencement de cette guerre.

Je devais avoir environ 17 ans lorsque mon cher papa souffrant toujours cruellement de l'estomac espéra trouver du soulagement en consultant le Dr SANTON qui, devenu moine bénédictin, habitait l'abbaye de Solesmes, les religieux ayant été expulsés là comme ailleurs. - Mes parents louèrent un petit logement et n'emmenèrent ainsi que mon petit frère Joseph et Mariette, sa bonne, qui s'en occupait la nuit, couchant dans une toute petite chambre. Je jouissais de la semblable ; il y avait une petite cuisine sur un jardin et la salle à manger-salon-chambre de mes parents avec une ouverture sur la rue complétait l'appartement. Mariette devenait le jour bonne à tout faire ; je lui prêtais main forte et j'ai suivi là un vrai cours ménager, souffrant bien moins du froid que je ne me serais imaginée.

Les Pères chantaient les heures liturgiques dans l'église paroissiale accessible à tous, livrant ainsi au public la meilleure partie de leur vie. Les jours de fête comme Noël et l'Épiphanie, nous les vîmes officier à Sainte Cécile et je ne saurais oublier les matines de Noël dont je ne pourrai dignement parler après tant d'autres témoins mieux qualifiés que moi. Nous eûmes aussi les matines et la fête de Sainte Cécile avec les chants des religieuses. La liturgie célébrée à Solesmes me laissa des souvenirs inoubliables. - Le père SANTON venait voir papa deux fois par jour. Il parvint à le soulager pour un petit nombre d'années et lui apprit à se soigner, mais il me faisait aussi de petits cours sur les psaumes, les fêtes, cours qui, l'année

liturgique de Dom GUERANGER aidant, et surtout ce qu'on voyait et entendait dans ce milieu monacal tout orienté vers la Louange divine, me firent une impression profonde. Il serait plus juste de dire : me donnèrent une formation pour toute ma vie. La crise morale que je traversais à ce moment-là la rendit plus profonde et définitive encore. Souvent j'ai pensé que mon séjour à Solesmes n'a pas été étranger plus tard à la vocation de Gabrielle. Le père SANTON m'apportait des volumes comme les Conférences de Dom GUERANGER à ses moines extrêmement formateurs (N'oubliez pas qu'un moine n'est qu'un chrétien parfait, c'est ce qui était développé là dedans).

Solesmes était fort curieux avec ses rues pleines de capuchons qui surgissaient continuellement de beaucoup de maisons : têtes de vieux moines curieusement coiffés de clémentine dans les stalles : Dom POTIER, le réformateur du chant grégorien et d'autres lieutenants de Dom GUERANGER non moins célèbres. Lorsqu'avec mon pot de lait, je me trouvais couper la bande de moines qui sortaient de l'église, je me sentais très gênée d'autant qu'ils n'étaient pas des novices compassés et me regardaient sans scrupule. - Nous eûmes dans notre petit logement la visite de Dom BOURIGAUT, abbé de Ligugé, un ami poitevin. Je me souviens de son aimable cordialité. L'image de Ste Cécile que j'emportai comme souvenir portait au dos ces deux mots écrits par le Père SANTON: "*Pullite sapientes*".

C'est dans cette même période de ma vie que je pris davantage connaissance intelligemment de ma famille et je veux vous emmener à ma suite chez les de VILLEDIEU à la Baudière, à la Roderie chez ma tante de BOISGROLLIER, et surtout à la Sablonnière chez ma tante de SAZILLY et en Vendée chez mon oncle de VERTEUIL. Là étaient mes vraies amies, mes cousines Anne et Gabrielle.

La Baudière dans la Vendée est l'habitation familiale des de VILLEDIEU. Les vieilles filles la conservent jalousement aux fils de la famille. Ma tante y était reine incontestée dans toutes les parties de son domaine, aussi bien à la laiterie, qu'au salon. Pleine des ressources que lui assuraient son intelligence et son activité, elle menait à bien des entreprises auxquelles bien peu eussent songé au fond de la campagne. Qu'il s'agit de remettre à neuf les grandes tapisseries dont était tendu le salon, de monter une pièce et son théâtre, d'organiser un petit concert, de broder et monter un ornement d'église (et combien n'en a-t-elle pas fait !), elle menait tout à bien. - Pas un malade qui ne recouru à ses bons soins et aux remèdes qu'elle savait composer bien qu'elle usât surtout d'homéopathie. Loin de la paroisse, elle avait à la Réorthe une chambre qui lui permettait de s'occuper efficacement des gens et des choses et était un asile dans les journées données aux œuvres.

J'étais contemporaine de ses derniers enfants, Henriette, devenue Mme de TANOUARN, et Hilaire, un officier tué à la guerre de 14. Maria ne s'est pas mariée et continue toujours de faire des ornements d'église avec une ingéniosité héritée de sa mère. C'est ma tante qui m'a initiée à ce genre de travail où elle aimait employer toutes les bonnes volontés. Que de

travaux elle a fait entreprendre dans la famille pour les fêtes, les anniversaires. On ne pratiquait chez elle ni l'oisiveté, ni l'ennui. - Vous connaissez sa seconde fille : votre tante de VALLOIS ; la troisième, Martine, devint religieuse du Sacré-Cœur et mourut à Cuba. Son fils aîné, Henri, élève préféré du Père LONGAYE, acteur dans ses pièces, mena à Paris une vie de travail comme premier secrétaire de M. SABATIER, avocat au Conseil d'État, et une vie de charité et de dévouement donnant ses forces et ce qu'il pouvait avoir de liberté, aux pauvres, aux œuvres, à tous ceux qui avaient besoin de secours. La famille était reçue avec joie et cordialité dans son foyer parisien. Les jeunes y trouvaient l'affection et le secours qu'ils désiraient. Sa femme Marguerite AUVYNET, vendéenne aussi en tous points digne de lui, le secondait parfaitement. Elle fut une des premières fondatrices du mouvement des Cœurs Vaillants que vous connaissez bien. Nous retrouverons plus tard ses enfants, mais je ne puis résister au plaisir de vous parler de Fanfan la Tulipe. C'était le surnom d'étudiant de votre oncle H. de VILLEDIEU et il le méritait bien pendant les moments de gaieté entraînant qui le distinguaient et inspiraient des farces pendables d'étudiants. Les tirs de sonnettes nocturnes n'étaient rien, mais ne firent-ils pas porter en pleine nuit un bain chaud à la femme du Président à la Cour : M. MERVEILLEUX du VIGNAUX.

Louis de BOISGROLLIER et Henri étaient fréquemment reçus aux Roussières, où ils faisaient de bonnes parties de chasse. Il m'est toujours resté l'impression de l'affectueuse intimité de ce temps. - Votre grand-père était tout à fait contemporain d'Henri et tous deux firent ensemble leur volontariat à Angers, partageant la chambre qui leur permettait détente et propreté. (Ladite chambre était au nom de mon beau-père, cette licence étant sévèrement interdite). Lorsque tous ces engagés quittèrent Angers, ils vinrent en chœur embrasser la tenancière de leur restaurant, la brave Mme PERDREAU. Votre grand-père coupa à la démonstration, mais pas votre oncle. - Plus tard à la Réorthe, votre oncle se trouva du conseil municipal avec CLEMENCEAU. Il était avec lui en bons termes de voisinage et plaignait cette malheureuse famille sans religion en pleine Vendée, bien que riche de vertus naturelles. Les enfants n'étaient pas baptisés et le père de l'homme d'Etat se fit enterrer à l'abreuvoir de sa ferme, pour avoir le plaisir du passage des bœufs.

Après ces digressions, je reviens à la Baudière. Lorsqu'on sortait du vieux logis descendant les terrasses en étage du jardin, tout fleuri, on arrivait sur le bord d'un des deux Lay de Vendée. Un bateau permettait de traverser et l'on se trouvait chez les de BEJARRY. Je me souviens de femmes aussi aimables que distinguées et d'une procession à la grotte de Lourdes de leur coteau, où j'entendis chanter, dans son cadre, le cantique des Vendéens de la guerre des géants : "*Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours.*"

Ma dernière visite à la Baudière fut pour le retour de noces d'Henri. A la soirée, j'eus la stupéfaction d'entendre dire à maman par une brave voisine de campagne : "*Je ne savais pas que Melle votre fille eût tant d'âge*" (20 ans !). Votre père fut sans moi au mariage d'Henriette de TANOUARN, puis à l'enterrement de ma tante. La charrette qui portait le

cercueil était traînée par six bœufs, et les fermiers qui les guidaient avaient reçu des pièces de drap noir dans lesquelles ils se drapaient.

Prenons le chemin de la Roderie dans le Montmorillonnais. Cette habitation appartenait aux de MONTMARTIN lorsqu'elle fut achetée par mon oncle Ludovic de BOISGROLLIER désireux d'avoir un chez lui. Ma tante y transporta la chère chapelle du Plessis et s'appliqua à organiser son logis de façon à pouvoir y recevoir tous ses enfants et petits-enfants : d'abord son fils Louis qui fut malade bien longtemps avant d'aller rejoindre la charmante petite Yvonne qu'il avait perdue à 15 ans. C'était une nature sympathique et un esprit charmant. Il avait épousé Anne-Marie du CHALLARD, mais vous connaissez surtout sa fille Anne-Marie, devenue Marquise de la MESSELIÈRE. - Le frère puîné, Joseph, élève de Centrale, directeur de l'aciérie d'Imphy, puis succédant à son beau-père, M. de St. PHALLE, aux forges de Mazières près de Bourges, a perdu son fils Joseph en 14. Vous connaissez ses autres fils Guy et Hilaire, mariés à des MAUREL de Bordeaux, Louis, qui a épousé une fille de M. de St VENANT, ce capitaine au bataillon d'Henri pendant la guerre de 14 et devenu Commandant. - Dans un des greniers à blé de la Roderie, greniers célèbres dans le pays, ma tante avait tout un appartement estival pour les Henri de MOISSAC et leurs enfants. Je vous ai parlé du mariage de la seconde de mes cousines de BOISGROLLIER au Plessis. Elle eut huit enfants, beaux et charmants, mais dont l'avenir était difficile à assurer. Aussi, quand le chef de famille dut prendre sa retraite, se décidèrent-ils à aller s'établir au Canada. L'évènement leur donna raison. Leur fille aînée se maria à un ROCQUIGNY du FAYEL. Les fils s'établirent successivement. Adèle travailla beaucoup, mais connut une vie de famille intense. La plus jeune fille devint religieuse et parmi ses très nombreux petits-enfants, il y a plusieurs prêtres oblats de Marie-Immaculée et beaucoup de religieuses qui ont procuré à leur grand'mère dans le bonheur béatifique de ces joies accidentelles dont parlent les théologiens. - C'est à la Roderie qu'Adèle nous fit ses adieux. - L'hiver, ma tante vivait à Poitiers. Elle avait pris avec sa fille Marie la succession de ma tante de BREMOND pour la direction de l'Œuvre Apostolique. Elle eut la joie de recevoir son petit-fils, Henri de MOISSAC, dans son modeste appartement de la rue de la Cathédrale, avec sa jeune femme canadienne et son premier enfant. Jusqu'au bout, je trouvai près d'elle le cœur maternel qu'elle avait pour tous les siens.

Je veux dire un mot aussi sur le Pontjarno, cet ancien berceau de la famille où moururent mon oncle et ma tante de LINIERS après avoir beaucoup souffert par leur fils Jean que sa mère avait gâté par trop. Dans la sépulture de famille du petit cimetière des Groseillers, la paroisse attenante au parc, reposent mes grands-parents, et aussi Joseph, leur petit-fils aîné, un enfant beau et chevaleresque, aimé de tous et dont la mort hâta celle de son grand-père. Pendant la lutte contre la diphtérie qui l'emporta, on n'obtenait qu'il prit les remèdes qu'en lui promettant des sommes pour ses pauvres. - Au Pontjarno, nous retrouvions les petits-enfants de l'oncle de ce nom, neveux et petits-neveux de grand'mère. Les filles de son frère étaient devenues Mme de la ROCHEBROCHARD et Mme GODEFROY MENILGLAISE. La première eut un fils : Henri, victime de la cruelle maladie nerveuse que sa mère et sa tante

avaient hérité de leur mère. Henri eut, lui-même, trois fils, pauvres orphelins élevés à St. Joseph. L'aîné y mourut, le second disparut dans la guerre de 14 et le dernier s'éteignit sans postérité, preuve vivante du peu de chose qu'est une grande fortune sans la santé et un foyer familial. Leurs beaux châteaux de Boissoudan et du Petit Brusson étaient tout proches du Pont, où ces jeunes gens aimaient à trouver une atmosphère familiale.

Mes séjours le plus prolongés en dehors de la maison furent chez mon oncle de VERTEUIL où je partageais la vie de sa fille Marie-Gabrielle, ma contemporaine. Elle avait perdu sa mère presque à sa naissance. Les soins de sa bonne gouvernante, l'éducation sérieuse donnée par son père et aussi au Sacré-Cœur n'avaient pas été dépensés en vain et nos conversations n'étaient aucunement futiles. Mon oncle prenait plaisir à nous faire connaître la forêt de Mervan, la grotte du Père de MONTFORT, les jolis coins de cette pittoresque région. Il était bon tireur et j'étais appréciée pour actionner le miroir aux alouettes. Il était surtout artiste. Que d'heures passées dans son atelier à lui voir modeler puis couler des médaillons dont le mien, et, plus tard, celui de votre père. Vous en avez des exemplaires. C'est mon oncle de VERTEUIL qui me conduisit à Terre-Neuve, chez M. de ROCHEBRUNE, son ami. Je lui apportais un de mes dessins à la plume et il fut fort aimable me déclarant que j'avais ce qu'il fallait pour faire des gravures. - Il me montra l'album des croquis à la mine de plomb sur lesquels il prenait le thème, les indications de ses œuvres vigoureuses. Un très beau salon était occupé par les presses qu'il manœuvrait lui-même, ne confiant à autrui aucun des détails d'exécution de ses eaux fortes. C'est sur une plaque de cuivre empruntée à son chaudronnier qu'il avait fait son premier essai, me raconta-t-il. - Dans la villa St. Rémy, je jouissais de la belle collection de roses et je dessinais d'après les albums de CALLOT qu'avait mon oncle. Mes essais l'intéressaient beaucoup. Je profitais de ses bons conseils. Il me promit une boîte pour la peinture à l'huile et me la donna, en effet, lorsque j'abordai cette partie. - Dans sa maison de Niort où je fis de courts séjours, je pris un léger aperçu du milieu si artistique et distingué de cette petite ville de province, dans laquelle nous avons tant d'attaches dont bénéficie un peu mon fils Pierre à St. Hilaire. Il est très LINIERS, votre oncle Pierre, comme je l'ai entendu dire il y a longtemps par Henri d'AUTICHAMP à votre père.

A la Sablonnière, mes séjours étaient extrêmement fréquents. Pour un oui ou un non ou même rien du tout, l'omnibus de mon oncle s'arrêtait rue des Balances d'or et m'enlevait. Si je manquais de chaussures, de vêtements, j'usais de ceux d'Anne. Nous étions plus souvent au dehors à nous promener en causant qu'à la maison. Pourtant ma tante était infatigable au piano pour nous faire danser dans le grand salon avec Joseph et quelqu'un de ses amis, entre autre M. de la RIBOULLERIE, lorsque St. Cyr et plus tard Saumur donnaient des congés. Nous ne dansions pas sans gants, je vous prie de croire. L'aînée des SAZILLY, Marie-Radegonde, était religieuse du Sacré-Cœur. Quant à Thérèse, je lui dis, un jour, qu'elle coupait de travers le pain du goûter : "*Tu n'es pas encore bonne à marier*". Elle s'enfuit, rouge comme une pivoine, et j'avais appris ainsi son prochain mariage avec Henri de la BICHE. Joseph, aussi brillant cavalier que charmant garçon, épousa Marguerite de •••• et mourut de fatigue au

milieu de la guerre de 14. Et quelles parties de croquet, où Germaine envoyait les boules à 20 m. Cris de désespoir quand elle vous touchait. Plus tard, mariage de Sophie, départ pour le couvent de Marie, de Louise si charmante.

Mais je reviens un peu en arrière pour vous parler de tante Célie, la bonne tante Célie, qui avait lié son sort à celui des SAZILLY et qui comblait toujours de gâteries ses neveux et nièces. Marie-Radegonde et Thérèse l'entraînèrent à Rome. Plus tard, elle m'emmena à Paris pour assister à Conflans à la prise d'habit de la grande cousine. Toute tante gâteau qu'elle était, les traditions d'austérité subsistaient, et je me souviens qu'au repas pris en wagon, on se contenta de pain et d'un morceau de chocolat. - Quelle belle cérémonie à Conflans, présidée par Mgr. RICHARD. Je me promenai longuement dans les beaux jardins avec Martine de VILLEDIEU. - On prit le temps de faire la connaissance de Notre-Dame de Paris, mais j'étais si lasse de la très longue course que je ne goûtai aucunement ses beautés et ne suis jamais complètement revenue de ma première impression. Je préfère les colonnes et les voûtes de la Cathédrale de Poitiers. - Lorsque les SAZILLY prirent le chemin de Paris, tante Célie trop fatiguée pour les suivre échoua chez son beau-frère, mon grand-père de la MARTINIERE et s'y éteignit après quelques mois dans la paroisse où elle avait été baptisée et avait passé toute sa vie. - Un trait de son enfance vous amusera. - Dans le temps où ses parents passaient l'été à Sigon, une propriété des hauteurs de Migné, tante Célie ne se privait pas d'élire domicile dans les arbres. Et voilà qu'un jour M. GARNIER, le curé de la Cathédrale, hôte de la maison, s'en vint réciter son bréviaire juste au pied de celui qu'elle habitait. La jeune Célie n'osant bouger ni pied ni patte trouva longues les heures liturgiques.

Pendant les vacances où nous retrouvions les bonnes réunions avec la Guillonnière, la vie aux Roussières était douce. Papa avait acheté dans une foire, à un passage de chevaux des Landes, une petite jument noire qu'il baptisa Surprise, son arrivée n'étant aucunement préméditée. - Pierre MELIN, soldat des guerres d'Italie, mit sa joie à la dresser, au prix de bien des chutes, mais elle garda son caractère indépendant. Elle trouvait le moyen d'ouvrir les portes des diverses écuries où on l'enfermait ; soulevant une barre de fer, un loquet, tournant un anneau et abandonnant papa à son malheureux sort dans une ferme lointaine, elle revenait aux Roussières sans cavalier. On en prit l'habitude. A Poitiers, elle se contentait de galoper toute la nuit dans le jardin ayant la manie de ne pas vouloir rester seule dans son écurie. Aussi aux Quatre-Vents, on amenait une chèvre pour lui tenir compagnie. - Un jour, Jacques, le jardinier, ancien cuirassier, crut pouvoir la monter avec ses sabots pour l'emmener ferrer. Surprise, outrée de cette insulte, elle emmena son cavalier au grand galop jusqu'à la Villedieu (5 km.), puis, passant devant les Roussières, fila, toujours à la même allure, jusqu'à Gençay (8 km.). Sans s'arrêter, elle revint enfin à son écurie, mais le pauvre Jacques couvrait son banc de sang lorsqu'il s'assit pour la soupe. C'est sur Surprise que votre oncle Henry prit le goût de l'équitation. Il était si petit encore qu'il fallait le mettre en selle et il arrêta sa monture devant une borne ou demandait que l'on mit ses lettres à la poste. Mais avec lui, Surprise était parfaitement docile. Un jour, Henry fut chargé d'aller annoncer la date des vendanges de la

vigne à complant de La Libotière. Dans toutes les fermes et partout, chacun tint à lui donner le coup de l'étrier : qui, du vin blanc, qui, du cassis. "*Vous goûterez bien mon brou de noix*", dit la mère MARCEAU, "*mon vin rouge*", dit le père NAUDIN et Henry revint très gai, si bien qu'après enquête, papa l'engagea à aller faire la sieste au lieu de déjeuner.

C'était un curieux spectacle que la vendange de cette vigne. Un grand terrain avait été donné par un aïeul dont j'ignore le nom à des familles du pays, à charge de le planter en vigne et de donner 1/20 de la récolte. - Chaque porteur de panier portait à son cou une carte divisée par compartiments (20 par ligne) et on pointait la carte à son passage, retenant un panier sur 20. - Le chemin était couvert de charrettes avec des barriques et des baquets où des hommes piétinaient joyeusement sur des raisins. Les appels et les cris se croisaient de toute part. On déjeunait sur l'herbe. C'était une grande journée, les parcelles étant nombreuses et quand la vigne de la Libotière, détruite par le phylloxera disparut (comme vigne), sa récolte fut amèrement regrettée de beaucoup de pauvres gens. Les tâcherons, les bûcherons si pauvrement nourris, avaient besoin d'un peu de vin, disait papa.

Lorsque nous allions passer l'après-midi à Poitiers dans l'omnibus, après-midi toujours chargée des veilles de fêtes, on employait au mieux le temps du trajet. Tout d'abord, on disait toujours le chapelet (habitude que les autos ont fait perdre, faute de pouvoir s'entendre). Puis maman avait entrepris de nous lire la vie du saint de chaque jour, donnée par grand'mère de la MARTINIERE pour nous édifier. Un beau jour, elle tomba sur l'histoire d'une bonne sainte de Constantinople mariée contre sa volonté pour obéir à ses parents, remariée pour obéir à l'Empereur, et qui convola en troisièmes noces avec toutes les autres jeunes veuves pour repeupler l'Empire dévasté par la guerre. Du moins, c'est là le récit. - Il obtint de tels rires, provoqua un voyage si joyeux (on venait de se confesser !) que maman n'osa plus rouvrir le livre édifiant. - Une autre fois, nous croisâmes, près du Petit St. Benoît, la voiture épiscopale. Mgr. BLOT des MINIERES se rendait, accompagné de sa belle-sœur, à sa villégiature de Mauroc. Aucun des deux cochers ne voulant céder à l'autre le haut du pavé, il y eut accrochage, et, comme nous avions pour nous le poids, nous fûmes victorieux. - J'entends l'exclamation de contrariété de papa. Les filles et Mézée gagnèrent l'impériale cédant leur place aux voyageurs malheureux et importants. Papa fit réparer la voiture. C'était une occasion indiquée pour la remettre à neuf et j'entends une seconde exclamation au reçu de la note.

Les vacances passent vite et voilà les garçons de retour au collège. Dans cet heureux temps, on n'acceptait les écoliers et écolières que des mains d'un conducteur autorisé, fut-il sa cuisinière, et on ne les délivrait que dans les mêmes conditions. Papa assurait la conduite du soir et souvent je l'accompagnais pour me promener. C'est ainsi que je connaissais les camarades de mes frères et les entendais s'interpeller de leurs surnoms. Nous cheminions habituellement jusqu'à la rue d'Oléron avec le Ct. de la MESSELIERE, ami d'enfance de papa, qui venait chercher ses trois fils, dont Louis devenu mon neveu plus tard. - Parfois, le soir, M. de la MESSELIERE sonnait à la maison lorsqu'il allait passer la soirée à l'hôtel de la

Messelière, rue du Collège, chez sa sœur la plus jeune, Mme de RUSSE. Là, habitait encore sa sœur aînée, Mme de MARTEL, veuve avec trois filles qui étaient jeunes dans ce temps-là, quelque singulier que cela puisse vous paraître, et même plus jeunes que moi. Marie-Claire m'invitait même souvent à dîner chez sa tante. Un soir que la maîtresse de maison m'avait demandé de donner quelqu'aperçu de danse à cette petite jeunesse et que je m'efforçais à inculquer le pas de polka à Louis de la MESSELIÈRE, sa tante de MARTEL se leva indignée, s'écriant qu'elle ne se serait jamais imaginée voir un spectacle semblable dans la maison de ses parents. Elle emmena ses filles me laissant assez interdite, bien que le bon Commandant m'exprima ses regrets.

C'est que, dans ce temps-là, subsistait l'interdiction qu'avait édictée le Cardinal Pie, grâce à sa grande autorité, de danser dans les salons poitevins les danses tournantes. Votre grand'mère, mes enfants, fut réprimandée très sévèrement pour un bien innocent cotillon auquel elle avait pris part dans les salons de Mme Charles AYMER. C'était une action damnable pour une enfant de Marie du Sacré-Cœur. Qui le sait aujourd'hui ?

Je ne me doutai pas du danger que je courrai, parce que ma pauvre maman eut, à ce moment-là, une fièvre muqueuse qui dura bien des semaines et pendant laquelle je dus, tout en la soignant, assurer la marche de la maison, dans la régularité requise par le collège, et m'occuper de papa et de mes quatre frères, ce qui n'était pas une sinécure à mon âge. Mon frère Henri, bien qu'il fût externe, était toujours choisi comme chef de camp au collège et se serait passé de déjeuner plutôt que de manquer la récréation de midi. Quand vint l'été, j'étais si lasse que je ne pouvais plus ni dormir, ni manger, n'étant pas autrement malade. - Mes bons parents me confièrent à ma tante de BOISGROLIER à la Roderie. Elle m'installa dans une chambre solitaire, pourvue d'un excellent lit, me servit de petits plats savoureux, ne m'exhortant à rien autre chose qu'à un doux farniente. Après trois semaines écoulées dans cette paix profonde, elle me rendit bien portante à mes parents.

A 18 ans, je pris la petite vérole d'une couturière venue travailler à la maison sans avoir observé sa quarantaine. Je souffris d'abord de la tête de telle manière que je me fusse laissé couper en morceaux sans protester. L'identification de la maladie fut une délivrance malgré toutes les souffrances qu'elle entraîna. La convalescence ne fut guère plus agréable, enfermée que j'étais dans une chambre, sans permission de toucher à rien à cause de la contagion possible. On m'avait donné les Souvenirs de St. Pétersbourg de Joseph de Maistre, qui me fournirent une intéressante pâture intellectuelle pendant mes repas solitaires. - Enfin, comme je me rétablissais lentement, je fus envoyée aux Roussières accompagnée de la bonne Mézée, prête à tous les dévouements. - Mais elle avait pris la petite vérole et sous une forme violente. C'était une malade difficile à soigner. On nous envoya bien vite une sœur de la Miséricorde, la bonne sœur Joséphine et je n'eus plus qu'à exhorter ma pauvre malade bien fatiguée et peu raisonnable.

Voilà un récit de Sœur Joséphine : Jadis et lorsque votre grand-père, par exemple, était à St. Joseph, des Frères assuraient le service de la lingerie et de l'infirmierie sans aucune préparation préalable naturellement. Un jour, un enfant fut atteint d'une typhoïde grave et le médecin déclara bientôt que, s'il était soigné par une femme, il le sauverait, que, dans le cas contraire, il mourrait. Le Recteur saisit le Conseil de cette grave question, et comme nul ne voulait être homicide quels que fussent les règlements, on fit appel aux Sœurs de la Miséricorde. Lorsque la Sœur Joséphine arriva dans la chambre du petit malade, il poussa un cri de joie et, lui tendant les bras, l'embrassa de tout son cœur. Elle le changea, l'abreuva et après des jours et autant de nuits de soins dévoués, lui rendit la santé.

La Sœur Joséphine fut appelée, une autre fois, aux Roussières pour soigner Mariette d'une fièvre typhoïde justement. Mais nous en sommes à la pauvre Mézée qui, gardant bien plus de traces que moi de sa maladie, se remit néanmoins et recommença à faire la classe à votre tante de RAUCOURT. Quelques mois après, mes parents jugeant bon, pour des raisons diverses, qu'Ernestine terminât son éducation au Sacré-Cœur, la chère Mézée nous quitta pour une autre tâche de dévouement. Elle devait revenir bien des fois pour de petits séjours : au moment de mon mariage, pour s'occuper de René et Marie-Suzanne lors de la naissance de Pierre ; la dernière fois, ce fut pour la première communion de ma fille Marie-Suzanne.

La Supérieure du Sacré-Cœur était alors la Mère du CHAYLA, femme intelligente et active, aimant en tout la grandeur. C'est elle qui donna un si grand lustre aux processions de l'Immaculée-Conception et qui fit placer à la chapelle cette grandiose statue de l'Assomption que je ne peux voir sans me rappeler son supérieurat. Elle était hospitalière aux Œuvres, en particulier à celle des Cercles dont je parlerai bientôt. Les réunions des Anciennes, les groupant toutes les semaines, étaient présidées par la mère de L'HERMITE, d'une façon intéressante et j'y retrouvais bien des amies que je vais nommer de leurs noms d'alors et de maintenant pour l'intelligence du récit : Marie-Madeleine de LAFAIRE, Mme de la CHEVASNERIE ; Marguerite et Anne de CLOCK, devenue Mme de LAULANIE (elle s'est mariée très jeune) et Mme de SUYROT morte prématurément ; Marguerite de ROUHAULT, rapprochée de moi par nos tantes dominicaines de Chinon, plus tard Mme de BECDELIEVRE ; Pauline de la GUERIVIERE, Mme de la ROCHEBROCHARD ; sa sœur Louise, Mme de TOUZALIN ; Elisabeth de la ROCHEBROCHARD, Mme de la SAYETTE, etc ... ; la benjamine des de CROCHART, devenue Mme de NETTENCOURT, etc ... etc ... Aux retraites d'anciennes, le cercle était encore plus élargi et j'ai conservé bien bon souvenir de ces journées si profitables aux âmes dans une ambiance de bienveillance et d'amitié. - Le point noir pour moi était toujours les conduites. J'avais grand pitié de ma pauvre maman devant faire plusieurs fois le chemin pour m'assurer ces bons moments au Sacré-Cœur et, multipliant les courses lorsqu'il y avait erreur pour les heures par exemple ; je protestais, sans aucun résultat d'ailleurs et sans troubler les tourières. La seule indépendance qui me fut permise à Poitiers, et dont je profitais largement, était la messe de la chapelle du Carmel. En passant par le jardin et la maison de grand-père, je n'avais que la place à traverser sans protection et les dangers divers,

y compris le scandale, n'y étaient pas trop redoutables.

A 18 ans, je fis ce qu'on appelait mon entrée dans le monde, c'est-à-dire qu'après de nombreuses visites faites avec maman, je fus invitée avec mes parents aux bals, soirées, fêtes mondaines où l'on retrouvait toute la société poitevine. - Les nombreuses visites étaient assez intéressantes, bien qu'au début, il me fallut lutter contre ma nature très indépendante pour montrer une amabilité suffisante. La plupart des maîtresses de maison n'avaient pas de jours de réception et comme les traditions de famille et d'amitié sont solides à Poitiers, on avait souvent la satisfaction d'entendre rappeler les bons souvenirs, les amitiés des générations précédentes dans une demi-intimité tout-à-fait sympathique. Et aussi de communier dans les mêmes satisfactions, désirs et aspirations bien au-dessus du papotage mondain chez certaines femmes qui savaient diriger la conversation et mettre à contribution leurs visiteurs masculins. Par maman, j'étais apparentée à la société du quartier St. Hilaire et nous étions chez nous à St Pierre. -

Quant aux fêtes du soir, j'en ai vu de bien belles : les salons AYMER, ceux des Léonce de BEAUREGARD, maintenant de MONTJOU, de Mme FRUCHARD, des Jules de BEAUREGARD, méritent d'être cités en première ligne, mais il y en avait d'autres moins grandioses mais agréables. Les anciennes de l'Assomption y voisinaient celles du Sacré-Cœur. Marie et Jeanne de BOURGUES dont le père était colonel, savaient faire bonne figure partout avec leur unique robe de mousseline blanche dont elles variaient les dessous et les accessoires. Chez elles, la conversation était toujours intéressante.

Je ne puis vous demander de m'accompagner dans tous les salons de Poitiers, ni faire un choix difficile. Pensez qu'après mon mariage, nous fîmes 500 visites de noce. - Mon premier bal fut à l'hôtel des Léonce de BEAUREGARD, maintenant Henri de MONTJOU. Les Henri de la BICHE étaient venus loger chez mes parents pour prendre part à cette fête et je me souviens de l'exclamation confidentielle de mon nouveau cousin lorsque, à l'entrée, nous embrassâmes d'un coup d'œil l'ensemble de la fête. Beaucoup d'épaules et de poitrines, qui n'étaient plus jeunes, servaient d'écrins aux diamants: "*Que de viande !*" fit-il. Ce fut le souvenir, premier en date, de mes mondanités. La phrase qu'il fallait trop souvent prononcer, du moins aux danseurs inconnus : "*Monsieur, je ne valse pas*" était peu agréable ; mais les dix ou quinze quadrilles qui évoluaient avec correction et plaisir au son du même orchestre constituaient un riche spectacle. Je doute que les fêtes actuelles, si tant est-il qu'il y en ait, présentent autant de dignité et de distinction. Lorsqu'on avait commencé à sortir, il fallait accepter toutes les invitations, sauf raisons sérieuses et la saison était assez fatigante pour les mamans. Je regrette que la guerre de 14 ne m'ait pas permis de donner à mes filles cette éducation mondaine utile à plus d'un titre.

En 1886, il y eut à Poitiers une réunion présidée par M. HARMEL et de la GUILLONIERE pour la fondation de l'Œuvre des Cercles Catholiques d'ouvriers. A cette

réunion, je vis pour la première fois votre grand-père et je me souviens d'avoir demandé son nom à Mme Charles VEILLARD, notre voisine de quartier et de séance. Ce mouvement social ouvrait des horizons nouveaux et si conformes aux idées de mon cher papa qu'il devint de suite un membre fervent et fidèle du Comité. Il nous en racontait chaque semaine les séances et c'est ainsi que les noms de M. Arsène LECOINTRE, M. de COURCY, Charles de MONTENON, de la SAYETTE, PALUSTRE, le Gal d'ELLOY, Henri SAVATIER, Charles VEILLARD, LACOMBE, de VILLEDON, le Colonel de BOURGUES, le Dr CONSTANTIN me devinrent familiers. Le Père CARRON, très actif et dévoué, fut le premier aumônier et la cheville ouvrière du début. Chaque mois, il y avait au Sacré-Cœur une réunion, dans le grand salon, pour les Dames patronnesses. Je prenais grand plaisir à y assister. Chaque année, la fête du patronage de St. Joseph amenait une grande foule à Sainte Radégonde. Comme on y chantait avec ardeur : Espérance de la France, ouvriers soyez chrétiens. Souvenirs d'un grand espoir. Heureux souvenirs ! Je me souviens encore de l'inauguration de la maison corporative. Mais toute la Société poitevine ne voulut pas suivre ce mouvement, non plus que celui, du ralliement demandé par Léon XIII, et ces dissidences ne permirent pas au mouvement social des Cercles de prendre la direction qui eut assuré l'avenir chrétien de la France. Il ne fut qu'un levain, une semence dont d'autres s'approprièrent les fruits. Mais nous sommes à la période d'effort et d'espérance ; n'anticipons pas.

En 1887, on célébra les fêtes du 13ème centenaire de Sainte Radégonde. Grande affluence d'évêques. La statue du tombeau avait été apportée à la cathédrale, et la municipalité avait interdit de la ramener processionnellement. Les Poitevins fêtèrent dignement leur patronne. J'étais dans St. Pierre avec mon oncle des FOSSETTES et quelques-uns de ses enfants, mais il y avait autant de fidèles au dehors qui n'avaient pu trouver place dans l'intérieur, les évêques regagnèrent l'évêché. Quand la statue apparut à la grande porte, sur son brancard, un cri retentit sur le parvis. "*Vive Sainte Radégonde !*" Repris par des milliers de poitrines, sur la place, puis à l'intérieur, il devint formidable. Ce ne fut pas une procession, mais une foule qui se porta, marée irrésistible, à la suite de la statue. Les gendarmes à cheval, postés autour de la place, voyaient leurs montures emportées par le torrent. Pour mon compte, j'ai conscience d'être passée sous le ventre de l'une d'elles. Mais la police devait bien faire quelque chose. Avisant les membres du Comité des Cercles qui, en groupe, prenaient part à la manifestation, ils parvinrent à appréhender votre grand-père dans le passage derrière le chevet de la Cathédrale. Ce fut leur trophée de la journée, journée restée inoubliable pour les Poitevins. Grand-père de la MARTINIERE, atteint de la cataracte, de plus en plus sourd, voulait cependant faire le pèlerinage de Rome avant de mourir. Il me demanda de l'accompagner, de le guider, et ma cousine Madeleine des FOSSETTES se joignit à nous. Pendant plusieurs semaines, j'étudiais sérieusement le Guide du Voyageur chrétien de Blaser, et je connaissais à l'avance tout ce que je désirais voir. C'est à cela que j'attribue d'avoir pu, en 12 jours, faire non seulement un pèlerinage bien complet, mais aussi de connaître Rome comme d'autres après un vrai séjour.

Après avoir rejoint les pèlerins qui partaient de Bordeaux, nous fîmes un agréable voyage dans un wagon où s'étaient groupés les poitevins. Nous y comptions avec plaisir Mlles BARBIER, filles du Conseiller. Courte halte à Nîmes où je courus visiter les arènes. Halte plus longue à Gènes, où je fis la connaissance au Campo sancto des marbres blancs d'Italie. Petit arrêt à Pise. Ne pouvant nous séparer de grand-père, nous ne pûmes profiter des dortoirs du Vatican, mais trouvâmes de suite un logement près de la place Navone. Logement bien italien avec un plafond bas merveilleusement fleuri. Un des lits était capable de recevoir le petit Poucet et ses sept frères.

Grand-père nous laissait toute liberté d'organiser nos journées, nous demandant seulement de lui détailler le programme. Nous vîmes tout de suite qu'il était préférable, pour la bonne utilisation du temps, de garder notre indépendance, accompagnant le pèlerinage seulement à la messe de Léon XIII, aux Catacombes, à la prison Mamertine et dans deux ou trois autres endroits où, seuls, nous eussions eu peine à accéder. J'ai conservé un vif souvenir de la messe du Pape, des "*Pax vobis*" remplaçant les "*Dominus vobiscum*" et dit avec toute l'autorité du Vicaire du Christ, fils de Dieu. A la prison Mamertine, personne ne s'était muni de bouteille et encore une fois, je fus en indépendance, à la découverte, dans une des petites rues mal famées du voisinage et rapportai un fiasco avec un bouchon de papier. Je le remplis de l'eau de la fontaine des apôtres. Tous les pèlerins en désiraient leur part, mais je l'avais bien gagnée et j'en pus mettre quelques gouttes plus tard dans l'eau baptismale de chacun de mes enfants, tandis que leur père y mélangeait un peu d'eau du Jourdain. Le Forum ni même le Colisée ne me produisirent grande impression. Davantage St. Pierre et la colonnade du Bernin, les mosaïques, le peuple des statues et particulièrement le siège de St. Pierre soutenu par les Docteurs ; l'ostension des grandes reliques qui furent offertes en vénération au pèlerinage. Je me figure aisément maintenant les cérémonies dont je lis le récit.

Les thermes de Caracalla furent les ruines romaines qui m'impressionnèrent davantage. Nous renonçâmes à Lorette, à Florence, pour quitter Rome sans regrets. D'ailleurs, Madeleine et moi dûmes nous faire des concessions. J'étais seule à jouir des trésors artistiques ; grand-père et sa nièce s'assirent à l'entrée des Loges de Raphaël et je ne pus qu'entrevoir le musée de sculpture du Vatican, tandis que je passai quelques heures mal employées à l'exposition vaticane, où les piles de bouteilles et les denrées offertes au Saint Père pour son Jubilé ne m'intéressaient guère. Pour comble de disgrâce, grand-père, qui nous attendait assis sur la place, y prit un accès de fièvre romaine qui nous effraya fort. Le médecin nous dit: "*Vous partez demain, c'est le meilleur remède*". Et c'était vrai. Mais nous avions eu le temps de visiter les basiliques, d'admirer les fontaines, de nous procurer des reliques (je vois encore l'abbé GALLU faisant des amitiés à la vieille servante parcheminée du prélat qui distribuait les agnus Dei), et même d'acheter quelques souvenirs. Je ne crois pas devoir vous faire les descriptions que vous lirez ailleurs de Sainte Marie Majeure avec la Vierge peinte par St. Luc et le corps si bien conservé de Saint Pie V, de Saint Paul hors les murs, avec ses marbres et ses mosaïques, de St. Jean-de-Latran et la Scala santa de Ste Cécile, de Ste Agnès, de la vieille basilique de St.

Laurent hors les murs avec le tombeau de Pie IX, de la Mater Admirabilis du Sacré-Cœur dominant Ste Marie-du-Peuple et la villa Borghèse (dont je pus parcourir le musée), les reliques de Sainte-Croix de Jérusalem si émouvantes à vénérer et le Panthéon si évocateur de la Rome ancienne et de la Rome chrétienne. Je vous raconterai ce que vous voudrez de vive voix. Un mot avant de partir sur les restaurants du Corso très dorés et illuminés, résonnant de belle musique, mais offrant une cuisine médiocre, servie sur du linge sale par des Italiens en habits et chemises d'un blanc douteux. - Deux fois, nous perdîmes grand-père, mais pour le retrouver sans trop de peine et le ramener sain et sauf, Dieu merci, heureux comme nous du pèlerinage à la Ville Éternelle, aux tombeaux des Apôtres.



Le Boisdousset

Parmi mes amies poitevines était votre tante de MOISSAC ; Marguerite de MONTMARTIN, à cette époque. Lorsque son mariage fut décidé, elle me demanda d'être sa seconde demoiselle d'honneur, me destinant comme cavalier M. de VILLEBOIS MAREUIL, un ami de votre oncle Pierre. La première demoiselle d'honneur était Henriette de MOISSAC, sa

petite belle-sœur, qui devint Mme de CHAMPREL et avait votre grand-père comme cavalier. Votre tante Marguerite avait une idée de derrière la tête qui était de permettre à votre grand-père et à moi de se voir de plus près. J'étais loin de m'en douter et ce mariage dans le vieux cadre du Boisdousset, le milieu sympathique dû aux familles nombreuses et bien accordées, à l'exclusion d'étrangers, avec beaucoup d'enfants, me plut tout-à-fait. Je me souviens que, sans nous faire le mot, Henriette et moi avons des chapeaux de paille d'Italie couverts d'églantines et qu'elle fit tomber sa bourse dans la chapelle, laissant à votre grand-père le soin de récupérer la monnaie. Au dîner, le coin des mariés fut gai et causant. Je fis, ce jour-là, sans m'en douter, la connaissance de toute ma future famille.

L'hiver qui suivit, la section d'études de l'Œuvre des Cercles, dirigée par M. de la TOUR du PIN, organisa un rappel centenaire des États Généraux de 89 avec des cahiers provinciaux présentés dans des réunions fort intéressantes, où les beaux discours se multiplièrent. Je ne puis rien dire des réunions d'étude ; les réunions publiques d'apparat se tinrent à la salle des Frères de la rue d'Orléans. J'eus le vif plaisir d'y entendre, entre autre, le Père de PASCAL, M. de COURCY, le beau discours de clôture de M. de MONTVALLIER, qui représentait le Limousin. - Parmi les rapporteurs, Charles de MONTENON, Henri Daniel LACOMBE, Charles de PERTAT, Charles VEILLARD, Hilaire de CURZON, Henri SAVATIER, Emile ROBAIN. - Papa était délégué pour le bureau de la famille. Il se plaignit

vivement des conséquences désastreuses de l'enseignement laïque à la campagne mais en réunion d'études.

Peu de semaines après, papa m'emmena à Paris pour y assister aux Assemblées évoquant et corrigeant les États Généraux du siècle précédent. Les réunions intéressant particulièrement les catholiques sociaux se tenaient dans le local de la Société de géographie. Elles étaient extrêmement intéressantes (à mon avis). Mlle de BOISSIEU, aussi enthousiaste que moi et ma voisine de chaise, me présenta de loin le Marquis de la TOUR du PIN, M. Henri LORIN, M. MILCENT, M. DELALANDE, et bien d'autres personnalités que mon père m'avait fait connaître par des lectures, et que je devais plus tard approcher de plus près. Mais j'eus surtout la joie d'entendre plusieurs fois M. de MUN, la possibilité d'admirer son verbe d'or et l'usage qu'il faisait du talent que Dieu lui avait donné. Une semblable éloquence humaine est d'une force et d'une beauté sans égales. - A la grande séance de clôture, il y avait foule. Mgr. d'HULTZ s'y trouvait près de nous, mais on chuchota son nom et un envoyé vint le chercher pour le conduire sur l'estrade malgré sa résistance.

En cette soirée mémorable, M. de MUN, évoquant les Etats Généraux, les montra comme manifestation de la Révolution née de la Réforme, puis de la philosophie du XVIIIème siècle, qui avait substitué les Droits de l'homme aux Droits de Dieu. Il montra les erreurs et les malheurs de cette substitution dans la famille, le travail, la propriété. Il se félicita du mouvement de ce centenaire qui avait proclamé les Droits de Dieu au-dessus des Droits de l'homme, et cherché le Règne social de Jésus-Christ. Il adjura la jeunesse d'abandonner les errements de l'égoïsme, de prêter l'oreille à la plainte du peuple, "*de se pencher assez bas pour l'entendre à travers les menaces et les cris de colère*", "*de monter hardiment dans le convoi et de tâcher de diriger la machine*".

Les revendications sociales, exposées et soutenues par Léon XIII, vues par M. de MUN, l'amenaient à présenter et défendre une législation qu'un grand nombre qualifiaient de socialiste. Le Pape, conducteur de la barque de Pierre, voyait de haut et de loin ; mais peu de catholiques suivirent ses conseils qui nous eussent évité bien des malheurs. Beaucoup se firent un point d'honneur de ne rien modifier à leur mentalité, non plus qu'à leur conduite et M. de MUN perdit des sympathies dans le milieu que l'on nommait la Société. Les classes dirigeantes, par leurs erreurs et abdications successives, ont été amenées à disparaître comme telles.

En sortant de cette belle séance, isolée par la foule, je rencontrai M. de VILLEBOIS MAREUIL, et nous causions avec animation, lorsque papa nous rejoignit. Comme il n'était pas venu au mariage de votre tante de MOISSAC, il ne connaissait pas mon interlocuteur, et son attitude posait un point d'interrogation devant la mienne vis-à-vis de cet étranger. Par malheur, impossible de retrouver son nom. Après un instant d'anxiété, je m'en tirai en disant : "*Je demande à Monsieur des nouvelles de Mme de KERGOUANO, sa sœur*" ,

Papa avait saisi et son bon sourire fit place à la froideur sévère.

Papa entendait bien me faire connaître Paris autant que c'était possible en peu de jours. Nous fûmes à Montmartre, à la rue du Bac, aux Missions Étrangères. J'admirai les fresques si françaises de FLANDRIN à St. Germain-des-Prés et à St. Vincent-de-Paul. Nous fûmes au Louvre, au Luxembourg ; une soirée fut donnée à une représentation au grand Opéra, et une autre au Théâtre français. Même une après-midi à Buffalo Bill m'a laissé un très bon souvenir. Tout cela, maintenant bien loin, était choses toutes nouvelles, un couronnement d'éducation. Un bon nombre de cousins se trouvaient à Paris, et se disputaient les poitevins de passage. Le temps s'envola trop vite.

Ma vie de jeune fille, si heureusement conduite par la Providence et mes bons parents, et dont je remercie Dieu, touchait à sa fin. La tante de MONTMARTIN vint un jour, en ambassadeur de sa sœur et de son beau-frère SAVATIER, formuler une demande pour son neveu Henri, et nous inviter à déjeuner au Boisdouset. - Je n'étais pas trop intimidée et me souviens que maman ayant parlé du plaisir de flâner, votre grand-père déclara que c'était là un goût dépravé.

Je reçus pour bague de fiançailles le 8 Décembre 89 le solitaire que ma belle-mère avait reçu, elle-même. Tous les jours, j'avais une visite dans la matinée que je trouvais bien courte. J'étais jalouse de Charles VEILLARD. A la veillée, on causait davantage. Selon les coutumes d'alors, on présenta le futur neveu aux oncles et tantes autant que ce fut possible. Ma tante Suzanne ne fut pas la dernière à réclamer une visite. Je me souviens qu'Henri lui ayant cité le proverbe : "*Homo homini lupus, presbyter presbyteris lupior, monachus manaco lupissimus*", la bonne tante, sans rire, opina du bonnet.

Mon petit frère Jacques avait un très gros chagrin de mon prochain départ ; il pleurait le soir dans son lit et il fallait consoler et encourager son cœur d'enfant si aimant.

Ma chère maman organisa mon trousseau abondant et confortable avec son sens pratique ; sa délicatesse de femme du monde, sa sollicitude maternelle, sans voyage à Paris. Mon fiancé mis dans la corbeille des diamants, de beaux points à l'aiguille, des robes de soie et de velours. Je voulus une robe de mariée en taffetas mat, qui a fait de beaux ornements pour la chapelle des Pâtrières. Les cadeaux des parents et des amis affluèrent. Je veux noter que je demandai à grand-père, mon parrain, un beau crucifix d'ivoire et que mes frères et sœur nous donnèrent la statue de la Chevalerie avec un socle en fer forgé encerclé d'une devise choisie par nous et que votre grand-père a rappelée à nos noces d'or : "*Virtute et tempore*". - Les corporations poitevines nous avaient offert un petit coffret, artistique travail de trois corporations (bois, ferrure et peinture). Elles voulurent aussi donner à Henri la croix de la décoration de Chevalier de St. Grégoire que le Cardinal LANGENIEUX avait demandé pour lui à Rome.

Une épidémie de grippe espagnole (la première en France) chargea lourdement les semaines précédant mon mariage. J'essayais ma robe blanche près du lit de maman et sans avoir la maladie, j'étais extrêmement lasse de soigner à trois étages différents toute la maisonnée. Mézée, appelée au secours, m'accompagnait et me prêtait main forte. - Tout passe, même la grippe, et vint le moment où les parents ouvrirent en dansant la soirée de la veille dans la maison familiale : Maman si charmante toujours. J'entends mon père dire à la mère d'Henri : "*Croirait-on que c'est la mère de sept enfants.*"

Le lendemain, je contrariai très fort le coiffeur en lui imposant ma coiffure habituelle, alors qu'il projetait un chef-d'œuvre . La mariée ne fut point en retard. Au son majestueux des grandes orgues, le 5 Février 90, je fis mon entrée à la Cathédrale au bras de mon père. Mes petits frères, Jacques et Joseph, jolis pages blonds dans leur costume de velours noir, portaient la traîne de ma robe. Ma sœur Ernestine et Marie de VERTEUIL étaient mes demoiselles d'honneur. Mgr. BOUGOIN fit un discours que vous pouvez lire.



Henri Savatier en 1890



Elisabeth de la Martinière en 1890

Mais le cachet très particulier de cette journée fut l'affluence à la Cathédrale, pleine comme aux grands jours de fête. Il y avait la foule des nombreux parents, des alliés, amis et connaissances d'un Poitou habité par les deux familles depuis plusieurs générations et dont la mémoire est bonne. Enfin, on avait convié tous les membres des Œuvres des Cercles, des corporations d'hommes et de femmes, en sorte que les prières furent nombreuses, et le pain bénit apprécié par un grand nombre.

M. de la BOURALIERE résuma le caractère de notre mariage en disant à mes parents : "*C'est une grande fête poitevine.*"

Les souvenirs de jeune femme d'une vieille de 77 ans

Notre voyage de noce se borna au pèlerinage de Lourdes avec de jolies promenades en montagne.

Dès lors, nous vécûmes avec les parents d'Henri dans la grande maison de la rue de la Cathédrale, qui contenait les portraits de famille du Dr. et de l'abbé GAILLARD. Les tapisseries couvraient les murailles de la salle à manger comme maintenant. Au premier, le cabinet d'Henri, grande pièce très agréable, donnant sur le jardin, formait un petit appartement avec la chambre donnant sur la rue très animée les jours de marché et dès les premières heures de la journée par les voitures de toutes sortes des approvisionneurs de la Cité plus nombreuses et bruyantes que les autos. Cette rue de la Cathédrale voyait aussi passer les foules des jours de fête, des assistants aux grands offices pontificaux. On y retrouvait les familles connues, les orphelines ou les pensionnats conduits par des religieuses de divers costumes, etc ... etc ...

Nous fîmes 500 visites de noces dans une calèche frêtée pour l'occasion avec un cocher et un valet de pied dont la tâche n'était pas une sinécure. Les jours de réception ne s'imposant pas encore, on déposait beaucoup de cartes ; mais lorsqu'on était reçu, les visites devaient être autre chose qu'un simple acte de présence.

Les relations de parenté et d'amitié de nos familles si poitevines dans leurs origines et leurs charges diverses, - à Poitiers, on est traditionaliste, - impliquaient et expliquaient toutes ces présentations. Ma belle-mère ou maman les effectuaient à tour de rôle. - Mais votre grand-père a trouvé que cet effort était suffisant pour toute sa vie. L'année suivante, nous avons fait ensemble une vingtaine de visites, puis elles sont devenues fort rares en dehors de la famille proche. -

Nous fûmes aussi à de beaux bals chez les AYMER, les de CLISSON, de BEAUMONT, de BEAUREGARD, une saison seulement, mes devoirs maternels ayant mis fin à cette forme de mondanité. Mais je continuai de faire seule les visites que j'avais faites avec ma mère étant jeune fille, et à les recevoir avec ma belle-mère, puis mes filles et ma belle-fille dans le salon de la rue de la Cathédrale. Nous y reviendrons.

Pendant les mois qui suivirent mon mariage, il me fut possible d'aller plusieurs fois à Paris avec votre grand-père et de faire la connaissance des dirigeants de l'Œuvre des Cercles, personnalités fort intéressantes et milieu intellectuel fort différent de celui que je connaissais à Poitiers. Il avait plaisir à m'y introduire, et j'avais la préparation suffisante pour le goûter pleinement, et, je peux le dire, y être appréciée.

Tout d'abord, nous fûmes invités amicalement chez le Marquis et la Marquise de la TOUR du PIN LA CHARCE. La direction et la rédaction de la Revue l'Association Catholique, organe d'étude de l'Œuvre des Cercles, était le sujet le plus ordinaire de la conversation entre M. de la TOUR du PIN, qui en était le fondateur et votre grand-père, qui en devint le Directeur après M. de SEGUR LAMOIGNON, M. de la TOUR du PIN ne voulant en avoir que la direction intellectuelle. Le Marquis était un ancien officier et un gentilhomme de race, droit, simple, plein de courtoisie. Il ne m'intimidait pas non plus que sa femme, qui avait été d'abord sa cousine de la TOUR du PIN. Il l'avait épousée n'étant plus jeune, alors qu'elle était veuve du Cte de CHABRIANT. Elle était distinguée, très intelligente et bonne, point belle, un peu boiteuse. - J'ai conservé très bon souvenir de cette table de 4 convives. M de la TOUR du PIN, légitimiste du Cte de CHAMBORD, avait entendu le rester en se ralliant aux d'ORLEANS qu'il servait avec fidélité. M. de la TOUR du PIN vivait surtout à la campagne, à son château d'Arency, et se posait volontiers en agriculteur et campagnard convaincu.

Dans l'hôtel habité au rez-de-chaussée par M. de la TOUR du PIN, le premier étage était occupé par son ami et propriétaire, Henri LORIN, de la riche bourgeoisie parisienne, jadis légitimiste du Cte de CHAMBORD, alors chrétien social et démocrate dans le sens primitif et exact de ces mots, tout-à-fait rallié plus tard aux directives de Léon XIII. C'était un esprit ouvert et plein de hardiesse, ancien élève de Polytechnique et ayant d'intéressantes relations cosmopolites. Il aimait recevoir des jeunes gens capables de penser, de causer et de discuter leurs idées sociales. C'était un cercle très animé et intéressant. Je fis, chez lui, la connaissance de M. NOGUES, ancien officier de marine, devenu capucin plus tard, après le mariage de sa fille et de beaucoup d'autres chrétiens sociaux. Je crois bien que c'est dans ses salons que je vis une soirée où se trouvaient M. et Mme de la GUILLONNIERE avec lesquels nous cousinions, M. MILCENT, M. et Mme DELALANDE, etc ... - Mme de MUN n'ayant pas suivi son mari dans son évolution sociale, celui-ci recevait les dirigeants des Cercles dans son cabinet, mais elle ne prenait pas part aux réunions où ils se retrouvaient. - Je ne saurais oublier les repas chez les DELALANDE, où je me suis trouvée voisine du Père de PASCAL qui, lui, m'intimidait extrêmement. Sa parenté poitevine m'était un sujet de conversation, mais il me fit connaître, sous un jour peu indulgent, le futur camérier qui lui avait, de fait, joué des tours pendables.

M. DELALANDE, originaire de l'Angoumois et reçu premier au concours de la Magistrature, avait été substitué à Châtellerault, et était un personnage du Conseil des Agriculteurs de France. Il représentait les intérêts agricoles dans le Conseil des Études avec M. MILCENT. Sa femme réunissait le groupe des sociaux en leur servant de bons dîners. Chez elle, nous fîmes la connaissance du jeune ménage BARTHELEMY. Mme était une BAZIN et nous avions bien sympathisé. - Je mentionnerai encore une réunion du groupe à Montmartre, où tous étaient unis dans la même prière et prirent ensemble dans une baraque le petit-déjeuner. Bonne réunion amicale.

A Paris, il y avait aussi la famille où nous étions reçus avec affection. Pas encore les CELIER que nous fûmes voir au Mans, mais les Henri de VILLEDIEU que nous retrouvions avec joie dans l'intimité de leur petit nid familial de la rue Ste Placide. Leur fille aînée, Thérèse, active et intelligente, était toujours disposée à employer mes heures libres pour me faire connaître les coins aimés des parisiens restés patriotes vendéens. C'est elle qui me conduisit la première au tombeau de Ste Geneviève, à la chapelle des Carmes, etc ... etc ... Elle eut fait beaucoup de bien ici-bas si Dieu ne l'avait pas cueillie si tôt en même temps que les aînés de ses frères pendant la guerre de 14. Trio de ces victimes qui obtiendront miséricorde pour la France.

Nous passions régulièrement de bonnes heures chez les de BOUDEMANGE, les de la TROLLIERE, chez les DUCHENE. Ma grande cousine-tante Sophie était pour moi un peu maternelle comme maman l'avait été pour elle et nous rendit d'inappréciables services avec intelligence et rapidité autant qu'affection à l'un de nos petits voyages où j'avais été assez souffrante à l'hôtel, ce qui n'est jamais agréable.

Une petite anecdote : Henri de VILLEDIEU m'avait raconté que les propriétaires d'équipages donnaient licence à leurs cochers de recueillir des pièces, alors que les maîtres étaient aux eaux ou à la mer, en promenant au Bois (de Boulogne) des dames leur semblant dignes de la calèche à deux chevaux, dont il fallait bien faire sortir les coursiers. Les cochers mettaient leur fouet sur le siège arrière pour signaler qu'ils offraient leurs services. Une après-midi où je déambulais vêtue d'une jolie robe bleue et noire, au service maintenant des poupées, un équipage me suivit, m'offrant très visiblement ses coussins, mais j'avais un rendez-vous peu après, et je le congédiai d'un signe, non sans un regret pour la promenade en calèche au Bois.

Cette première année, nous passâmes nos fêtes de Pâques à Solesmes. La fête de la Résurrection fut célébrée à Ste Cécile. La future impératrice Zita s'y trouvait près de ses sœurs. J'entends encore le "*Victimae Paschalis laudens*" scandé comme un chant guerrier, à la procession dans la cour, par tous ces moines sortant des temps de deuil et de pénitence.

Mes parents seuls avaient fait la connaissance des Pâtrières avant mon mariage. J'en pris, un jour, le chemin : en voie ferrée jusqu'à Châtellerault, puis dans l'omnibus conduit par Baptiste, cocher et valet de chambre, omnibus attelé de Normande la capricieuse et de Lisa, qui possédait toutes les perfections au dire de son conducteur. La traversée du plateau sous le soleil me parut très très longue et monotone. (Votre grand-père roulait en indépendance cycliste). Enfin, nous arrivâmes à Lésigny. Là, un grand feu de joie où je fis la connaissance des familles des ouvriers et fournisseurs du bourg : les BESSE, les VALLET, les GUILLETS, DHUMEAU, etc..., dont les enfants nous offrirent un beau bouquet. Ces enfants-là, vieillis près de nous (et comme nous), m'en rappellent parfois le souvenir. - Puis, à la grille des Pâtrières, autre feu de joie et présentation bien intéressante par ma belle-mère de tous nos gens. Deux des enfants offraient le bouquet au nom de trois ou quatre générations présentes. Louise

LUNETEAU, aux yeux bleus, dont les parents occupaient une ferme, et dont la grand'mère Fanchette avait été longtemps cuisinière des Pâtrières et avait servi le retour de noce de mes beaux-parents, puis Anne-Marie et Thérèse DELETANG, qui étaient au Vivier avec leurs parents, tandis que leurs grands-parents vendéens soignaient vaches et poules à la réserve. Il y avait aussi là une arrière-grand'mère BRETAUDEAU. François VALIDIR, qui cultivait le jardin après son père, était avec sa fille Angèle ; et Marie IMORON, devenue plus tard Marie MERLEAU, complétait le groupe des petites porteuses de fleurs. - Mon beau-père invita tous les amis lésinois à une fête du soir avec lanternes vénitiennes et rafraîchissements.

Henri me fit faire la connaissance des chères Pâtrières, où "*ma bienvenue riait dans tous les yeux*" par de bonnes et fréquentes promenades. Celles en bateau avaient ma préférence. En pagayant dans Passe-Partout, son premier bateau si fin et souple, en levant la voile dans Spes le Breton, amateur de longs voyages, il me fit connaître la Creuse, au cours si varié, sous ses divers aspects. Que de bonnes heures passées à admirer les teintes des fonds caillouteux ou herbeux, des nappes reflétant les peupliers, les vagues des courants. - Tous les vendredis matins, on allait, avec Baptiste ou François, - si ce n'était Henri, - lever les engins de pêche qu'ils avaient tendus la veille, et c'était le plaisir des belles captures, les émotions données par les anguilles, etc ... - Avec la guerre, mes petits-enfants ignoreront et la chasse et la pêche, même la chasse aux alouettes dans la plaine, bien amusante.

Nous fîmes quelques visites de voisinage je mentionnerai celle aux du HAMEL, dans la vieille abbaye de la Merci-Dieu, celle au château de Boussay, où le vieux et aimable Marquis de MENOUE, entouré de sa nombreuse famille, me rappela les vieillards connus dans mon enfance. Un de ses petits-fils de BECDELIEVRE avait épousé une compagne de ma jeunesse, Marguerite de ROUHAULT. A Rouvray, nous retrouvions la grand'mère des de la MESSELIERE et des de TRISTAN (car elle n'avait eu que des filles) pleine d'esprit et d'originalité. Je la connaissais bien à Poitiers, où elle a terminé ses jours chez son gendre de la MESSELIERE. Je la vois entrant un soir de réception dans le salon de la rue de la Cathédrale en s'écriant: "*Voilà la fée Carabosse !*" Elle en avait tout-à-fait l'esprit et un peu la vieille tournure. Durant sa brillante carrière, le Général de ROUVRAY avait toujours laissé sa femme dans son château tourangeau. Après avoir beaucoup prié pour son retour à Dieu, elle eut l'heureuse surprise sur son lit de mort de l'entendre dire : "*Allez me chercher le prêtre de tel confessionnal, de telle église de Tours, auquel je m'adresse, chaque année, pour faire mes Pâques.*"

Nous fûmes aussi au château de Pleumartin. Le marquis était bien vieux, sa femme insignifiante, mais la jeune marquise d'alors, déjà veuve, était une femme bien intelligente, avec laquelle on avait plaisir à causer, une dame du Calvaire comme elle le raconta un jour aux Pâtrières. Son fils (Isoré, comme tous les PLEUMARTIN) a disparu de bonne heure. Le domaine est tombé en quenouille.

Nous fûmes à Rocreuse, où habitaient les VENAULT, leurs parents M. et Mme SOUBZENER, d'origine suisse, leurs filles qui devinrent Mme d'ESCAYRAC et Mme d'ESPREMENIL. Les CAQUERAY ont toujours été de bien bons voisins. A la Boutelay, on convia à déjeuner notre jeune ménage ; mais votre grand-père eut, ce jour-là, un retour de fièvre romaine, et je dus répondre seule à l'invitation. J'étais horriblement intimidée et ai conservé très mauvais souvenir de cette après-midi.

Aux Pâtrières, le temps passait vite ; après les promenades, je faisais de jolies entreprises d'aiguille ou de pinceau. J'aimais les longues causeries avec ma belle-mère ; nous y prenions plaisir, l'une et l'autre, sans nous en lasser. Elle lisait beaucoup, examinait, pour une bibliothèque, les livres de valeur auxquels elle donnait leur fiche et elle aimait à me faire jouir de ses découvertes, à me faire connaître la fleur du panier. Nos appréciations se rejoignaient facilement, et nous philosophions à perte de vue sur le banc devant la maison.

Mais bientôt, je fus occupée par votre grand-père. La direction de sa Revue n'était pas une sinécure. Cette charge, assumée dans la solitude de la campagne, comportait une grosse correspondance, la lecture, outre de nombreuses revues, de manuscrits parfois difficiles à déchiffrer, tels ceux du Père de PASCAL, qui écrivait comme un chat. Henri, lui-même, exécutait non seulement un gros programme de lecture, mais rédigeait bien des pages dont il voulait garder les manuscrits. Comme j'écrivais lisiblement et vite, je fus chargée promptement de la tâche de copiste, qui m'intéressait fort, car je n'écrivais pas comme le sergent copiant pour des comploteurs sans s'en douter. Ce travail me donnait une intimité grande avec mon mari, me faisant connaître ce qui l'intéressait et le passionnait, ses désirs et ses jugements, Autrement, il ne m'en eut pas dit grand'chose, étant assez absorbé et silencieux alors qu'il se livrait à un travail de rédaction sur des matières ardues. - A table, jamais on ne parlait de ce qui faisait le sujet de ses études. Le ralliement loyal à l'ordre existant, demandé par Léon XIII, n'avait pas été accepté par mes beaux-parents, et l'on avait bien d'autres sujets intéressants de conversation. - Mon cher papa, au contraire, était tout-à-fait dans la voie que suivait son gendre. Il mettait dans la conversation la chaleur compréhensible et communicative dont il avait le don, et j'apprenais, en les écoutant, bien des choses que j'eusse ignorées.

C'était l'époque où orienter les aînés de mes frères vers des carrières. De cela aussi on parlait ensemble. Le caractère, la santé et surtout les aptitudes de Jules le firent se diriger vers l'École des Chartes. Il y fut admis peu de mois après sa sortie du collège, le plus jeune de la promotion. Le bagage de latin fait à St. Joseph était de très bonne qualité ; il avait pris seulement quelques répétitions d'histoire à Poitiers, allant les chercher des Roussières à bicyclette. - Lorsqu'on proclama les noms des élus, il s'était caché derrière la porte, gêné par sa grande taille, et il envoya aux Roussières une dépêche incompréhensible, ne pouvant croire à son succès. Il fallut qu'Henri de VILLEDIEU lui rendit son calme et la conscience de la situation.

Quant à Henry, son amour pour les champs et surtout pour les Roussières le fit se diriger vers l'Institut Agronomique, dont il prépara les examens d'entrée au collège Vaugirard chez les Jésuites.

L'hiver qui suivit celui de mon mariage, nous eûmes à Poitiers de nombreuses et fréquentes réunions de jeunes ménages d'amis, partageant tous les mêmes aspirations et menant des vies analogues. Je n'ai gardé le souvenir que de l'intimité affectueuse des conversations et du plaisir de se trouver ensemble. - Ce cercle, assez restreint d'ailleurs, se limitait aux VEILLARD, aux PALUSTRE, Daniel LACOMBE, dont la femme, benjamine de la bande, venait d'un milieu tout différent, mais ne demandait qu'à s'adapter, aux de BEAUCHAMP (celui qui s'est donné à la Vierge de Lourdes après avoir perdu femme et enfant), aux de la SAYETTE (Élisabeth de la ROCHEBROCHARD, la jeune femme, était ma cousine).

Il est un ami que nous hébergions toutes les fois qu'il venait à Poitiers. C'était M. Léon HAMEL de sainte mémoire. Cet hiver 90-91, je l'accompagnai et le présentai à la grille de diverses communautés dont il voulait demander les suffrages pour les œuvres sociales. - Aux Filles de Notre-Dame, on se laissa impressionner par son aspect physique un peu commun et il ne fut pas compris, tandis qu'au Carmel, la Mère Prieure qui succédait à Xavérine de MAISTRE, apprécia de suite son âme d'apôtre à la chaleur de son plaidoyer, et les prières du Carmel furent acquises aux ouvriers "*espérance de la France*" et aux chefs qui les aimaient. Votre grand-père avait souvent occasion de rencontrer M. HARMEL dans les congrès, et fut parfois son porte-parole, pas toujours avec succès. - A un autre de ses voyages, lorsqu'il nous quittait, je demandai ses prières pour l'enfant que je portais et qui devait être Pierre. Il me répondit d'une façon si nette : "*C'est votre droit, Madame*", que je ne doute pas des grâces demandées et obtenues par ce saint ami moderne pour mon fils. - Évitez, mes enfants, que votre jugement suive votre première impression.

Enfin, je veux mentionner deux visites faites avec votre grand-père : l'une à l'abbé EYNARD, un vieux lutteur, compagnon de Louis VEUILLOT, que vous ne connaîtrez que par la vie de Ste Radegonde. Il avait été directeur de l'École de Saint-Vincent-de-Paul, qui précéda Saint-Joseph et les Jésuites. Papa avait été son élève. - L'autre visite à M. Emmanuel de CURZON, celui qui avait converti LE PLAY, et dont celui-ci se disait, au point de vue social, le disciple, ami de mon grand-père et si poitevin d'attaches et de souvenirs. Il avait eu 22 enfants, et lorsqu'il allait vivre quelques jours aux champs, papa était, parfois, un 23ème. Son intelligence était restée jeune ; il était aussi intéressant que respectable. Je fus contente de le connaître et d'être reçue par ce vieil ami.

En octobre 93, ce fut le mariage d'Ernestine. Mme de RAUCOURT, une la ROCHEBROCHARD, descendante comme nous de St. Louis (en dernier lieu par les de GOURGEAU), sollicita la main de ma sœur pour son fils Louis, aîné de 8 enfants et dont la carrière dans la Banque de France devait être si brillante. Mme de la ROCHEBROCHARD

était, elle-même, l'aînée de 9 et devait être grand'mère d'une vingtaine de petits-enfants ; je ne saurais dénombrer la génération suivante. Dans ces conditions, chacun doit compter sur son effort personnel pour bâtir son nid et élever la couvée. Dans la circonstance, vous savez que Dieu a aidé à l'effort des parents et que tous et chacun des oiseaux de la couvée chante leur louange et bénit leur mémoire en marchant sur leurs traces.

Le mariage eut lieu. encore à la Cathédrale avec une très nombreuse affluence des vieilles familles poitevines. - Pendant les années qui suivirent, nous vîmes souvent aux Roussières les frères et sœurs de mon beau-frère : Anne-Marie, qui si souvent vint prêter main forte à la jeune mère de famille ; Gabrielle, si jolie, qui devint Mme BRUNEAU ; Madeleine SOURY- LAVERGNE, qui, dans sa carrière coloniale, donna héroïquement à la France des marins et religieux ; Gaëtan, le Jésuite, camarade et ami de Jules, qui travaille maintenant en Chine ; Fernand, le marin, si lié avec Henry son contemporain ; Jacques, mort héroïquement pour la France. Quelle belle famille ! Que de richesses spirituelles, et quel bon patrimoine pour les générations qui poussent. (C'est dans le coffre en bois du petit salon des Roussières que Gaëtan nous fit son premier sermon. Talent oratoire en germe).

Deux ans après mon mariage, nous fêtâmes les noces d'argent de mes chers parents, heureux de leur manifester notre tendresse. A cette occasion, je fis exécuter au nom de tous un petit paravent de bois portant des dessins appropriés à la circonstance, que j'avais relevés sur des gravures en en-têtes de vieux livres. Je projetais de l'orner au revers de portrait au crayon noir et avais commencé par celui de Joseph mon frère, le Benjamin et celui, de mon mari, le nouveau frère aîné. Il restera sans doute inachevé.

Dans la famille d'Henri, j'avais trouvé de nombreuses affections très douces et précieuses : ma belle-sœur Gabrielle aussi charmante qu'intelligente et bonne, qui soutint de son expérience maternelle ma vie de jeune mère. Je fus marraine de sa fille Catherine avec pour compère Henri BAZIRE, un jeune Niortais, magnifique orateur et grand admirateur d'Henri, mon mari, tandis que son frère Louis était l'ami bien sympathique de mon frère Henry. C'est lui qui me fit vaincre (et avec succès) la frayeur instinctive que m'inspiraient les autos à leur naissance. (C'est de l'histoire ancienne !)

Quant à mon beau-frère Lucien qui aimait à discuter ses sympathies et antipathies, j'entrai de plein pied dans son amitié. Je me souviens d'une visite que nous fîmes aux Roussières avec sa mère dans une voiture fermée, exiguë pour trois personnes. Le plaisir de la causerie nous faisait choisir l'étouffement. Vaincu par la chaleur, il montait sur le siège au bout d'une demi-heure ; puis redescendait avec des idées bouillonnantes sur les jeunes filles, les femmes, l'éducation pour remonter un moment après. C'est à cette époque qu'il me dit qu'il ne voulait pas épouser une jeune fille pieuse, mais une jeune fille chrétienne. Heureusement qu'il a pris l'une et l'autre. - Je ne pus aller à son mariage en Provence, peu de jours après la naissance de René, mais j'eus la joie des bons séjours du jeune ménage aux Pâtrières, d'une visite même

de M. LAGANE, l'ingénieur si plein d'autorité et d'amabilité en dehors de son nom (Amable) et de sa femme si bonne, affectueuse avec son actif et ardent tempérament de méridionale. - Le temps a passé, Lucien est parti, mais l'affection qui m'unit à sa femme n'a fait que croître de part et d'autre.

Il y avait aussi à Poitiers la maison si chère des MONTMARTIN, dans la rue du Pont-Neuf. Le chemin m'en était familier. On y trouvait un affectueux et confiant accueil dans le petit salon ensoleillé. Ma tante avait les aimables et sûres qualités de ma belle-mère avec plus d'effusion dans son affection. Présidente des Mères Chrétiennes du diocèse et de la paroisse, elle avait un zèle apostolique entraînant. Mon oncle était toujours bon et très traditionaliste. L'aînée de mes cousines Lucie, religieuse du Sacré-Cœur, envoyée à Poitiers pendant les derniers jours de ses parents, était aussi intelligente qu'affectueusement attachée à la famille. Nos âmes s'étaient rencontrées et, jusqu'à sa mort, je reçus d'elle de bien charmantes lettres. - Mariées à peu de mois d'intervalle, Marguerite de MOISSAC et moi eurent des enfants contemporains, camarades de jeux et d'éducation. Ma tante savait conduire au Boisdousset de délicieuses réunions de famille. Les cyclamens que les Patrières en ont rapportés me figurent et me rappellent assez bien ces réunions. C'est le Général MEUNIER, grand-père de mon oncle, qui les a rapportés d'Italie. Votre grand-père me dit que le petit bois du jardin du Vatican en est tapissé.

La visite d'ami reçue le plus souvent par votre grand-père dans son cabinet à Poitiers était celle de Charles de MONTENON si infirme. Au pied de l'escalier, il s'asseyait, mettait ses béquilles sur ses genoux, et avec ses bras en guise de jambes, montait lentement l'escalier. Son cœur n'était point infirme non plus que sa tête et lui a donné d'inspirer et de faire beaucoup de bien ici-bas. Sa mère et sa sœur étaient des femmes aimables et énergiques dont j'ai conservé un parfait souvenir.

Charles de MONTENON éprouva une grande joie de la naissance de René.

J'avais travaillé avec bonheur à la layette que ma chère maman avait préparée confortable et magnifique, ses doigts de fée couvrant de broderies chemises, langes et bavettes. René était un magnifique poupon de 10 livres, qui me coûta fort cher. Il devint chrétien avant de voir le jour. Au baptême à la Cathédrale, son arrière-grand-père de la MARTINIERE le tint sur les fonds. Ma belle-mère avait demandé qu'il se nomma René en souvenir du René SAVATIER, jeune cousin de son père, qui, eut vécu aux Pâtrières sans l'épouvantable typhoïde qui emporta en quelques semaines le père et ses deux enfants. - La pauvre mère eut la présence d'esprit, dans son désarroi et sa douleur, de conserver à son beau-frère cette propriété de famille où son mari, l'oncle Gustave, avait tant travaillé. C'est à elle que nous la devons et j'espère que cette sainte femme protège ses neveux là où elle a aimé ses enfants, retrouvés dans le bonheur céleste.

J'eus de la peine à obtenir de ma belle-mère de nourrir mon fils. J'étais pourtant très bonne nourrice, mais on crut devoir, pour me donner plus de lait encore, m'abreuver de bière qui me fut néfaste, me faisant grossir et occasionnant des gerçures tenaces horriblement douloureuses, et cela durant 14 mois. - J'aime mieux penser à toutes les joies que, plus tard, me donna mon fils, qu'à toutes les épreuves physiques dues à ma première maternité.

Lorsque j'eus sevré mon fils, nous fîmes un joli voyage en Suisse en passant par Paris. Henri avait préparé ce voyage avec soin, mais je n'étais pas assez vaillante pour réaliser entièrement le programme, du moins le programme pédestre. Navigation sur les beaux lacs, ascension à cheval jusqu'aux glaciers ; les vues variées de ces admirables sites de montagne, merveilles de la puissance de Dieu, révélation de sa Sagesse et de sa Beauté, m'ont laissé un souvenir inoubliable. J'espère qu'en Paradis, ce sera plus beau encore, sans pouvoir le concevoir. - Nous redescendîmes par la vallée du Rhône jusqu'à Marseille et Toulon, où nous fûmes reçus chez M. LAGANE.

Avant de quitter la Suisse, il faut parler de notre petit séjour à Berne. - Votre grand-père faisait partie des Unions de Fribourg, groupe d'Études sociales fondé par Mgr. MERMILLOD, qui suivait, en cela, le désir de Léon XIII. Le groupe comprenait des théologiens comme le père de PASCAL, des sociologues comme TONIOLO, des hommes d'État comme le Cte BLONN, ce grand Seigneur autrichien adversaire de Bismarck, le Cte KUEFSTUL, et M. DECURTINS, Conseiller national des Grisons. Vous pensez combien, dans ces conditions, les réunions d'étude étaient intéressantes. - Elles se tenaient à Fribourg, dans l'Université Catholique, et les comptes-rendus étaient présentés au grand pape des définitions sociales qu'était Léon XIII. "*Lumen in coelo*", dit la prophétie de Malachie se référant à l'étoile qui brillait sur ses armes.

Donc, passant à Berne, au moment d'une session du Conseil Fédéral, votre grand-père désirait voir M. DECURTINS et pour ce faire me laissa au Musée de cette ville. - J'eus le plaisir d'y découvrir, dans la salle du fond, les dessins originaux des gravures de l'Évangile d'Overbeck, et, voulant, toute joyeuse, lui faire part de la trouvaille, je le rencontrai avec M. DECURTINS qui l'avait invité, et moi aussi, à partager le repas des Conseillers d'État à l'hôtel où ils se réunissaient. J'étais bien un peu intimidée, mais pas au point de perdre l'appétit. Et je n'ai pas, non plus, perdu le souvenir.

Mais nous voilà rendus aux Forges et Chantiers de la Seyne, après avoir traversé en vedette le port de Toulon. Nous fûmes reçus avec une affection qui mettait à l'aise. Les visites aux Chantiers furent d'un intérêt qui dépassait ma faible intelligence scientifique ; on nous emmena au Rouët faire une visite aux grands-parents de Jeanne, M. et Mme REVERDIT. C'étaient deux vieux charmants qui ont bien laissé de leur empreinte sur leur petite-fille. Lorsque nous descendîmes de voiture, j'admirai un beau paon posé en haut de l'escalier du jet d'eau et M. REVERDIT essaya, mais en vain, de me faire croire qu'il était empaillé. Nous

goûtâmes le pittoresque embaumé des monts des Maures avec leurs rochers noirs et de ceux de l'Esterel où ils sont rouges, le charme des gorges solitaires, des fontaines qui courent dans la montagne et qu'on a su faire jaillir en jets d'eau. Un soir où Henri et Lucien tardaient à arriver, on me dit qu'il était aisé de se perdre au milieu des vallonnements de chênes-lièges et de pins, mais que cela n'avait d'autre inconvénient qu'un retour remis au lendemain matin. - Nous fîmes la connaissance de plusieurs des ingénieurs amis qui œuvraient avec Lucien sous la direction de son beau-père ; nous passâmes une après-midi chez l'oncle et la tante de Jeanne en famille et vint l'heure du départ.

En revenant, nous traversâmes Marseille. Déjà j'étais allée à Notre-Dame-de-la-Garde, mais je ne connaissais pas la Cathédrale qui s'achevait, intéressante avec ses coupes byzantines.

Nous voilà de retour aux Pâtrières, heureuse de retrouver mon René qui s'était très bien comporté pendant cette séparation.



Marie-Suzanne Savatier

Désormais, ma vie sera consacrée à ma tâche maternelle doublement douce avec le caractère affectueux et facile de mon aîné. Deux ans après lui, sa sœur faisait son apparition avec moins de difficultés. Elle devint jolie et gracieuse, la joie et l'orgueil de sa grand'mère, fine et avancée pour son âge. Je l'entends encore répondre à la demande : "*Quel âge a-t-elle ?*" (et répondre très franc) ; "*J'ai un an*". Elle marcha aussi bien plus tôt que son frère. Ils s'aimaient tendrement et ne se quittaient guère. - Mais je restais très lasse et le physique réagissait fâcheusement sur le moral. C'est alors que fut décidée notre première saison de mer qui fut suivie de beaucoup d'autres. Nous allâmes à Port-

Lin, tout près du Croisic. L'Océan y était d'une absolue transparence sur son fond de sable de granit et laissait admirer la floraison d'algues très variées de formes et de coloris. J'en fis sécher des échantillons que j'envoyai au Roussières pour la St. Henri, en recommandant de les faire ressusciter dans l'eau avant de les offrir comme bouquet de fête. Jules vint nous voir. Ensemble, nous visitâmes Guérande. Son talent de photographe fit ses preuves en une bien jolie photo de nos enfants en béret et costume marin armés de leurs pelles. La vue des remparts de Guérande et de pittoresques rochers bretons, date aussi de cette visite de mon frère.

Le vent régnait en maître dans ce coin-là, et Mimi y prit une bronchite. A bout de notre location, nous allâmes passer quelques jours à la Baule jusqu'à son rétablissement. Nous y rencontrâmes M. de VILLEBOIS MAREUIL avec son ami M. de DION, qui faisait une croisière sur un ancien torpilleur transformé en yacht. Il fit connaître à Henri la première petite

voiture à pétrole qu'il venait d'inventer. - Les enfants avaient tellement bruni à l'air de la mer qu'une bonne sœur des hôpitaux salins d'enfants du Croisic prit René pour un petit mulâtre.

Cette saison m'avait fait du bien, et l'année suivante, nous fûmes à Biarritz. Là, c'est un rêve pour les yeux. Délaissant la grande plage, où il fallait payer sa place à une bonne femme, qui m'avait déclaré que la mer était à elle, je conduisais les enfants jouer en dessous de notre logement sur la toute petite plage du Palais encerclée de rochers. La proximité de Bayonne permettait un traitement hydrothérapique. - Les Lucien vinrent nous faire une visite et nous fûmes ensemble à Fontarabie, qui m'intéressa par son cachet espagnol et à Hendaye avec son sable fin et gris comme de la cendre. Là comme à Biarritz, les massifs d'arbrisseaux envahissent presque la plage. C'est à Biarritz que la brave Léontine nous fabriqua, avec la monture d'un parapluie de douanier et du coutil gris et rouge, une tente solide et confortable, que nos multiples saisons de mer n'arrivèrent pas à user. (Elle m'avait déjà fait l'ombrelle assortie à ma toilette rose et rouge, devenue robe de Marie par l'ingéniosité de sa maman). Le pied de la tente souffrit difficulté résolue par votre grand-père qui fit ferrer un gros bambou de canne à pêche, où l'on plantait le manche du parapluie.

Aux Pâtrières, on retrouvait grand-père et grand'mère. Les petits-enfants cueillaient des fleurs des prés et s'amusaient avec les petites bêtes rouges qu'ils aimaient beaucoup. - René avait de jolies idées : l'abeille, qui l'avait piqué, était un petit morceau de serpent. Un jour qu'en lui faisant admirer la prairie, je lui parlais de la puissance et de la bonté de Dieu, il répondit : "*Je voudrais embrasser le Bon Dieu !*" - Son grand-père l'appelait : mon petit coq. - Comme le grand-père actuel, il arrosait tout le long des soirées chaudes, après être revenu du bourg. La grand'mère disait que la Magistrature avait été le mariage d'inclination, et que la Mairie était le mariage de raison. Elle passait bien des heures le matin à lire des paperasses que les pauvres yeux d'opéré du grand-père ne pouvaient déchiffrer malgré leur impatience.

La mairie n'est jamais une sinécure et la Commune était parfois très agitée, surtout au moment des élections. C'est une occasion d'excitation pour les passions humaines, surtout les mauvaises. Il paraît que la politique est un mal nécessaire, mais je n'ai jamais cessé de confesser, sans aucun respect humain, que je suis inepte sur ce chapitre. Je ne vois dans la mairie et autres charges publiques que le moyen de rendre de grands services, aussi bien moraux que matériels et d'habitude à ses dépens. - Le bon abbé DUGUE, notre curé, venait souvent partager amicalement notre repas et causer, comme on le faisait aux Roussières, de la paroisse et des paroissiens pour le bien de tous. Les enfants l'aimaient beaucoup.

Pendant l'automne, nous allions faire un petit séjour aux Roussières, où je retrouvais, avec une joie que vous pouvez imaginer, mes chers parents, les RAUCOURT et mes quatre frères. Beaucoup de chasseurs qui nous fournissaient abondamment de gibier. Joie et santé des hommes de bureau, distraction utile des hommes de la terre. Ils rapportaient aussi,

parfois, quantité de bons ceps de chêne et d'oranges délicieux et bien accueillis à la nombreuse table. Nous occupions toujours ma chambre d'enfant, dominant le perron du nord, au pied duquel on se réunissait pendant les chaleurs pour d'interminables causeries. Les grenouilles du Vivier berçaient notre sommeil. Ernestine aidait maman dans la tenue de la maison, ne comptant jamais avec ses peines et son temps. - Tous les jeudis, nous avions la messe et toujours le Bon Dieu dans la chère petite chapelle tapissée de roses et de jasmin. - Maman recevait volontiers les amis de mes frères, de grands collégiens comme Pierre et Paul MAYAUD, contemporains de Joseph et aussi nos cousins comme les la ROCHE-BROCHARD de Boissoudan, le charmant Louis BAZIRE, et surtout la famille de Louis de RAUCOURT : sa mère, ses sœurs, ses jeunes frères pour des petits séjours pleins d'intimité.

Aux Pâtrières, Henri chassait au couchant ; on n'y voyait pas beaucoup de lièvres et nous n'avons jamais suivi les chasses à courre. Je me souviens d'un grand chien King, que l'appareil de mon frère Jules a immortalisé, attelé à la voiture d'enfant de René et Marie-Suzanne.

En revenant des Roussières (septembre 97), je fus encore assez souffrante mais soignée avec compétence, je commençai à sortir d'une partie de mes misères.

C'est à cette époque que votre grand-père fit l'acquisition, pour quelques années, d'une voiture basse et confortable et d'un petit cheval baptisé Trilby, qui me permettaient de bonnes promenades avec les enfants. Nous prenions habituellement la route des bois de Rocreuse, traversant Mairé. Combien j'étais loin de me douter qu'un de mes fils y serait un jour curé.

La visite de la jolie petite église de Mairé, si intelligemment réparée, était l'une des excursions que ma belle-mère faisait faire volontiers aux hôtes des Pâtrières. Nous fûmes aussi plusieurs fois à la papeterie de la Haye et aussi à Loches qui est, sinon le plus beau, du moins le plus intéressant des sites de Touraine proposés aux touristes, avec ses deux châteaux ancien et moderne, et son église coiffée de pyramides renversées.

En juillet 1898, nous arriva Gabrielle avec une rapidité déconcertante, si toute hypothèse n'avait été bien prévue. Je ne pus la nourrir, mais elle accepta très bien le biberon et poussa régulièrement. Je partis assez rapidement pour les Roussières, où l'on était pressé de baptiser Anne-Marie de RAUCOURT, ma petite filleule ; c'était trop tôt, et l'on dût me traîner à Gizay dans la petite voiture d'infirme. - Gabrielle était arrivée pour fêter son père le 15 Juillet (St . Henri) et Anne-Marie pour fêter le sien le 25 Août (St Louis). Les deux cousines jumelles avaient plus d'un point de ressemblance ; je les unis dans mon affection.

Je commençais à faire travailler René, petit écolier intelligent, mais pas très appliqué. Pour le rendre travailleur, il a fallu des séances au cabinet noir et quelques tapes

d'encouragement. Je m'aidais mal de Marie-Suzanne, qui apprit à lire avec les Sœurs de l'école libre. L'hiver, j'envoyais mon aîné à l'externat des Frères de la rue d'Orléans. Le Supérieur de la Maison était le vieux Frère Carolius, qui avait eu comme élève mon mari, mon beau-frère et mes frères. Il me donna, avec intérêt et bonté, un certain nombre de conseils pédagogiques dont je faisais mon profit pendant l'été.

Je ne crois pas vous avoir parlé de l'école libre des filles de Lésigny. Lorsque j'arrivai dans ce petit pays, c'était une école modèle tenue par des religieuses de la Salle de Vihiers, possédant, à juste titre, l'estime et l'affection de la population. La Sœur Isidore, la Supérieure, était une femme de valeur, la Sœur Marie conduisait rondement les écolières et faisait chanter avec à propos aux petites Lésignoises : "*Rentre ta langue Pamela, tire l'aiguille et lon la la*". La Sœur Frédérique déployait son adresse de fée dans la sacristie, son domaine. C'est l'oncle Gustave SAVATIER qui avait organisé cet établissement aimé de la famille et les Pâtrières étaient souvent le but de promenade de l'école. - Les sécularisations vinrent bouleverser tout ce bel ordre.



Pierre Savatier

En Août 99, c'est Pierre qui fit son apparition. La veille, je faisais une promenade en bateau avec Henri, Lucien et les enfants. La rivière était grosse, l'esquif tourna sur une pierre, l'oncle employait toutes ses forces à la manœuvre. Il écrasait le pied de son neveu en criant un "*Silence*" indigné à ses timides protestations. Assise au fond du bateau, j'avais plus d'envie de rire que de peur. L'équilibre se rétablit au grand soulagement des nautoniers.

Pierre pesait plus de 10 livres. Sa grand'mère écrivit à sa sœur de MONTMARTIN : "S'il devient évêque, il sera capable comme Turpin d'assommer ses ennemis avec son poing."

Il avait une bonne voix, et nous nous en aperçûmes car le pauvre enfant s'arrangeait très mal du biberon, et il cria pendant bien des semaines, jour et nuit. Enfin, aux Roussières, après changement d'air et de lait, il commença à bien pousser. - Peu d'heures après la naissance du petit frère, Marie-Suzanne, dite Mimi, mal surveillée, était tombée dans la fontaine de la Ste Vierge. A cette époque, une vache n'en pouvait sortir sans aide et elle s'y fut bien noyée, si son frère ne fut venu à son secours, s'accrochant aux herbes riveraines et la soutenant à la fois. Enfin, leurs appels furent entendus et on les tira de danger. "*Tu m'a sauvé la vie, René*", disait-elle avec reconnaissance.

J'allais souvent à la réserve causer avec Anne COIFFARD, si vendéenne de mentalité et d'habitudes, ainsi que son mari Pierre. Elle connaissait et aimait toutes ses vaches.

Il y avait la Princesse, la Baronne, la Marquise ; chacune avait des qualités différentes et elle me choisissait le lait convenant à mes poupons. Ses petites filles, Anne-Marie et Thérèse, étaient de bonnes bergères. Dans ce temps-là, les vaches n'approchaient pas des espaliers bien que les barrières fussent inexistantes.

En l'année 1901, mon frère Jules se maria en Juin. Depuis sa sortie des Chartes, il était archiviste départemental à Angoulême, et c'est dans cette jolie ville que sont nés ses premiers enfants. Ayant connu M. de BEUCORPS par des relations d'archives, il goûta le charme de sa fille aînée et désira son alliance. M. de BEUCORPS vint chercher à Poitiers, près de sa cousine Mme Charles AYMER, renseignements et conseil, et le mariage se décida rapidement. - Mes enfants avaient la rougeole, mais le bon Dr. BOUCHET dit rondement : *"Nous avons soigné les deux premiers avec vous, nous soignerons bien les deux autres sans vous, allez à la noce."* Et c'est ce que je fis.

Dans la majestueuse Cathédrale d'Orléans, nous entendîmes le charmant discours du Père de Saint-Maixent. Voisine de Mme H. de BEUCORPS, je commençai là à l'apprécier. Au lunch, nous rencontrâmes les de LUSSAC, qui n'avaient point oublié les services rendus par le grand-père SAVATIER. Écoutez l'histoire en passant : M. de LUSSAC, grand bâtisseur, s'était ruiné à ce métier. Le grand-père aida son fils à mettre ordre à ses affaires, à vendre la Boutelaie, le château de Mairé, créations de son père. Lorsque tout fût réglé, il ne restait à M. de LUSSAC que le cheval borgne sur lequel il avait fait ses courses d'héritier. Mais qui paie ses dettes s'enrichit, comme on put le constater par la suite. La belle grille de fer forgé de l'avenue a été donnée au grand-père en ces temps héroïques.

Au repas de la veille au soir du mariage, nous avons entendu avec plaisir un toast porté par Louis de RAUCOURT, et que je reproduis ici presque complètement, pensant qu'il fera plaisir à tous :

"Mademoiselle,"

*"Alors que d'autres auraient pu vous exprimer bien mieux que je ne saurais le faire notre joie et nos vœux, quelques personnes ont jugé que mes origines partiellement orléanaises et les liens qui unissent votre famille à la mienne, me désignaient tout particulièrement pour vous souhaiter, au seuil de votre nouveau foyer, une cordiale bienvenue.
....."*

"Nous vous savons beaucoup de gré, mon cher Jules, d'avoir été aussi parfaitement inspiré dans le choix de celle qui va augmenter le nombre des enfants réunis autour des parents vénérés dans nos chères Roussières. Bientôt, je l'espère, vous embellirez, Mademoiselle, ces réunions que nous appelons toujours et que nous appellerons longtemps, nos vacances, parce que le bonheur nous y fait jeunes comme des écoliers et vous goûterez, en même temps que vous l'augmenterez, le charme de ces vacances : repos du corps et de l'esprit pour nous, fêtes du cœur pour tous ; surtout pour ceux qui réunissent alors, si près d'eux, sous

leurs yeux ou dans le souvenir dont leur âme est remplie, leurs enfants de la terre et leur fille du ciel"

"Nous savons quels enseignements et quels exemples ont formé votre enfance et préparé votre jeunesse dont l'aube est à peine commencée."

"Dans votre société privilégiée, une éducation plus choisie, une instruction, plus complète et plus solide, donnent aux femmes une distinction et une supériorité intellectuelle reconnues."

"Ce n'est pas en vain qu'un illustre évêque a marqué toute une génération du sceau indélébile de sa science, de sa prévoyance et de son énergie."

"Ses enseignements devaient porter des fruits particulièrement généreux dans une famille où abondent les traditions les plus anciennes et les plus glorieuses ; où le travail, le dévouement aux nobles causes, aux idées généreuses, forment, eux-mêmes, une tradition, un patrimoine, que nul, chez vous, ne voudrait laisser s'amoindrir."

"Vous avez à cœur de fonder un foyer où puissent fleurir toutes les qualités de votre race."

"Eh bien, celui que vous avez élu, et la famille dont il est issu, ont, je le sais, tout ce qu'il faut pour offrir ce foyer, et pour vous épargner jusqu'à l'ombre d'une désillusion."

"Ceux qui les ont précédés ont amassé, eux aussi, au cours de carrières parfois glorieuses, toujours belles, poursuivies sous différents climats, un patrimoine d'honneur qu'ils entendent, comme vous, conserver."

"Plus près de nous, les chefs de votre nouvelle famille ont su parer l'âme des enfants que Dieu leur avait confiés, de toutes les qualités que vous pouvez désirer trouver dans un époux."

"Vous serez pour eux une nouvelle récompense. Je dis "nouvelle" car déjà s'est greffée sur l'arbre de leur filiation une branche où se lit un nom bien connu de tous ceux que passionne le magnifique élan par lequel notre génération se sent emportée sous la plus haute des directions, vers un idéal de science de justice et de foi."

"Mademoiselle, je vous ai dit de mon mieux pourquoi nous sommes tous ici pleins d'allégresse. Maintenant, à la veille d'un jour que font si joyeux et si grave les promesses de l'avenir et les regrets de la séparation, je veux emprunter un joyau au trésor de votre famille et vous l'offrir comme un symbole de cet avenir en vous disant :"

"Fiez-vous y"

Et le lendemain, nous faisons l'acquisition d'une sœur aimante et aimée.

Dès lors, Henri et Geoffroy de BEAUCORPS, officiers à Poitiers, firent souvent partie du cercle de famille des Roussières.

Sept mois après, nous perdîmes mon cher grand-père de la MARTINIÈRE. Je laisse la parole au Père Gaëtan de RAUCOURT dans son allocution au mariage de sa nièce

Élisabeth (ARNAUD) et de son neveu H. de RAUCOURT quelques années plus tard :

"On vous a tant parlé de votre arrière grand-père de la MARTINIÈRE que son image doit être gravée au fond de vos cœurs. On disait couramment de lui qu'il était un puits de science. Pour moi, jeune écolier qui n'entendis jamais tomber de sa bouche une seule parole, je le vénérerais surtout comme un saint. Que de fois, me rendant au Collège St. Joseph, ne l'ai-je pas dépassé dans la rue des Balances d'Or ou dans la rue du Gervis vert, lorsque, la tête légèrement inclinée sur sa haute taille restée bien droite, il se hâtait patiemment à tous petits pas, vers la Cathédrale pour sa messe de chaque matin. Je le revois en 1893 couché sur un lit de fleurs et endormi jusqu'à la résurrection dans la bure de St. Dominique. Son souvenir vous oblige, mais aussi vous encourage. Ne vous prêche-t-il pas cette austérité de vie qui fait rayonner les familles vraiment chrétiennes de pureté et de joie."

Tout dernièrement, je mettais la main sur la traduction en français des lettres de Léon XIII créant votre grand-père Chevalier de St. Grégoire-le-Grand et cette traduction était de grand-père naturellement.

Voilà, enfin, une phrase de son testament :

"Quelque sombre et incertain que soit l'avenir, j'ai la ferme confiance que la Providence n'abandonnera jamais mes enfants et petits-enfants. Qu'ils conservent aussi cette inébranlable confiance. Qu'ils se mettent particulièrement sous la protection de la Ste Vierge. Que, quoi qu'il arrive, ils suivent toujours les voies droites, toujours enfants soumis de la Ste Église, toujours fermes et constants dans la pratique de la foi et de la religion. A l'heure de la mort, il ne leur restera pas d'autre consolation, ni d'autre motif d'espérance."

Aux obsèques à la Cathédrale, un murmure parcourut l'assistance : "M. de CURZON !" C'était, en effet, ce vieillard qui ne sortait plus, mais qui avait tenu, ce jour-là, à rendre hommage à son compagnon de lutte, à celui qui avait fait condamner à la prison le Directeur du journal *L'Abeille* (Emmanuel de CURZON lui-même). Celui-ci écrivait ensuite à sa fille une longue lettre sur grand-père dont je cite seulement ce passage : *Nul ne fut plus que de la MARTINIÈRE soumis aux lois de Dieu et de l'Église, docile aux enseignements du Souverain et infailible Pontife. Parmi les preuves qu'il a données de son dévouement, nous en citerons une peu connue : avec MM. FROTTIER de la MESSELIÈRE et BAIN de la COQUERIE, malgré une opposition imprévue, il fit à Poitiers la première quête pour le Pape et provoqua ainsi l'établissement du denier de St. Pierre dans le diocèse.*

Adolphe de la MARTINIÈRE a reçu, comme un dépôt de famille, toutes les traditions saines en religion et en politique ; il vient de les transmettre à son fils, qui est homme à les léguer intactes à sa jeune famille. - Passez le flambeau, mes enfants.

Un autre événement grave se préparait. Mon frère Joseph s'éloignait du foyer pour entrer au Noviciat des Jésuites établi à Jersey depuis leur expulsion.

Papa lui avait, en vain exposé le bien qu'il pouvait réaliser dans le diocèse en y renouvelant les nombreuses traditions de famille ; il considérait que sa vocation était ailleurs. Cet enfant, si intelligent, affectueux, gai, suivait l'appel qui en peu de mois, devait lui faire parcourir une longue carrière et le faire parvenir au port, au triomphe après la lutte. Ma chère maman souffrit beaucoup de ce départ, mais l'espérance d'avoir un fils prêtre et apôtre soutenait son courage. Joseph écrivait des lettres qui n'étaient pas fréquentes, mais charmantes et qui montraient que son intimité familiale ne souffrait pas de la séparation. Celle où il souhaita la fête de Ste Élisabeth à toutes les Élisabeth des Roussières est à transcrire. Il n'oubliait rien ni personne au foyer. J'espère qu'il s'occupe maintenant de ses neveux.

"Lundi, Jersey,

"A sa maman, sœur, belle-sœur et nièce, de la part du petit novice Jésuite, qui va rentrer en grande retraite le 21, et n'écrira plus guère pendant un mois."

"Chère maman, je vous donne rendez-vous, le soir, de préférence, de 6 h. à 6 h 1/2. C'est l'heure où nous nous retrouverons le mieux, vous devant le St. Sacrement, et moi à ma méditation du soir devant mon crucifix."

"Chère Bébelle, sois bien sûre que je prie beaucoup pour toi et tous les petits, particulièrement le dernier qui a de si belles initiales (J.H.S., Jean-Hilaire SAVATIER)."

"Chère Élisabeth, je n'ai pas eu beaucoup le temps de vous connaître, mais ce que j'ai appris de vous me suffit pour vous aimer comme ma sœur et prier le Bon Dieu à toutes vos intentions ."

"Enfin à la petite Bébelle, bonne fête aussi, beaucoup de joie et de prières pour moi. Ce sont surtout les siennes que je demande, car ce sont peut-être les plus efficaces."

"A tous enfin, tous les souhaits d'un exilé qui ne veut espérer pour sa famille rien autre chose que la joie dont il est inondé, et qui embrasse tout le monde aux Roussières par dessus la mer: Maman, Papa, Jacques, Jules, les deux Elisabeth, tous les petits et H. SAVATIER."

"Il y a trois jours, j'étais à Gorey, au-dessus de Montorgueil, et, de là, je voyais les côtes de France et les maisons blanches de Granville. Mon cœur alors était aux Roussières, au milieu de toute la famille et y bénissait le Bon Dieu de la grâce de mon absence, car c'en est une pour tous. "

"Votre Joseph ."

Après la naissance de Pierre, nous reprîmes nos habitudes de saisons à la mer. Le changement d'air faisait du bien aux enfants et nous trouvions agréable d'être chez nous pendant quelques semaines. En 1900, votre grand-père me donna le choix entre l'Exposition et la plage. J'étais bien lasse et opinai pour la seconde, où nous emmenâmes nos quatre enfants sur le sable de Royan.

Nous avons un beau chalet sur la mer et, comme cuisinière, la bonne Léontine, qui rapportait du marché aux poissons, tous les matins, de délicieux déjeuners. On n'imaginait pas les bombardements et les restrictions. Je profitais du voisinage de Saujon pour m'assurer une saison hydrothérapique. - Je fis alors la connaissance de cet établissement et de son fondateur le Dr. DUBOIS, homme intelligent, consciencieux et dévoué, qui fit beaucoup de bien durant sa carrière. - Henri eut la pensée qu'il pourrait peut-être soulager papa. Et, de fait, celui-ci devint un des habitués de la petite station agréable où presque tous se connaissaient, où la mentalité était bienveillante et où les divers traitements pratiqués avec soin obtenaient souvent de très beaux résultats. Papa fut soulagé bien des fois, mais non guéri. Maman trouva un cousin dans le curé, M. de LAAGE de MEUX. L'église voisinait l'établissement qui fournissait les quêteuses tous les dimanches. Le Docteur mettait de la psychologie dans ses consultations, soignait aussi les âmes et ne manquait jamais la messe du dimanche. Sa femme et sa fille étaient fort bien.

Mais c'est à Royan que nous étions installés au chalet des Œillets avec deux enfants qui ne marchaient pas encore, et les séjours sur la plage m'étaient plus agréables que les courses à Saujon.

Cette année-là fut chargée, car je commençais à faire de sérieuses classes à René après les heures de pouponnage. - Lorsqu'on avait goûté, je m'en allais avec mes deux grands faire de bonnes promenades qui me détendaient. C'est là que j'appris à connaître et goûter les solitudes du coteau.

Après Royan, nous allâmes à St. Palais dans le chalet Bébé. Que de fois, sur la petite voie côtière, nous avons parcouru la côte d'argent, enveloppant d'un regard bref toutes les criques, les plages minuscules, vrais petits nids entre terre et mer. La chapelle avancée sur la côte n'est guère oubliable. A St. Palais, pas de vent, un paysage très reposant.

Nous y retournâmes plusieurs autres fois ; plus tard avec six enfants et étions alors proches voisins des bons amis CORBIN. En une de ces saisons, à Nausan, nous goûtâmes les premiers charmes de l'auto. Cette première acquisition d'Henri avait la carrosserie d'un tout petit tonneau. Les parents montaient devant et les enfants enveloppés de capes à capuchons, bleues et blanches, formaient à l'arrière comme un bouquet de fleurs. - Nous allions ainsi visiter nos parents à Saujon, visiter d'autres plages. Je crois bien que les voitures fermées n'ont pas le même charme.

Une saison à Sion, non loin de St. Gilles, nous amena en Vendée. Nous avons une petite plage très personnelle où je faisais la classe entre deux chasses aux crabes. Plus de mollusques, que de poissons, de rochers que de sable, mais des rochers schisteux sur lesquels les enfants gambadaient nu-pieds, les escaladant comme des chats. - Nous y avons emmené

Jacques de RAUCOURT, confié par sa mère, et qui avait très grand peur de l'eau, même dans les bras de son oncle. Il écrivait à sa maman qu'il aimait bien les crevettes, mais que la tante ne voulait pas qu'il en mangeât les os. - Une de nos dernière saison fut à St. Palais, où nous avons un jardin ombragé, un peu plus loin de la plage. - On gagnait la petite chapelle avancée à travers les dunes boisées et sauvages embaumées d'immortelles jaunes. Que de beautés, que de charmes dans la nature.

1901: Mon Jeanhil arriva aux Pâtrières pendant un mois de Septembre, comme Pierre. J'avais pu le nourrir. C'était un enfant très affectueux et doux. Il eut pour marraine sa tante de RAUCOURT et pour parrains ses cousins Paul et Jean TAUNAY, le premier ne pouvant voyager, remplacé par son frère. Combien sont en Paradis.

C'est vers cette époque que je repris mes pinceaux pour décorer un ornement destiné à la chapelle des Roussières. J'y mis les nénuphars de la Creuse apportés par mes enfants. - Il fit grand plaisir à maman qui trouvait le moyen de le transporter pour qu'il servît à toutes les fêtes de famille.

Les fêtes des parents et grands-parents ont toujours été célébrées dans la famille par des fleurs, des friandises, de petits cadeaux ingénieux, souvent œuvre de l'aiguille des filles, récitations de vers, effort de mémoire, etc ... etc ... Quelles bonnes et douces choses ramènent les Saints patrons.

Peu après, nous nous décidâmes à mettre René à St. Joseph pour l'année de sa première Communion et de rester nous-mêmes à Poitiers, sauf la période des vacances. Il entra dans la classe du Père Louis et je le vois, tremblant bien fort, alors que son professeur répondait par quelques paroles sévères à ma présentation maternelle. Mais il sut forcer son estime et arborer souvent d'éclatantes décorations. Son père préférait les rouges et moi les bleues. J'en ai fait collection pour me garnir un bonnet de vieille maman. Qu'en pensez-vous ?

Depuis Angoulême, ma sœur de RAUCOURT, avait fait beaucoup de chemin, parcourant la France en tous sens à l'avantage de la carrière si brillante du père de famille. Après Angoulême, Libourne ; de Libourne à Roubaix. Dans ce rude climat du Nord, en ce milieu industriel, spectatrice de grandes misères physiques et morales, elle dépensa ses forces jusqu'au bout, sans qu'on put lui venir en aide.

J'ai entendu dire à son mari qu'il ne savait pas ce que c'était de travailler avant d'aller dans le Nord. Et quel milieu ? – Un jour, à une station encombrée, Louis ému par les blasphèmes qu'il entend proférer, riposte : "*Vive Jésus-Christ !*" Le tumulte augmente ; il répète son affirmation, mais eut été écharpé sans l'arrivée du véhicule qui dispersa la meute. - Et pour une jeune mère de famille, quelles difficultés : les vaches alimentées de drèches de betteraves, donnant un lait qui ne pouvait convenir aux petits ; Ernestine leur en faisait venir de Paris. Et

elle ne voulait plus se servir de son bon linge de trousseau. Séché dans la poussière de charbon, soumis ensuite à d'éprouvants traitements chimiques, elle le voyait disparaître à vue d'œil. Vous pouvez deviner ce qu'est la vie de pauvres femmes sans instruction, mères de nombreuses familles avec un mari mineur, dont le progrès fait souvent un forçat. Dieu connaît bien toutes les misères humaines, et c'est Lui qui jugera tous les hommes.

Bref, après la naissance de Jacques, sa mère fut très malade, et comment cela eut-il pu tourner si Louis n'eût été, à ce moment, nommé Directeur de la Banque de France de Gap. Cette bonne nouvelle, cette réalité rêvée, changèrent la face des choses. Ernestine arriva aux Roussières très maigrie, sensiblement grandie (de plus petite, elle était devenue plus grande que moi). Le séjour en montagne fit du bien à tous. Seulement, comme les eaux de fonte des neiges sont superficielles, sa fille aînée eut la typhoïde. Mais on en guérit.

Après Gap, les RAUCOURT prirent le chemin de Flers. Je peux parler en connaissance de cause de cette petite ville où je fus les voir dans la verte Normandie. Ernestine m'avait demandé d'aller y assister à la première Communion de son fils Louis, je crois. - Le souvenir que je garde de mes promenades est celui du parc, de ses arbres si beaux, d'une croissance tellement vigoureuse. Papa s'arrêtait devant l'un, puis devant un autre, exclamant son admiration : "*Imaginez une forêt des deux plus gros platanes des Pâtrières.*" - Dans cette province, on fait la cuisine à la crème, mais on consomme beaucoup d'eau de vie, même dans le biberon des enfants. Lorsque ma sœur arriva à Flers, on lui offrit l'achat d'un barricot de Calvados, dont elle avait nécessairement l'emploi avec tous ses enfants !

Peu de jours après cette bonne petite réunion, mes parents furent informés que mon frère Joseph était très mal, qu'il était mourant. Ils accoururent à Jersey, mais papa seul pouvait veiller près du lit de mort de son fils. La clôture religieuse en interdisait l'abord à la pauvre mère, dont vous comprenez le supplice. Ce supplice se prolongea autant que la lutte cruelle contre la péritonite sans merci. On ne pratiquait pas encore (couramment) les opérations des appendicites qui ont emporté tant d'enfants, tant de jeunes gens. Maman partagea le sacrifice de son jeune prédestiné.

La veille de sa mort, il lui faisait écrire : "*Si vous saviez, maman chérie, comme je suis un enfant gâté ! Gâté par mes frères, par mon Père Maître (le P. TROUSSARD), par tout le monde, mais surtout par le Bon Dieu qui m'envoie la souffrance ! Oh, que je suis gâté !*" Après qu'on lui eut donné l'Extrême-Onction, et permis le vœu d'aller dans les Missions, il s'exclama : "*Je les tiens, mes vœux !*" Presque au dernier moment, offrant sa vie pour la Compagnie, l'Eglise, la France, il éleva la voix pour dire fortement : "*Pour le Pape.*"

Le Père de BOISSIEU, très aimé de Joseph, l'a soigné jour et nuit, lui faisant, chaque matin, sa toilette. Ayant obtenu de lui consacrer tous ses moments libres, le malade le voyait arriver avec joie. "*Si vous saviez, écrivait-il à sa mère, comme il me soigne bien. Il*

devine ce qui peut me faire du bien ou même plaisir." Pendant l'agonie, le père de BOISSIEU apportait à la pauvre mère les prières qu'on récitait et il vint lui dire qu'il n'y en avait plus que pour quelques minutes.

Mes parents désirèrent ramener le corps de leur fils, qui n'était qu'un colis, sur le bateau jusqu'à Granville. Votre père et moi qui attendions dans cette ville, avions demandé au clergé d'aller le recevoir au port ; mais la mort est un spectacle qui ne doit pas être donné à une foule insouciant. On renvoya les prêtres et nous vîmes le colis débarqué du bateau dans un wagon. Aux Roussières, il y eut une veillée à la chère chapelle. Maman semblait une statue de la douleur, et combien de jeunes amis se pressaient autour de la tombe du camarade qu'on avait aimé.

Mai 1903 : La vie reprit, un des nôtres était rendu au port. Maman dominait sa douleur.

De Poitiers, nous allions voir mes parents presque tous les jeudis, y passer les jours de congé ; mes enfants y *étaient chez grand-père et grand'mère. Pendant les vacances, il y avait les cousins. - Je vois encore Ernestine formant la mentalité de ses enfants : Ginette, pouponne jolie et gracieuse, vient de se réveiller et arrive dans le salon un peu grognon : "Voilà ma jolie poupée, dit sa maman. Elle a fait un bon somme et maintenant, elle va aller boire du lolo dans une jolie tasse. Et puis, elle aura une tartine avec de la bonne confiture. Comme ma Ginette est une petite fille heureuse, très heureuse.(Et Ginette de se rengorger). Ensuite, elle mettra son beau chapeau et elle ira s'amuser dehors avec les petites sœurs et les cousins. Comme elle a de la chance, comme elle est heureuse. Embrassez Grand'mère qui a fait la bonne confiture pour Ginette et la maman de Jeanhil."* - Et ma Ginette s'en va, absolument convaincue de son bonheur.

"Gare au Loup, dit-on à la bonne. Allez du côté de Gizay." Un loup ne se permettait-il pas de s'attaquer, presque tous les soirs, au troupeau d'oies de la métairie, lorsqu'il allait aux champs. En étranglant deux, il croisait leurs cous, et, les prenant dans sa gueule, les emportait. - La bergère avait commencé par le supplier à genoux, mais on lui enseigna qu'un bâton peut chasser un loup aussi bien qu'apprendre le courage à une bergère. Jules nous laissait tous les ans de charmants souvenirs des vacances en ces photos où il était passé maître : photos de nombreux groupes de famille, et, surtout peut-être, d'enfants très posés et naturels. Peut-il y avoir plus joli que l'échelle si bien garnie, que les 11 petits cousins se suivant, se serrant par rang de taille. Quel plaisir il faisait aux mamans. De petits tableaux d'art.



*Elisabeth et Henry de la Martinière
avec leurs nettis-enfants*

La pauvre Ernestine avait commencé dès Flers ces crises de foie qui la firent souffrir tant d'années avant de provoquer l'énorme calcul biliaire (gros et régulier comme un œuf de pigeon), que GOSSET finit par lui enlever, mais sans pouvoir réparer les dommages causés. - "*Je tremble, disait-il, en pensant que j'opère la mère de 9 enfants.*"

Les Jules n'étaient restés que peu d'années à Angoulême où étaient nés leurs deux premiers enfants, et on avait confié à ce jeune archiviste, si plein de compétence et d'amour des vieux manuscrits, les riches et considérables archives de Vannes fort en désordre. Il y travailla durant le reste de sa carrière, élevant et organisant un local à plusieurs étages pour leur servir d'écrin et laissant, sous ce rapport, un modèle à suivre à ses confrères. Il termina son œuvre en faisant inscrire sur la porte des archives les vers composés par Pie XI pour celles de Milan. Il riait en me parlant des félicitations des personnages officiels plus ou moins sectaires qui n'y avaient vu que du feu. C'était du latin !

Je fus les voir plusieurs fois en leurs successifs logements dans ce très joli pays que mon frère aimait à me raconter. Ils y avaient beaucoup d'amis qu'ils s'étaient créés par leurs sûres et aimables qualités. Plusieurs de leurs enfants y naquirent. Le collègue des Pères Jésuites et l'Externat François d'Amboise leur offraient les ressources éducatives qu'ils pouvaient désirer. Un beau jardin en terrasse dominait la place. Que de jolies vieilles maisons ! Quelles petites îles charmantes sur le Morbihan ! Quel cachet breton ont la cathédrale et la statue de St. Vincent Ferrier !

Dans ce joli hôtel, j'ai soigné, plus tard, mon grand petit frère, bien malade, et il y a perdu Marguerite sa fille aînée en 1922. Dans sa délicatesse, elle disait: "*Je voudrais voyager et aller voir tous les membres de la famille.*" C'étaient ses adieux qui ne pouvaient contrister sa mère. Elle est partie heureuse d'aller à Dieu, peinée de peiner les siens. Bernard, mon filleul, fut emporté par la grippe la nuit même de sa première Communion en 1918. Que d'anges gardiens pour ceux qui restent ici-bas !

Mais je vais bien loin alors que je devrais être installée à Poitiers, avec écoliers et écolières. - Mes beaux-parents, ne voulant pas s'astreindre au règlement du collège, nous laissèrent la grande maison et furent s'installer au 34. On communiquait toujours par les jardins. - Ils emportèrent les meubles qui leur étaient utiles, en laissant quelques-uns, et il nous en vint d'autres des Roussières provenant du Plessis, des Quatre-Vents, etc ...

1903 : Après la première Communion de mes frères à St. Joseph, j'y vis celle de mon fils aîné. Il fut confirmé par Mgr. AUGOUARD, et l'imposition de ces mains lui assura, sans doute, le don de Force. Il était charmant d'entrain et bien poitevin, ce missionnaire. Votre tante Yvonne aidant, il doit certainement s'intéresser particulièrement à la famille.

Les religieuses du Sacré-Cœur durent abandonner leur pensionnat. Grâce à Mme AUBARET, à M. BIZARD, le local ne fut pas livré à des mains indifférentes, et même, un petit Externat, s'efforçant de conserver les traditions du Sacré-Cœur, fût ouvert dans ce qui était, jadis, l'école pauvre. La chapelle des Œuvres, élevée par la Mère du CHAYLA, complétait le local. La direction en fut assumée par Melle PORTALLIER, une éducatrice de grand cœur et de grande compétence, secondée par Melle Louise de CURZON, fille d'Hilaire, qui représentait les traditions poitevines, et dont le complet dévouement, le bon sens, l'énergie représentaient de solides fondements. Il y avait encore d'autres dévouements, et, là-dessus, on bâtit une maison d'éducation où la bonne volonté, l'effort, le travail s'ingéniaient à remédier aux lacunes, enseignant aux enfants la simplicité, l'oubli de soi et une appréciation juste de la vie. J'ai passé de nombreuses heures à causer avec Melle PORTALLIER ; nos conceptions étaient les mêmes et arrivaient aux mêmes conclusions.

L'année même du départ du Sacré-Cœur, avant que ne fût bien organisé le petit externat, Marie-Suzanne fit sa première Communion dans la chapelle de l'Évêché. Mme JOUANNEAU avait organisé cette fête (5 Juin 1905), qui manifestait et bravait la persécution. Pour la première Communion de l'aînée de ses petites-filles, ma chère maman s'était plu à broder un service de 24 couverts à notre chiffre. Des Roussières, étaient venues volaille et asperges et beaucoup de fleurs. On prit le petit déjeuner au jardin sur des tables volantes couvertes de jasmin. Fête de printemps tout-à-fait. Ma fille avait été confirmée l'année précédente avant le départ des Dames du Sacré-Cœur, dans leur chapelle, le 18 juin par Mgr. PELGE.

Dès lors, se déroulèrent des années studieuses et régulières dont j'ai gardé le meilleur souvenir. - Mes enfants travaillaient bien, trouvant dans leurs études et leurs petits succès un grand nombre de joies partagées par leurs parents. La crèche l'hiver, le mois de Marie dans le jardin, réunissaient dans les mêmes chants aînés et benjamins. Pendant les soirées des dimanches et jeudis, on passait de bons moments au chalet de St. Benoît, rapportant beaucoup de fleurs qui égayaient la salle-à-manger.

On se partageait les conduites des filles. C'était souvent le tour de Pierre de MOISSAC, qui emmenait avec les miennes : Françoise et Claire, Jeanne-Marie de la CHEVASNERIE. Dans le même quartier : les d'ELLOY, les PALUSTRE, les de MONTREAL, Germaine MESNARD, les de LAUZON, tandis que René circulait avec son cousin André de MOISSAC, Bernard Le CAMUS, Pierre de VALLOIS, PAVY, Bernard de VAREILLES, de FOMBELLE, etc...

Les fêtes au collège, à l'Externat, réunissaient les familles. - Je me souviens d'une distribution de prix à Saint-Stanislas où avait été couronné Pierre. - Mgr. PELGE, qui avait présidé les fêtes analogues au collège, à l'Externat, remontant la salle, me dit en riant : "*Il n'y en a que pour vous !*" Et sans doute, d'autres parents pensaient de même.

Au mois de Décembre 1904, nous fêtâmes les noces d'or des parents d'Henri. Ils s'étaient mariés très jeunes et avaient une belle vieillesse, sans infirmités. Les Lucien vinrent de Provence ; Gabrielle dut y renoncer, ne voulant quitter son malade. Paul amena sa fille aînée. - Nous offrîmes à nos parents une médaille où était gravé avec ses rameaux l'arbre de leur descendance. La messe à l'autel de paroisse de Ste Pierre rappela bien des souvenirs. - Le repas eut lieu dans la vieille maison du 40, dans la salle des tapisseries, où ils redevinrent plus jeunes pour la circonstance. - Ma tante de MONTMARTIN avait eu l'idée charmante de reconstituer, pour l'occasion, une de ces pastorales du bon Père GAILLAUD, qui avaient fait la joie de leur enfance. On apporta une botte de paille entre les portes des salons ; j'y couchai mon Jeanhil ; Marie se couvrit d'un voile blanc ; ma tante se mit au piano, et nos enfants chantèrent ces délicieux couplets : "*Petit Jésus, reçois ma tourterelle.*" - "*Recevez ce gâteau, mon adorable frère !*", etc ... que j'entendais ma belle-mère redire si souvent.

Quelques mois d'hiver passèrent, j'attendais mon petit Jules. Un soir, notre père fut arrêté par une crise de cœur comme il en avait parfois. Je fus lui dire bonsoir en traversant le jardin. Il me dit : "*Ma chère fille, ne revenez pas, vous pourriez glisser, ce n'est pas prudent*" Ma belle-mère inquiète, envoyait chercher le Docteur PETIT. Le docteur diagnostiqua un danger imminent et on prévint mon beau-père. "*Je suis prêt*", répondit-il avec calme. Henri s'en fut réveiller un prêtre à la cure, fit apporter les derniers sacrements et le Juste partit sans angoisses pour le suprême voyage. A mon réveil, Henri m'apprit le départ de son père.

Mon frère Henry se maria peu de semaines après. Par une suite de mauvaises coïncidences, mes parents seuls purent aller à cette fête nuptiale. Ils avaient eu bien raison de faire confiance à leur fils qui leur amena aux Roussières une nouvelle fille bien capable de comprendre la famille et d'y entrer. - Sa première visite fut, d'ailleurs, très pénible; elle nous arriva au début d'un abcès dans la gorge. Heureusement que ses séjours aux Roussières se renouvelèrent moins douloureux.

J'ai bien peu parlé des TAUNAY dans ces pages. Au moment de mon mariage, Paul et Jean étaient de bons collégiens de Ste Joseph, leurs sœurs de petites filles que leur mère promenait, emmenait aux bénédictions de la Cathédrale. Leurs parents, à cette époque, occupaient le 34 et on recueillait bien des joies de ce voisinage. Ainsi, ils venaient dîner tous les dimanches chez les grands-parents. Que de fois, traversant le jardin, ouvrant la porte de communication dont on m'avait donné la clé, j'allais causer avec la grande sœur dont l'accueil était toujours gai et affectueux. Elle m'a enseigné bien des choses en ma vie de jeune femme par son exemple et ses causeries. Ses conseils étaient sûrs et clairs. - Au printemps, nous nous retrouvions dans le jardin, sous le petit hangar ensoleillé (devenu garage), où elle venait garder ses enfants. Je fus marraine de sa fille Catherine, dont Henri BAZIRE était parrain.

Je fus avec Henri, à Saint-Maixent, faire une visite aux grands-parents TAUNAY en leur vieil hôtel. Selon les traditions de la maison, nous dûmes savourer un festin aussi considérable que délicieux et comme j'eus l'imprudence de signaler mon goût particulier pour les truites de torrent, une panier de ces frais et fins poissons se trouva dans nos bagages.

Lorsque se terminèrent les études du collège, Paul et Jean TAUNAY prirent le chemin de la Rue des Postes, où l'un voulait préparer Agronomie et l'autre Navale. Mais après une scarlatine pour l'un, une rougeole pour l'autre, mal soignés dans l'entassement malsain d'une infirmerie de fortune, ils furent, l'un et l'autre, à peu d'années de distance, atteints de la tuberculose. Leur mère les soigna avec un dévouement de jour et de nuit ; elle guérit Paul-Noël, mais Jean lui fut enlevé, emportant presque toutes les forces de sa mère, et blessant au cœur son père qui lui survécut peu de temps. - Lorsque nous fûmes à l'enterrement de Paul TAUNAY, la pauvre Gabrielle nous dit : *"Aimez-vous bien, on a si peu de temps pour cela."* – Nous étions allés à l'intéressant logis d'Avançon au début d'une saison de mer. Deux incendies successifs éprouvèrent bien péniblement cette vieille maison familiale si aimée. Lorsqu'elle fut veuve, Gabrielle emmena ses filles à St. Sébastien, trouvant pour elles au Sacré-Cœur exilé les soins et l'affection dont elle désirait les entourer. Elle leur fut enlevée en 1909, après de longues semaines d'agonie. La perspective du mariage de Marie lui fut comme un dernier rayon de soleil. Nous perdions une sœur très aimante, ayant autant de charme que de jugement. Que de bons souvenirs j'ai gardés de son intimité.

Je ne puis vous laisser ignorer dans ces souvenirs de famille les dernières lignes adressées à ses enfants par votre tante Gabrielle. Ces conseils, elle les donna à tous les siens

"Février 1907."

"Au nom du Père, du Fils et du St Esprit."

"Mes chers enfants,"

"Si Dieu me rappelle à Lui, je lui offre le sacrifice de vous quitter ; dans la peine plus encore que dans la joie, il faut louer et bénir le Bon Dieu. Le Magnificat que j'ai dit si souvent avec votre frère, le Laudate, sont la meilleure consolation."

"Rappelez-vous, mes enfants, que le but de votre éducation a été de faire de vous des chrétiens fervents ; héroïques s'il le faut. Vous devez à Dieu, à l'Église, à la France, votre âme, votre cœur, votre intelligence, votre temps dans la vie, dans la mort, selon la Volonté de Dieu."

"Je vous laisse ma paix"

"Aimez-vous les uns les autres"

"C'est à cela, a dit Notre-Seigneur, que l'on reconnaîtra mes disciples."

"Que rien, mes enfants bien-aimés, ne soit capable de vous désunir !"

"Donnez le bon exemple", parole que nous dit Léon XIII à Rome."

"Par votre naissance, votre baptême, vous êtes tenus à donner le bon exemple. Donnez-le courageusement, simplement, entièrement. Portez haut et fier l'étendard de

Notre-Seigneur. Chacun de vos pas dans la voie de Dieu en entraînera d'autres avec vous. Vous seriez responsables de la perte des âmes que votre exemple public aurait gardé ou ramené à Dieu si vous manquiez à ce devoir plus strict que jamais dans notre malheureux pays."

"Par votre position, doublement, vous êtes obligés à la charité. Soyez justes, soyez généreux, soyez affables. Toujours et à tous, aux pauvres, non seulement vous devez aide et assistance de vos biens, mais encore de votre temps, de votre affection, de l'enseignement chrétien que vous avez reçu. Faites connaître et aimer Dieu, c'est le devoir de tout chrétien."

"Souvenez-vous toujours que le devoir doit être la règle de toute votre vie, que le mal que nous devons redouter plus que la mort, c'est le péché, que le bien que nous devons désirer et conquérir, c'est Dieu et l'Éternité pour nous et pour ceux dont Il nous demandera compte."

"Ayez un courage joyeux, une charité aimable. Il n'y a de paix sur la terre que dans le bonheur de faire la Volonté de Dieu. Il n'y a de joie que dans l'oubli de soi-même pour l'amour du prochain et le bonheur de tous."

"Que Dieu vous garde, mes bien-aimés, la Foi et l'Honneur."

"Je vous bénis."

Paul TAUNAY avait un cœur capable de tous les dévouements et d'attentions très délicates. Par exemple, dans sa façon de faire la charité, de pardonner sans retour aux incendiaires de son vieux logis et combien de traits de lui je pourrais citer. C'était un des matelots de Spes et il faisait chaque année pour lui un cadeau au chef de bord : des bouées d'abordage, des crochets pour les avirons, etc ... Pierre de MOISSAC, qui, faisait partie du groupe des amis excursionnistes, lui disait parfois en bon camarade qu'il était du pays des deux chèvres (2 S.). On se comprenait.

Je n'ai pas parlé des navigations de Spes dont la plupart eurent lieu avant moi. Mais, un jour, sous les ordres de votre grand-père, de jeunes matelots : Jules et Henry, mes frères, Jacques, Fernand de RAUCOURT descendirent jusqu'à l'île de Béhuard dans la Loire, à l'embouchure de la Maine et remontèrent jusqu'à Solesmes dans la Sarthe. Ils emportaient des provisions pour manger à l'abri de la voile, mais le gîte du soir qu'il fallait trouver non loin du bateau, en fin de journée, était plus difficile à assurer, d'autant plus que ces matelots avaient pris, sous le soleil et la pluie, des mines de brigands. Ils arrivèrent pourtant toujours à se loger. Le souvenir de la nuit de Trogues doit subsister dans la mémoire de Fernand et d'Henry. - Moi-même, je fus un jour jusqu'à Candès avec mon mari et mes frères, mais on me débarqua à Chinon, le reste du voyage devant être bien plus dur.

J'avais conservé, jeune femme, l'habitude des visites au cher couvent de Chinon, où je retrouvais tante Suzanne, plus vieille évidemment qu'aux moments où je l'allais voir chaque mois, avec mon bon grand-père. Alors, nous emportions notre déjeuner et allions nous

restaurer sur une petite route soleillée et déserte. Maintenant, dans le bâtiment neuf, je mangeais, servie par les bonnes Sœurs tourières, conservant le souvenir de ceux qui étaient partis pour le Paradis. Deux fois, j'y emmenai Ernestine pendant que je l'avais en visite aux Pâtrières avant son mariage.

Au moment où toutes les communautés étaient menacées, les Dominicaines de Chinon prirent le parti de chercher refuge en Belgique. Elles y restèrent plusieurs années après un laborieux déménagement et un voyage dirigé par mon frère Henry. - Elles y restèrent plusieurs années, souffrant de l'exil malgré le voisinage du Cardinal MERCIER et les efforts de leur aumônier, le Père BOYER, qui les sauva de la violation de leur clôture par les Allemands, pendant la guerre de 14, qui les avait pris à Habay.

A la paix, elles rentrèrent avec joie dans le cher monastère où nous les retrouvâmes, Henri y ayant conduit sa femme et ses enfants (peu après le mariage des aînés), alors que la clôture n'était pas encore rétablie.

Notre dernière visite fut pour les noces de diamant de tante Suzanne. Belle fête où la famille se retrouva nombreuse d'autant plus que c'était aussi le jour de la prise d'habit d'Anne-Marie de RAUCOURT, ma filleule Mitte. Je la vois assise avec son voile blanc aux pieds de tante Suzanne. Quel joli tableau ! Les noces de diamant, plus encore que celles d'or, sont un glas. Mais n'est-il pas beau le jour où l'on peut dire avec le psalmiste : *Satiabor eum apparuit gloria tua.*

Maintenant, c'est la seconde Mère Marie du Cœur de Jésus qui m'appelle à Chinon où vont souvent mon cœur, ma pensée et mon souvenir, à défaut de mes trop vieux os, dans la jolie chapelle.

Mais revenons à mes souvenirs antérieurs.

Au mois de juillet 1905, je fus aux Roussières pour la naissance de mon petit Jules. Il naquit un premier vendredi et fut porté à la chapelle presque immédiatement pour y recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Son parrain fut son oncle Henry et sa marraine, votre tante de MOISSAC. - Pour le nom, il y eut embarras du choix. Sa grand'mère Savatier désirait qu'il prit celui de son grand-père parti depuis peu de mois, et mes parents souhaitaient lui donner celui de son oncle Joseph. Il les reçut tous deux et on prit l'habitude de l'appeler des deux initiales : J.J. ; habitude difficile à perdre.

Je me remis bien chez maman et nourris parfaitement au début mon petit 6ème. Henri de BEAUCORPS, dont l'aîné en était le contemporain, le regardait avec intérêt et donnait de bonnes notes à la nourrice.

En 1906, nous eûmes aux Roussières une bien intéressante réunion pour fêter divers évènements de famille : Première Communion de Bébelle, baptême de sa petite sœur Geneviève. La retraite pour tous nos enfants fut prêchée par le Père Gaëtan de RAUCOURT. Le repas, bien nombreux, réunissait avec nous sous une tente, autour de trois tables, de nombreux habitants de la Guillonnière. Les de SAZILLY et quelques la ROCHEBROCHARD de Poitiers s'étaient joints aussi aux RAUCOURT. Mon cher papa prononça un toast que je reproduis ici pour la satisfaction et l'avantage de tous. C'est Louis qui me l'avait copié avec les listes des assistants.

"Je ne puis résister, dit mon cher papa, au désir de vous exprimer ma joie de cette si belle et si bonne journée. J'adresse un affectueux merci aux parents et amis qui ont bien voulu prendre part à notre fête de famille."

"A vous spécialement, mes chers enfants et petits-enfants, je veux redire tout le bonheur que nous éprouvons, vos mères, votre grand'mère et moi, à vous voir tous réunis autour de nous."

"Je dis tous ! Comment, en effet, n'aurions-nous pas senti aux côtés de notre première communicante, la présence et la protection de cette angélique Marie-Suzanne qui, elle aussi, reçut pour la première fois dans notre petite église le Dieu que, bientôt après, elle devait posséder dans sa plénitude. Et notre Joseph ! N'est-il pas représenté par un membre de cette famille qu'il avait faite sienne, à laquelle il était si fier et si heureux d'appartenir !"

"Mon cher Gaëtan, vous savez quelle a toujours été notre affection pour vous. Mais aujourd'hui, vous n'êtes pas seulement l'ami, vous êtes encore et tout à la fois et le frère ! et le fils ! et le ministre de Dieu dispensateur de ses grâces sur notre famille. Agréez l'hommage de notre respectueuse gratitude, l'assurance de notre profond attachement."

"Et, puisque je me laisse aller à vous parler des émotions de ce jour, comment pourrais-je passer sous silence celle que nous partageons ce matin, alors que, songeant à l'échéance prochaine fixée par les sectaires, nous nous demandions si cette belle cérémonie, si cette manifestation publique de la piété des fidèles de cette paroisse, groupés autour de leur Pasteur très dévoué et très aimé ; nous nous demandions, dis-je, si cette manifestation ne serait pas une des dernières !"

"Je me souvins alors d'une phrase écrite par notre ami BAZIRE au lendemain de l'encyclique : "L'atmosphère de la persécution, disait-il, est une atmosphère saine pour les poitrines catholiques !"

"Mes enfants, et vous surtout mes petits-enfants, il y a tout lieu de le craindre, vous êtes appelés à vivre et à grandir dans cette atmosphère de la persécution. J'ai la fierté de penser que toutes ces poitrines que vous devez, après Dieu, à vos chers parents, sont bien vraiment des poitrines de catholiques."

"Elles se développeront, elles se dilateront dans cet air vivifiant. Les cœurs qu'elles contiennent battront haut et ferme pour la défense de leur foi, s'inspirant des

traditions que tous vos pères, toutes vos mères, auront à vous transmettre."

"Mon cher petit René, tu es l'aîné des jeunes. Il t'appartient à ce titre de porter le drapeau autour duquel tous se rallieront."

"Ce drapeau est celui de l'honneur ! Il t'échoit à plus d'un titre."

"Prends ton verre, mon cher enfant, viens le choquer avec le mien et puis avec tous les autres."

"Nous boirons à la jeunesse, à son énergie, à sa constance dans les épreuves à sa vaillance dans la lutte !"

"Nous boirons à ses triomphes !!!"

Tous les jeunes d'alors retrouveront avec joie ces paroles qui étaient comme le testament moral du chef de famille.

Sa sollicitude pour toute cette jeunesse montante était grande. Il avait fait élever une grande salle destinée à abriter leurs réunions et leurs jeux. - On l'inaugura pour fêter la Sainte Elisabeth (avant la dispersion) par une séance de tableaux vivants où figuraient petits et grands. Louis se souvient certainement d'y avoir figuré en Landgrave de Thuringe, alors que Marie-Suzanne était Sainte Elisabeth.

Après Hennebont, dont sa femme a conservé des souvenirs fort mélangés, les Henry avaient été envoyés au haras à Blois. Ils imaginèrent que nous pourrions nous retrouver pour quelques excursions dans leur voisinage, et, en effet, c'est grâce à cette bonne idée que je connus le château d'Amboise, beau et charmant, peuplé de souvenirs historiques, et le château de Blois moins majestueux, avec toute l'élégance de la Renaissance. C'était aussi occasion de connaître et aimer davantage notre dernière sœur, qui nous recevait affectueusement.

Mes enfants avaient eu la coqueluche en 1901. *"Cinq coqueluches, Madame, me disait le bon Docteur LUNEAU ; je vous plains !"* Mon Jeanhil (abréviation de Jean-Hilaire) avait subi la contagion des quatre autres alors qu'il n'avait que quelques semaines, et sa gorge en était restée profondément atteinte. Il avalait difficilement, la poitrine se développait mal. Cet enfant, très affectueux, souffrait lorsqu'il me perdait de vue. A Poitiers, il guettait mon retour à la fenêtre de l'antichambre en répétant son refrain : *"Je veux maman."*

Je le vois devant la crèche chantant avec ravissement : *Qu'Il est beau, qu'Il est beau !* - La pensée du ciel s'était développée de bonne heure dans cette petite âme. S'amusant dans la chambre de sa grand-mère et regardant la photo du grand-père dont on parlait souvent, il lui dit un jour : *"Grand'mère, il ne faut pas avoir de peine, Grand-père est au ciel. C'est tout près le ciel !"* - C'est l'adieu qu'il devait nous laisser. Une domestique avait cherché, en vain, à développer sa jalousie contre le tout petit frère Jules qu'il aimait extrêmement, l'appelant *"Mon petit poupon"*.

L'opération de sa gorge précéda de huit jours son départ presque subit pour le Paradis (19 octobre 1906). Durant les heures d'insomnies de la dernière nuit, il répétait pieusement sa petite prière. Il étouffa dans nos bras. Je vois ce petit cercueil blanc emporté comme en triomphe et redis l'oraison de l'enterrement des enfants :

"Oh Dieu qui réglez avec une Providence admirable les fonctions des Anges et des hommes, faites de votre bonté que ceux qui vous environnent et vous servent dans le ciel, soient, sur la terre, le soutien de notre vie."

Il nous recevra, j'espère, à la porte du Paradis et protégera ses frères. Dans le caveau de Gizay, ont reposé tout d'abord trois corps d'anges terrestres attendant la résurrection : Marie-Suzanne, Joseph et Jehanil avant mes chers parents. Une partie de mon cœur y est aussi.

Mon foyer resta douloureusement amputé. A table, je vois toujours la place vide. Pierre dit que depuis le départ de son frère, il ne fut jamais pleinement heureux comme auparavant. Mon petit Jules ne voulait pas me voir pleurer et, par ses caresses, s'efforçait de me consoler. - J'éprouvais un vif regret que Jehanil n'eût pas reçu le sacrement qui rend parfait chrétien, et, exprimant cette souffrance à notre évêque, Mgr PELGE, alors notre voisin dans l'ancien hôtel de MOUSSAC, je lui demandai de vouloir bien confirmer sans tarder mes autres fils. (Dans les pays de langue latine, comme l'Italie et l'Espagne, l'Argentine, les petits chrétiens peuvent être confirmés après leur baptême), Monseigneur ne sembla pas accueillir ma requête, mais à la fin de Juin (1907), il nous convia à la messe en sa chapelle pour la fête de St. Jean et confirma Pierre qui avait 7 ans. - Monseigneur avait revêtu un ornement qui portait le médaillon de Sainte Radégonde. Il avait convié à la fête Saint Jean et Sainte Radégonde. Il avait toutes les délicatesses, le Saint et bon évêque.

En 1910, mes parents firent leurs partages et choisirent pour la réunion le 40 de la rue de la Cathédrale. Bien des choses étaient décidées d'avance, les aînés de mes frères avaient des carrières. La typhoïde de Jacques l'avait mis dans l'impuissance de continuer ses études. Il était demeuré près de mes parents et papa, de plus en plus fatigué, le forma à l'administration des domaines, le destinant à lui succéder aux Roussières. Mais il était bien dur pour Henry de renoncer pour toujours à cette propriété qu'il aimait tant, pour laquelle il avait tant travaillé, où il comptait vivre et mourir en y continuant la tâche familiale qu'il eût si bien remplie. Il fit sans amertume le sacrifice qui lui était demandé et qui retomba et retombera en bénédictions sur les siens, demandant seulement l'adjonction d'une clause selon laquelle, en cas de vente des Roussières, il aurait la priorité.

Mes parents avaient prévu au mieux l'avenir pour chacun de leurs enfants, les miens s'en sont déjà aperçus. Cette tâche remplie, chacun continua de marcher dans sa voie.

Le mariage de Jacques eut lieu en Janvier 1911. Marie, dont j'avais admiré le

dévouement près de sa mère, dont j'avais vu la désolation et le désarroi, me semblait devoir être une fille pour mes parents. La pensée de cet événement possible avait été une grande joie pour sa mère. - Nous demandâmes à Henri BAZIRE, descendu au 40 pendant une période militaire de vouloir bien être le porte-parole de son ami près de sa cousine, et il sut s'acquitter de sa tâche. Marie et ses sœurs vivant habituellement chez leur grand'mère, toutes choses préalables furent facilitées, même les présentations aux membres de la famille qui ne connaissaient pas la fiancée.

Le mariage fut célébré à Saint-Maixent, dans la vieille maison de famille de l'argentier, qui a gardé tout son cachet. Ce 19 janvier, il faisait un froid noir. Mes enfants qui faisaient partie de la même voiture que Lucie TAUNAY, rentrèrent glacés et je les installai, au retour, devant une grande cheminée dans la pièce où les chiens courent le cerf sur les tapisseries. De nombreux parents étaient réunis autour des orphelins. J'y vois mon oncle de LINIERS et Henri de MOISSAC du Canada avec deux de ses fils. Cette visite à la France lui était douce, mais sa femme partit pour le ciel en son absence. La chère Adèle, devant le tribunal de Dieu, aura présenté sa si nombreuse famille pouvant peupler tout un coin du ciel.



Adèle de Moissac

Lucie chanta à sa sœur la vieille chanson de la mariée, un de mes souvenirs d'enfance :

*"Vous n'irez plus au bal, Madame la mariée,
"Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée.
"Vous garderez la maison
"Pendant que nous irons. (bis)*

*"Quand vous aurez chez vous
"Des enfants à conduire
"Il faut les gourmander
"Et bien souvent leur dire
"Car vous seriez pour eux
"Coupables devant Dieu. (bis)*

*"Recevez ce gâteau
"Que ma main vous présente
"Il est fait de façon
"A vous faire comprendre*

"Qu'il faut pour se nourrir

"Travailler et souffrir.

etc. etc. etc.

Après leur voyage de noce, Marie alla partager aux Roussières la vie de mes chers parents. Maman, très heureuse d'avoir une fille près d'elle, la gâtait tant qu'elle le pouvait. Ces jeunes pouvaient, d'ailleurs, circuler facilement, les occupations agricoles de Jacques ne l'assujettissant pas à heure fixe. Il avait pris la mairie et continuait de s'occuper des jeunes de la Commune où il était si aimé. Son obligeance et son dévouement, avec son caractère cordial et gai, lui avaient gagné tous ceux qui le connaissaient. Combien il a été regretté !

Maintenant, le souvenir d'une mésaventure : je dormais profondément, lorsqu'un enfant me réveille pour avoir de la lumière. J'allume la petite lampe, mais enflamme, à côté, les pompons de mes rideaux. Les voilà qui flambent tout autour du ciel de lit. Le plafond tombe avec un vacarme de vaisselle cassée. Me voilà par terre, bien réveillée du coup, et donnant l'alarme. Henri se précipite sur ses papiers, en disant : "*Nous sommes flambés*", mes filles sur leurs vêtements ; Lucienne emporte mon petit Jules ; mais voilà qu'entre en scène un grand diable blanc qui bondissait sur mon lit armé d'un drap ruisselant. C'était René qui avait pris le temps d'utiliser avec intelligence le contenu de son broc. Il vint à bout d'éteindre la flamme. Les dégâts n'étaient pas très graves, sauf le beau Christ d'ivoire. L'assurance fit refaire le plafond, tapisser la chambre à neuf et renouveler quelques tentures et literies.

Ma pauvre chère maman avait été à ce moment-là opérée d'un œil (aux Hospitalières) et cela l'avait beaucoup secouée. Dans la même semaine, elle eut de la congestion et une petite crise d'angine de poitrine. Je fus coucher quelques nuits auprès d'elle et la vis monter, avec une joie non dissimulée dans la voiture qui la ramenait aux Roussières où elle devait être bien entourée.

Une saison au Mont-Dore avait été décidée pour ma mauvaise gorge. J'y devais retrouver Marie-Henry, mais je partis pleine d'appréhensions dont on riait.

J'entrepris bravement le traitement assez compliqué. Les belles promenades dans ce pays magnifique nous étaient un dédommagement à nos soins et peines. Les bonnes causeries ne permettaient pas au temps d'être long. Nous ne fréquentions le milieu si mondain que dans les lieux de traitement. Je fus prise d'une angine et soignée par ma petite sœur avec autant d'affection que de compétence.

Ma chère maman, malgré sa fatigue, m'écrivait de bonnes lettres donnant des nouvelles de tous. Elle était un trait d'union comme je voudrais l'être entre ses enfants dispersés et ceux qui lui revenaient. Journallement les nouvelles du pauvre cher papa étaient lues avec

intérêt. Les RAUCOURT, les Jules arrivaient aux Roussières. Très ébranlée par son opération, on lui recommandait de tenir habituellement les yeux fermés, mais elle s'intéressait à notre saison, écrivait sa tendresse et ses recommandations. René avait, en fin d'année scolaire, de grands succès à la Faculté de Droit.

La lettre qui m'annonçait ces bonnes nouvelles était restée au fond d'une boîte au Mont-Dore (Je ne l'ai reçue que six mois après). Je ne comprenais pas grand chose aux félicitations de maman s'adressant, d'ailleurs, aux succès scolaires de tous mes enfants et Henri me faisait des reproches sentis me disant que je serais la dernière à complimenter mon fils. On aurait pu me répéter la nouvelle au lieu de ce mécontentement qui a singulièrement diminué ma joie. Je suis restée dans l'ignorance jusqu'auprès du lit de mort de ma pauvre maman.

Un dimanche, Henry était venu faire une visite à sa femme et à sa sœur. Dans la salle-à-manger, on nous apporta une dépêche. Notre chère maman était partie pour le ciel, le 5 août, subitement la nuit, emportée par une crise d'angine de poitrine. Elle avait eu la force de mettre sa main sur celle de papa pour un dernier appel.

Tous ses enfants se trouvèrent réunis dans la même douleur. L'âme du foyer était partie. - Je dus regagner promptement les Pâtrières, où les vacances avaient amené une joyeuse animation qui me pesait.

C'est vers cette époque que les Lucien s'installèrent à Ingrandes après des réparations qui avaient aménagé à leur goût cette agréable petit coin entre la grand 'route trépidante et la Vienne majestueuse et tranquille. Le Dersey devint un fréquent et joyeux but de promenade. La réception affectueuse, la conversation intéressante et familière y faisaient les heures courtes et on partait avec le désir de revenir. La chère Jeanne-Lucien écrit maintenant : "*C'était mon Trianon*". Les récits de ma belle-mère m'avaient fait aimer d'avance cette habitation où elle avait vécu alors que son mari était juge au Tribunal de Châtellerauld, et où Henri et Gabrielle avaient le souvenir de leurs premières petites entreprises, de leurs jeux de jeunes enfants. On aimait à les rappeler.

Pendant nos années scolaires à Poitiers, les soirées de congé qui n'étaient pas données aux Roussières se passaient à St. Benoît, au petit chalet aimé de tous. Jadis, Normande et Lisa occupaient leurs loisirs citadins à y aller quérir du bois pour leurs maîtres, ou du foin pour leur râtelier. Les autos successives cahotèrent dans l'allée sous bois. On y goûtait, on y avait même improvisé un tennis, on en rapportait toujours des fleurs pour la salle-à-manger depuis l'aubépine du printemps jusqu'au houx de l'hiver. Quant aux prunes, elles étaient toujours mangées par des "saloperies " (sauf vot' respect).

Après St. Benoît, je reprends naturellement le chemin de St. Joseph dont je n'ai pas assez parlé. Au père de NADAILLAC avait succédé un breton que selon les traditions du

Collège, on appelait "Mon Père", c'est-à-dire : le père RIAS. Avec lui et, comme préfet : le Père PENNIER, le Collège maintenait les traditions qu'il tenait des Jésuites, en sorte qu'ils le purent reprendre sans brusque transition. Les belles cérémonies à la chapelle avec la cohorte des enfants de chœur et les places réservées aux parents, les concertations, les fêtes des jeux, les séances théâtrales et les conférences, dans la grande salle, n'ont guère changé d'aspect depuis mon enfance. Mes fils, en qualité de bons élèves, n'avaient pas de difficultés avec leurs professeurs. Mais voici qu'en rhétorique-science, le Père RIAS se méprit sur le professeur de mathématiques et crut devoir le soutenir malgré son insuffisance. Il faisait appel au travail personnel et les élèves passaient leurs récréations à échanger leurs lumières, un peu courtes en l'occurrence, tandis qu'ils répétaient volontiers: "*Le travail personnel, en sa course légère traverse l'étude embaumée*". Enfin la classe fut mieux pourvue et René ne connut pas d'échec.

Au moment où elle quitta l'externat des Feuillants, Marie-Suzanne se vit décerner, par ses compagnes, le prix d'honneur.

Mes filles avaient dans ce petit externat, qui gardait l'esprit du Sacré-Cœur, beaucoup d'amies parmi leurs compagnes. Leurs cousines de MOISSAC tout d'abord, avec lesquelles elles cheminaient quatre fois par jour, le bon oncle Pierre assurant presque toutes les conduites ; Jeanne-Marie de la CHEVASNERIE (de VASSELOT) se joignait souvent à ces quatre-là. Dans le même quartier, et faisant route ensemble, il y avait les de MONTREAL, les d'ELLOY, Marie d'OUINCE. On laissait en route Germaine MESNARD, les de LAUZON, etc ... etc. Je ne puis passer une revue générale.

Que les fêtes étaient pieuses dans la jolie petite chapelle où l'intimité était grande. J'y vois René, les SAILLARD, servant les messes de 1^{ère} Communion de leurs sœurs. Quelles idées délicates et ingénieuses avaient Mlle de CURZON, Mlle BREJON, pour marquer les fêtes, intensifier la prière, célébrer les anniversaires. Quelle union et que d'affection dans cette œuvre d'éducation dont la directrice et l'âme (Mlle PORTALIER) fut terrassée par la maladie peu avant le retour des Religieuses du Sacré-Cœur.

René, aussi, avait beaucoup d'amis parmi ses camarades. Parmi les plus voisins, je veux nommer André de MOISSAC, Pierre de VALLOIS, Bernard Le CAMUS, Henri de la CHEVASNERIE, Max BRION, Jacques PAVY, Bernard de VAREILLES, etc Ces jeunes échangeaient, en cheminant, leurs impressions et leurs opinions, et cela, journellement, pendant des mois et des années, représente de l'intimité. Beaucoup sont tombés dans la guerre de 14. René avait là des émules de classe, mais il gardait presque toujours le premier rang à partir de la seconde. Il fit, sans que ses succès en souffrissent, la philosophie et les sciences la même année, et alors, se posa la question de l'avenir. Tout d'abord, pendant les vacances qui suivirent sa sortie du collège, René fit un séjour dans le duché de Bade pour apprendre l'allemand chez un bon curé que nous avons connu par les CELIER et dont il a conservé un souvenir pittoresque.

Ayant goût et disposition pour les mathématiques, il rêvait de polytechnique et son oncle Lucien, avec lequel on discutait la question aux Pâtrières, n'était pas fait pour l'en détourner. Le chemin y conduisant était naturellement l'École Sainte-Geneviève. Mais j'objectai : "*Pour faire comme Paul et Jean TAUNAY !*" Et le plan fut abandonné. On décida que René suivrait le cours de préparation qui existait au Lycée de Poitiers. Mais alors ce furent les Jésuites qui furent indiqués. Et le Père COMPAING ne me le fit pas dire Mais le Père de BROGLIE et d'autres encore n'étaient pas de son avis et étaient contents de voir René rester à Poitiers.

C'est alors que mon pauvre grand commença à souffrir de l'estomac et à en souffrir beaucoup ; tellement que sa vocation à l'agrégation en Droit devint prépondérante, et il ne le regrette pas, non plus qu'il ne regrette les mois donnés aux mathématiques, qui ont, dit-il, augmenté la valeur de ses études de Droit. A la Faculté, il trouva des camarades et amis de son père : MM. AUDINET et PREVOST LEYGONIE. - Je me souviens les avoir rencontrés sortant de la Faculté, plus tard, après la soutenance de la première thèse de René. Ils se faisaient part de leurs impressions avec une joie et une satisfaction non dissimulées, comme l'auraient fait des pères de famille parlant de leurs enfants.

Mais j'anticipe un peu et je veux, d'abord, produire le témoignage de mon cher papa sur son petit-fils. Il ne devait survivre que six mois à maman ; il était bien malade et malheureux, mais cela ne l'empêchait pas de s'intéresser, et combien, à tout ce qui touchait les siens. Il semblait, lorsqu'il causait, ne pouvoir s'occuper de rien autre que de celui qui lui parlait. Voilà une copie d'une de ses dernières lettres, destinée à votre tante de RAUCOURT, et datée du 28 Janvier 1912, cinq jours avant sa mort :

"Je suis aujourd'hui, ma pauvre chérie, dans un état d'assez grande dépression. Je vais rester dans mon lit la plus grande partie du temps. J'ai encore évité le lavage d'estomac ce matin. Aux souffrances, s'est substitué un état nauséux bien désagréable, mal de cœur perpétuel, la bouche pleine d'eau. J'écris à BEAUCHANT, lui demandant ce que je pourrais faire pour modifier cela."

"Hier soir, René est venu coucher pour clore la chasse aujourd'hui. J'ai causé très agréablement avec lui jusqu'à 10 h. Il travaille d'une façon intéressante, ne se bornant pas à ses études de Droit; mais cherchant à s'initier aux questions religieuses, sociales, politiques, bâchant les conférences qu'il présente de temps à autre, soit à l'Ecole de Droit, soit à leurs sociétés littéraires et à leurs réunions d'œuvres."

"Il prépare, en ce moment, un travail sur la campagne menée par les Catholiques, spécialement à Poitiers, pour la liberté d'enseignement du temps de

Montalembert. - Il dépouille, pour cela, la collection du journal L'Abeille de M. de CURZON, dans lequel écrivait son grand-père, étudie la vie de MONTALEMBERT, le mouvement des idées à cette époque, etc... Il va voir de CURZON pour causer avec lui des documents qu'il a sans doute entre les mains. S'il continue, son sillage marquera à Poitiers pendant les années qui vont suivre, et cela me fait grand plaisir."

"Il m'a parlé de la réunion publique des Antiquaires de l'Ouest, à laquelle il assistait avec sa mère et sa sœur. Ils ont entendu la lecture, pleine d'intérêt, d'études historiques de GINOT sur les chemins parcourus dans la région par les pèlerins à St Jacques de Compostelle, et sur les prisons à Poitiers pendant la terreur de SAILLARD. Ce dernier a parlé de votre trisaïeul GUILLEMOT, racontant comment ses codétenus et lui s'amusaient sous les verrous, et donnant une liste des prisonniers, et aussi des CHOQUIN, votre trisaïeul également, qui, dans une autre prison, renfermé avec ma grand'mère NICOLAS et un petit frère, y vit mourir ce dernier."

"J'entends l'auto des SAVATIER qui viennent me faire une petite visite. Je leur confierai cette lettre."

"Je t'embrasse bien tendrement."

Les détails de cette lettre font revivre bien des souvenirs très doux : lorsque mon grand rentrait de ces soirées si intéressantes, où il avait joué un grand rôle, il venait me la raconter à côté de mon lit avec l'entrain et le sourire que vous connaissez et je faisais ensuite de bons rêves.

Mais cette lettre n'indiquait pas combien papa était malade. Je ne saurais abréger le récit que j'ai fait de ses dernières heures, sous le coup de l'émotion : émotion calme et pleine de paix. Il me semble que cette relation fait partie des souvenirs de famille et qu'elle montre un modèle trop précieux pour le passer sous silence. Encore une fois, la porte du Paradis était entr'ouverte .

Derniers souvenirs de notre cher papa

Tout le mois de Janvier a été un mois de grandes souffrances, de crises douloureuses sous des formes variées. Les nuits étaient aussi pénibles que les jours et notre cher père en employait la plus grande partie à sa correspondance et à d'autres travaux ne cessant jamais de s'intéresser à ce qui intéressait chacun des siens et à suivre dans les journaux toutes les questions religieuses et patriotiques pour lesquelles il se passionnait. Le discours de M. de MUN à l'Académie lui avait fait grand plaisir.

Il était actif physiquement aussi autant que ses forces le lui permettaient. Jeudi 25, il était allé, traîné dans la petite voiture de malade, surveiller les travaux qu'il faisait exécuter aux Villenières. Samedi, René ayant été amené par la date de la fermeture de la chasse, il a prolongé la soirée avec lui assez tard, ayant grand plaisir à causer de ses études, de ses relations, des travaux projetés et de tout ce qui s'y rapportait. Le dimanche soir, il était enchanté qu'il pût emporter son lièvre et lui a dit en le quittant : "*Maintenant, tu ne viendras plus pour le gibier, mais j'espère que tu viendras quelquefois pour ton grand-père.*"

Cette journée de dimanche, papa ne s'était pas levé et constatait avec Elisabeth, venue dans l'après-midi, qu'il souffrait beaucoup moins au lit qu'une fois habillé. Il se réjouissait d'avoir de meilleures nouvelles d'Ernestine et a lu d'abord à René, puis à Elisabeth, puis à H. SAVATIER, tous les résultats de l'examen trimestriel de petit Louis, qui lui étaient une grande satisfaction. Il attendait Jules et désirait son arrivée. Ayant pu prendre une ration bien plus considérable de lait (1 litre 1/2) depuis 3 jours, et dormir davantage, il était content et ses visiteurs sont repartis plus satisfaits que depuis longtemps.

La journée de lundi a été parfaite, papa descendu dans l'après-midi, enveloppé dans la robe de chambre de maman, refaite pour lui et dans laquelle il avait si bien la tournure de grand-père : papa a parlé à plusieurs personnes, s'est fort intéressé à la pose des statues de St. Henri et Ste Elisabeth dans l'église de Gizay. Il a pris volontiers de la bouillie et du lait. Le soir, il disait aux Jacques qu'il retrouvait sa facilité de travail du soir et qu'il allait en profiter, que depuis longtemps il n'avait pas passé une aussi bonne après-midi.

La nuit pourtant n'a pas été bonne, et mardi matin à 6 h 1/2, Jacques entendait résonner d'une façon très pressante la sonnerie qui, du chevet de papa, allait au sien. Il prenait à peine le temps de s'habiller et Marie, par les portes ouvertes, se rendant compte que papa poussait de véritables hurlements de douleurs, accourait précipitamment. Il souffrait atrocement, sa figure était décomposée. "*Je vais mourir, disait-il, appelez M. le Curé !*" , Et cette crise de souffrances épouvantable a duré plus d'une heure avec un moment de détente sous l'influence du calmant que Jacques a pu lui appliquer. M. le Curé, arrivé de suite, l'a confessé et encouragé. Les douleurs étaient si vives qu'elles l'étouffaient. Il avait la sensation d'une barre de fer dans le ventre et parlait de la nécessité de lui débarrasser les intestins.

Le médecin a calmé par une piqûre, donné une potion, fait appliquer de la glace sur le ventre et défendu de prendre de la nourriture. Notre pauvre papa s'informant de la durée de ce jeûne, et le médecin répondant trois jours (qui n'ont pas été atteints) : "*Mais, disait-il, ils veulent me faire mourir de faim dans l'état de faiblesse où je suis*". Le médecin a laissé voir à Jacques toute son inquiétude et engagé à prévenir ceux du loin.

Elisabeth, arrivée à 9 heures, a trouvé papa sommeillant sous l'influence de la piqûre, mais se réveillant souvent. Il lui a parlé tout d'abord de la lettre de Bébelles après la lui

avoir fait lire, puis il a demandé : "*Parle-moi du Bon Dieu*". Il a suivi la récitation des psaumes des complies, répondant "*Ainsi soit-il*" aux versets qui, le touchaient particulièrement. Il était dans une sorte d'engourdissement dû aux calmants, lui laissant toute sa lucidité, mais lui permettant de courts et fréquents sommeils. Des dépêches annonçant les arrivées s'étant succédées, Jacques a dit à papa qu'Ernestine et Jules allaient exécuter leur projet précédemment formé de venir lui faire une petite visite, et qu'Henry viendrait un peu plus tard.

A 7 h ½, les Drs. BEAUCHANT et MARSAT sont arrivés. Papa leur a raconté sa crise du matin en disant : "*Sans doute, je suis trop douillet, je ne sais pas souffrir*". Ils ont examiné à tour de rôle le malade qui craignait qu'on ne rappelât la souffrance en le palpant ; puis ils ont concerté ensemble, émis le diagnostic d'une perforation de l'estomac due à une petite plaie ou ulcération. L'estomac gercé, usé à cet endroit, avait fini par se déchirer et laissé échapper les liquides qu'il contenait. La péritonite était généralisée. Ils demandaient si l'on voulait recourir à une intervention chirurgicale immédiate présentant une chance sur cent étant donné les conditions de l'opération, l'état d'épuisement, l'intoxication, etc ... Sur la décision négative, ils ont diagnostiqué une prolongation d'existence de deux à six jours.

Un des médecins disant : "*Il vous tourmentera pour ceci*", Jacques a répondu : "*Nous allons tout lui dire et il sera très calme*" à l'étonnement des docteurs. - Ils sont ensuite montés près de papa, lui ont dit qu'ils allaient le calmer et le soutenir, à la fois, par des piqûres voulant ménager absolument son estomac qui ne devait rien prendre sous peine de vives souffrances, moyennant quoi les douleurs ne seraient pas très vives et BEAUCHANT, qui devait s'absenter, a dit qu'il reviendrait le dimanche pour le voir. Ils permettaient de petits morceaux de glace. Le pouls était un peu moins bon.

Monsieur le Curé, prévenu, est arrivé de suite et il est resté seul avec papa, qui s'est entretenu longuement avec lui. Il a fait demander Jacques, dont il avait besoin : "*M. le Curé est en train de me dire des choses rudement sérieuses, mais tu vois, je prends cela avec calme*". On a fait monter les domestiques et M. le Curé FERRAND est allé chercher les Saintes Huiles à la chapelle. Papa, avisant Maurice, le maître domestique, lui a dit : "*Voyons ... Que je m'intéresse aux choses jusqu'à la fin ...*". Et il lui a demandé comment on faisait une plantation de vignes, indiquant les modifications à apporter. Puis s'étant rendu compte de l'arrivée de M. le Curé, à la grande émotion des domestiques, il leur a demandé pardon du mauvais exemple qu'il avait pu leur donner et des impatiences qu'il leur avait témoignées. En terminant, il a ajouté : "*Servez bien le Bon Dieu. Il n'y a que cela de vrai.*"

Et le Curé ayant commencé l'administration de l'Extrême-Onction, papa a dit qu'il n'entendait pas assez et les prières étant dites plus haut et lentement, il a suivi et répondu.

M. le Curé est allé chercher le Bon Dieu, tandis que nous préparions hâtivement la chambre. Il a fait au malade des exhortations à la paix, à la Confiance, à l'Abandon, et lui a

donné le Saint-Viatique en disant la formule liturgique : *"Acceptez le corps de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. Qu'Il garde votre corps et votre âme pour la vie éternelle."*

Papa a demandé qu'on lui lise une petite prière écrite de sa main et que je transcris : *"J'accepte la mort par obéissance à la loi portée par Dieu et pour l'expiation de mes péchés, ayant sûrement mérité la peine capitale. J'unis ma mort à celles de Notre-Seigneur, de la Très Sainte Vierge Marie, de Saint Joseph, de nos bons parents, de ma bien-aimée Elisabeth, de Joseph, de Marie-Suzanne. Je leur demande de m'assister à ce moment de tout leur pouvoir."*

Il s'est fait lire ensuite l'abrégé des actes après la Communion : *"Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. - Vous savez, Seigneur, que je vous aime. - Que rendrais-je au Seigneur pour tout le bien qu'Il m'a fait. - Faites à votre serviteur selon votre miséricorde. - Je remets, Seigneur, mon âme entre vos mains. - Seigneur, affermissez ce que vous avez opéré en nous."* - Il nous a demandé de réciter le *Sub Tuum*¹, la prière *"O bon et très doux Jésus"* et les 5 *pater* et *ave*. On les voulait abréger, il a insisté. M. le Curé l'a quitté en lui disant de demeurer en grande paix et confiance, que c'était lui qui répondait de son âme devant le Bon Dieu.

Puis la longue veillée a commencé. Nous attendions ceux du loin, papa sommeillait, se réveillant souvent pour demander l'heure et par quel moyen ils allaient arriver. *"Que je dors bien, disait-il, beaucoup mieux qu'à l'ordinaire ; je n'ai pas de cauchemars"*. Quand il avait trop soif, Marie avait eu l'idée de lui laver les lèvres et la langue avec un morceau de coton trempé dans l'eau . *"Demande à Marie, disait-il, Marie sait ce qu'il faut faire, Marie te le dira."* - Il sentait un grand besoin de prendre de la nourriture et Jacques a dû lui dire très affectueusement qu'il avait une petite ouverture dans l'estomac et que les médecins craignaient de grandes douleurs s'il y mettait quelque chose. *"Peut-être bien que cela guérira tout seul une fois de plus."* - On lui donnait de petits morceaux de glace, mais il répétait : *"J'ai grand besoin de prendre quelque chose, je vous en prie, la moitié d'une cuillerée."* Et c'était très pénible de la refuser. Cette nuit-là, il s'est souvent aussi plaint de nausées.

A Elisabeth qui l'embrassait, papa a dit : *"Revoir ta mère, ma chérie, comme ce sera bon, dis !"*

Puis il avait la crainte que nous ne nous fatiguions : *"C'est bien inutile que vous restiez là cette nuit. Allez vous coucher, vous serez fatigués si vous ne dormez pas."*

La voiture est arrivée mercredi à 3 heures. Papa s'est écrié gaiement : *"Enfin, là voilà !"* en embrassant Ernestine, s'est informé près de Jules de Guitte et de sa mère. Puis, il s'est mis à causer avec eux, questionnant Jules sur chacun de ses enfants, parlant de petit Louis,

¹ *Sub tuum praesidium* : prière à la Vierge Marie « *Sous l'abri de ta miséricorde, nous nous réfugions, Sainte Mère de Dieu. Ne méprise pas nos prières quand nous sommes dans l'épreuve, mais de tous les dangers délivre-nous toujours, Vierge glorieuse et bénie. Amen.* »

de ses professeurs : DUTHOIT, le professeur d'Economie politique, ses camarades, Guillaume avec lequel il était toujours resté en relation et se demandant s'il avait bien répondu à sa dernière carte ; il a parlé de la lettre reçue de Bébelle, de celle d'Henri reçue le matin et demandé si Louis ne viendrait pas. Il a parlé du discours de M. de MUN à l'Académie et de ses articles dans l'Echo de Paris, de la Conférence GROUSSAC sur le Grand-Père, et de l'article de Jules dans les Débats. Jules lui a raconté la prédiction du Frère Portugais sur la guerre de l'an prochain, où nous devons être victorieux.

Enfin, il a demandé qu'on le laissât seul avec Ernestine. Il lui a raconté comment M. le Curé lui avait annoncé qu'il allait mourir, lui prenant les deux mains dans les siennes et lui disant qu'il tenait ainsi ses promesses. *"J'ai été bien étonné, disait papa, mais cela ne m'a rien fait du tout."* Il a demandé ensuite certains papiers qu'il désirait brûler et dont il a indiqué exactement la place.

PASQUIER, monté à ce moment, tout ému, a causé avec lui. *"Qui m'aurait jamais dit, mon cher PASQUIER, que je me ferais mettre de la glace sur l'estomac et que je faisais curer le vivier juste à point pour en avoir"*. Il lui a dit que, souvent, il s'était montré impatient et lui demandait de lui pardonner. PASQUIER, tout ému, a fini par balbutier : *"Monsieur était mon meilleur ami."*

Le Docteur MARSAT venu le même matin, a fait une demi-piqûre de sérum et trouvé le cœur affaibli.

Le facteur a apporté deux crucifix de Montligeon indulgenciés de la bonne mort, et que papa avait fait venir en souvenir de Joseph. Il a donné de suite à Ernestine celui qui lui était destiné et l'autre était encore dans sa main lorsqu'il est mort. Il a donné à Jacques toutes les instructions pour le courrier.

Lorsque Marie-Jacques est arrivée, il lui a dit : *"Vous n'avez pas bonne mine, ce matin. Vous êtes-vous bien reposée ?"*

Notre cher papa souffrait beaucoup du moindre mouvement. Chaque secousse lui faisait pousser des cris. Le relever dans son lit était une affaire, et il n'y avait pas moyen d'arranger ses oreillers. Chaque tentative le faisait crier : *"Holà ! Holà !"* Puis, quand c'était un peu calmé, il se reprochait ses plaintes. La glace que l'on renouvelait sur son ventre et les petits morceaux que l'on mettait dans sa bouche étaient son seul soulagement. Les souffrances d'épaules (caractéristiques de la lésion) étaient très grandes.- Vers 10 heures, Jacques a dû faire une piqûre de morphine et d'huile camphrée, les médecins unissant le calmant et le fortifiant pour prolonger la vie et conserver toute la lucidité. C'était le seul traitement applicable. Cette piqûre a donné un peu de relâche et des moments de sommeil. Ernestine lui a dit : *"C'est le moment, mon cher papa, de dire le verset : "In pace in idipsum dormiam et requiescam". - M.*

le Curé a ajouté : "*Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me*"².

Dans l'un des moments de veille, papa dit à Jacques : "*Mon pauvre enfant, j'aurais bien voulu te laisser tous mes papiers et mes comptes en ordre ; j'y ai travaillé tant que j'ai pu ces temps derniers, mais je n'ai pas pu finir; je t'en demande bien pardon.*"

Encore dans cette matinée de mercredi, papa a dit à Ernestine, après l'une de ces conversations où il se montrait gai et intéressé : "*Tout cela, c'est la nature , mais nous ne pensons pas assez au bon Dieu. Vous ne me faites pas prier comme votre mère l'aurait fait*". - Et à partir de ce moment, nous avons fréquemment récité des dizaines de chapelet. De lui-même, papa y joignait des actes de soumission et d'abandon et cet acte d'amour : "*Mon Dieu, je ne veux plus aimer que vous.*"

Vers 2 heures, Henri SAVATIER est arrivé avec ses enfants et, comme papa était réveillé et assez bien, on les a fait monter de suite. Après qu'ils l'ont eu embrassé, papa a dit : "*Maintenant que vous êtes tous réunis, je veux vous donner ma bénédiction, puisque Dieu confirme les bénédictions des parents*". Il a demandé pardon des peines qu'il avait pu nous causer ; il a ajouté ses recommandations pour l'union, la paix, l'esprit de famille, au prix, si c'était nécessaire, de quelques petits sacrifices d'amour-propre. Tous étant à genoux, il a levé la main et prononcé les paroles liturgiques de la bénédiction, puis il a demandé que l'on se succédât près de son lit.

A Elisabeth qui pleurait, il a dit en faisant une croix sur son front : "*Ne pleure pas*". A Henri SAVATIER, qui lui demandait de prier pour nous, il a rappelé la recommandation de maman que l'on priât longtemps pour elle, lui demandant de la lui appliquer. A René, il a dit avec un entrain joyeux en élevant la voix : "*Tu es chef de file. Allons, conduis-moi bien toute cette bande-là*". A Marie-Suzanne : "*Sois bonne pour ta maman*" . - Après avoir posé la main sur la tête de tous, il a ajouté : "*Ceux qui sont ici porteront ma bénédiction aux absents, et maintenant, il faut me reposer*".

Dans la soirée de mercredi, Marie-Henri est arrivée. Elle est montée embrasser papa, qui lui a dit, après un premier bonjour : "*Embrassez-moi mieux. Vous êtes ma chère fille. Je veux vous bénir.*" Et il a mis aussi la main sur sa tête.

Après le dîner, nous avons fait tous avec lui, comme il l'aimait tant, sa dernière prière du soir. Ernestine l'a prononcée très haut et lentement. Il l'a suivie jusqu'à la moitié à peu près, où il s'est endormi.

Henry et sa femme ont pris la garde de nuit. Le médecin, arrivé à 10 heures environ, a fait une piqûre de sérum, trouvé le pouls mauvais, et diagnostiqué que papa ne

2 Ps4,9-10 Dans la paix moi aussi, je me couche et je dors, car tu me donnes d'habiter, Seigneur, seul, dans la confiance.

passerait pas la nuit. Au malade, il a confirmé la nécessité de ne pas prendre de nourriture, et de se soigner par des piqûres pour permettre à la plaie de l'estomac de se refermer.

Les Henry nous ont tous réveillés, et alors ont commencé ces longues heures si remplies, papa n'ayant presque plus dormi. - En nous voyant arriver, il a dit : "*Allons, voilà tous qui rappliquent*" et ajouté cette réflexion : "*Les médecins racontent toujours de belles histoires ; on en croit ce qu'on veut.*"

Monsieur le Curé, prévenu, ne l'a presque plus quitté jusqu'à la fin, remplaçant vraiment Joseph avec tout le dévouement, la piété, l'attention imaginables. Papa le regardait avec bonheur, et demandait souvent son approbation. On n'a plus cessé de prier près de lui ; il répétait toutes les paroles. Plusieurs fois, il a demandé le *Sub tuum* et les trois invocations à Jésus, Marie, Joseph, suggérées par lui-même à Maman, il y a six mois. M. le Curé l'exhortait sans cesse à dire *amen* à la souffrance, à la vie, à la mort, à toute volonté du Bon Dieu. Il récitait fréquemment les actes de foi, d'espérance et de charité. Papa, plusieurs fois, a dit de lui-même : "*Mon Dieu, je ne veux plus aimer que vous, avec vous, pour vous.*" Et regardant M. le Curé : "*Est-ce bien comme cela ?*" - "*Il n'y a que la volonté qui compte, lui a-t-il répondu. Vous avez donc ce que vous désirez.*"

La présence d'esprit était entière comme sa sollicitude. Il nous comptait autour de son lit, disant : "*Il y en a un de moins.*" - "*Papa, il est sorti pour telle raison.*" - "*Bébelle est-elle ici ? Oui, voilà son bonnet (de nuit). Que Marie s'étende, elle se fatiguera. Allons ! c'est Bébelle qui tousse.*" - M. le Curé, il faut aller vous coucher, il est tard. Il est tard."- "*Vous veillez bien, je veillerai avec vous, dit M. le Curé.*" - "*Mais vous avez besoin de vous reposer.*"

Il nous souriait et nous étions stupéfaits de l'entendre plaisanter, alors qu'il était si faible. - Marie-Jacques assise sur le bras d'un fauteuil ayant failli tomber : "*Marie aime les positions instables, a dit papa. Un de ces jours, nous la verrons assise sur les pincettes.*" - Marie-Henry avait étendu son boléro pour lui cacher la lumière : "*Vous me couvrez de votre aile, Marie, ... c'est si petit : on pourrait dire votre aileron.*" - Ernestine frictionnant ses épaules à un moment de souffrance plus vives : "*Il ne reste plus qu'à me passer la corde au cou.*" Et il regardait M. le Curé : "*Allons, voilà que je vais me faire rappeler à l'ordre.*" - Et une autre fois, dans l'agonie, comme une petite cuillerée d'eau (la dernière) coulait de travers, Ernestine, effrayée, lui dit : "*J'ai eu peur de vous étrangler.*" - "*C'est bien ce que tu fais !*".

Dès ce moment sa respiration devenait pénible, et il avalait difficilement. Jacques lui ayant présenté une cuiller et voyant sa difficulté : "*Je vous donne cela comme un rustaud.*" - "*C'est moi qui le suis, dit papa, je ne peux seulement plus parler.*" Pourtant, jusqu'à 4 heures avant sa mort, il a accepté volontiers de petits morceaux de glace.

De temps en temps (bien des fois), il demandait à Jacques de lui dire où en était son pouls. *"Il est faible, mais bien régulier"* répondait Jacques d'abord. Puis : *"Il est très faible, papa."* - *"Tant mieux, il a baissé un peu ce matin, il baissera beaucoup tantôt ; demain, il n'y en aura plus du tout"* - Il demandait l'heure : *"Vous me dites toujours la même heure, ça ne finira jamais."* M. le Curé a répondu : *"Notre Seigneur aussi a eu sa nuit, sa nuit douloureuse et bienheureuse, qui a précédé le jour de Pâques. Il va se lever pour vous."* - Une autre fois, à la même plainte, Ernestine a dit : *"Mon cher papa, c'est le moment d'user de la recette de tante Suzanne. Vous savez qu'elle dit que, lorsqu'on est à bout de force, il faut réciter le Magnificat et qu'on les retrouve. - Oui. Oui."* Et nous avons tous dit le Magnificat.

M. le Curé faisait réciter les actes d'abandon, d'acceptation, de confiance. Il a commenté le verset : *"Je me suis réjoui de cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur."* - *"Monsieur le Curé m'apporte les échos du Paradis"*, a dit papa.

Vers minuit, on lui a proposé de recevoir encore le Bon Dieu. *"Je veux bien... Pourrai-je avaler ?"* - *"Je vous donnerai une petite parcelle, a dit M. le Curé, et si elle reste collée au palais, cela ne fera rien."* Nous lui avons mis de la glace dans la bouche avant et après. *"Je ne peux pas prier, a dit papa, après avoir reçu le Bon Dieu ; je ne peux pas suivre."* - *"Nous nous partagerons la besogne"*, a dit M. le Curé. *"Vous souffrirez et nous prierons."* Et nous disions tout haut les invocations à la Sainte-Vierge, Ste Elisabeth, St. Joseph, Notre-Dame de la Paix.

Comme Elisabeth lui disait : *"Mon pauvre cher papa !"* il a riposté de suite *"Je ne suis pas à plaindre."* Et voyant Ernestine pleurer : *"Allons ! Allons !"* Au sortir d'un petit sommeil, il s'exclama et dit à Ernestine : *"En me réveillant, je me demandais ce qu'il y avait ; je ne me souvenais plus que j'étais très malade !"*

La respiration oppressée devenait une plainte comme celle d'un enfant malade, plainte navrante à entendre. Il s'en excusait : *"Voilà que je recommence ma musique. Mais je fais plus de bruit que cela n'en vaut la peine."*

Depuis 10 heures, nous pensions aux prières des agonisants et M. le Curé tenait son livre prêt, tout en récitant les litanies de la Sainte Vierge, le chapelet. *"C'est bien long"* disait papa. Puis : *"Toutes ces prières, c'est pour faire passer le temps, mais ce n'est pas celles-là qu'il faut dire, c'est celle des agonisants."* Puis : *"Dans combien de temps arrivera Louis ?"* - *"Trois heures."* - *"On peut l'attendre."* Et il a demandé bien des fois s'il arrivait. Lorsqu'il l'aperçu : *"Enfin, mon cher Louis, vous allez me donner le signal !"* - *"C'est le Bon Dieu qui le donnera"*, a rectifié M. le Curé. *"Mon père, bénissez-moi"* a dit Louis en s'agenouillant, et papa a dégage son bras très péniblement pour le lui mettre sur la tête avec l'aide d'Ernestine. Puis il a demandé des nouvelles des enfants. - *"Récitez maintenant les prières des agonisants."* Nous répondions tout haut et papa presque tout le temps les trouvant pourtant très longues.

A 6 heures, Louis restant avec Jacques près de papa, nous sommes descendus entendre la messe à la chapelle. Quand M. le Curé l'a quitté, papa lui a dit : "*O M. le Curé, combien je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi.*" - "*M. le Curé a pris, près de vous, la place de Joseph*", a dit Ernestine. "*Oui, c'est cela.*" Et M. le Curé a répondu : "*Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut me remercier, vous me remercirez dans le Paradis.*"

C'était l'office de St. Ignace, martyr, et il s'appliquait si bien à notre bien-aimé père que M. le Curé le lui a commenté en remontant : "*Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ, par laquelle je suis crucifié au monde*" - L'épître : "*Qui pourra me séparer de la Charité de Jésus-Christ*" - L'Evangile : "*En vérité, si le grain de blé étant tombé dans la terre ne vient point à mourir, il demeure seul ; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup de fruits, ... etc... etc...*" - "*Tout l'office était pour vous*", a dit M. le Curé.

Ernestine a demandé à notre cher papa : "*Papa, dites pour nous la prière de Notre-Seigneur*" : "*Père, j'ai gardé tous ceux que vous m'aviez donnés. Maintenant, je ne vous demande pas de les retirer du monde, mais de les garder du mal.*" Papa a suivi, puis répété ensuite : "*Oui, oui, oui.*"

Papa baisait souvent son crucifix, le grand crucifix de Joseph. Il avait demandé la photographie de maman pour l'embrasser, et, quand nous nous approchions de lui, il nous faisait signe des lèvres qu'il voulait nous donner un baiser.

A 9 heures du matin, jeudi, le Docteur MARSAT a constaté que le pouls ne pouvait plus se compter et a rendu de cette façon sa pensée : Virtuellement tout est terminé. Papa ne regardait presque plus, mais baisait encore son crucifix et a donné aussi une dernière marque de tendresse à chacun de nous. Sa main droite se promenait de son cœur à son ventre, s'agitant incessamment sous la couverture ; ses pauvres pieds étaient tout tordus.

Comme il avait des plaintes déchirantes, nous avons pensé à une piqûre calmante. Nous hésitions, nous demandant si nous ne diminuerions pas ses mérites ; il a cherché M. le Curé pour exprimer encore : "*Est-ce permis ? N'est-ce pas une lâcheté ?*" - "*Non, a dit M. le Curé, il faut le prendre comme un remède.*" Et ce dernier remède a rendu moins douloureux, si c'était possible, la très longue agonie.

Nous croyions que notre cher papa ne voyait et n'entendait plus et récitons le chapelet, lorsque nous nous sommes aperçus qu'il articulait toutes les paroles. Ernestine lui ayant alors demandé s'il souffrait, il a répondu à deux reprises très distinctement : "*Non*".

M. le Curé, absent pour son catéchisme, avait été, à son retour, accueilli par un sourire et a continué à suggérer les actes méritoires, surtout les Ainsi-soit-il. - Un de ses derniers mots a été "*Abandon. Abandon. Abandon.*" La respiration était de plus en plus pénible,

la figure douloureuse et les heures passaient (le cœur était si solide).

A 2 heures, Henri et ses enfants arrivant et Elizabeth étant allée les recevoir, on est venu les chercher en hâte. La respiration était devenue comme lointaine, puis un premier arrêt après lequel la figure s'est détendue, les yeux se sont ouverts semblant regarder au delà et un dernier soupir.

Dieu seul sait ce qu'Il nous enlevait, et il est besoin de se rappeler ce que j'ai si souvent entendu répéter à M. de CASTRIES : "*Le ciel ne s'enrichit jamais aux dépens de la terre*".

Le pauvre René souffrait de plus en plus, et, après divers traitements médicaux, on voulut essayer de l'hydrothérapie. Nous nous installâmes pour une saison dans un agréable chalet de Saujon. Dans cette station pleine des souvenirs de papa, nous fîmes de bonnes connaissances. Je ne raconterai pas beaucoup de petites choses gaies sur les gens et les choses. Il fallait ne pas s'ennuyer et prendre du bon côté ce qui se présentait pour aider au bénéfice du traitement. Gabrielle devint très forte au tennis. De bonnes photos en font foi, où on la voit en jupe courte avec une tenue calme et ferme. - Nous apprécîâmes le Dr. DUBOIS qui faisait beaucoup de bien dans son petit royaume. Il soulagea René, mais ne le guérit pas.

Durant les années précédentes, Ernestine, que j'ai laissée à Flers, avait gagné Clermont, où elle connut les JAILLARD, puis Cambrai, ce poste important qui fut pour son mari le vestibule de Bordeaux. Tous deux étaient toujours à la hauteur des circonstances et des tâches.

Quant à Henry, il fut, après Blois, Directeur du haras d'Aurillac, et c'est là que naquit François, mon filleul, que je regrettai fort de ne pas aller tenir sur les fonts. Marie-Suzanne fit près d'eux un bon petit séjour d'enfant gâtée.

A la veille de la guerre, Louis fut choisi pour l'importante succursale de Bordeaux. En gagnant cette ville, ils firent escale aux Pâtrières. Quel bon petit séjour, où Ernestine et moi pûmes jouir de la joie d'être ensemble quelques heures et de réunir nos enfants. De loin en loin, nous avons eu de bonnes visites des uns ou des autres, surtout de Mitte et de Jeanne.

Désirant pouvoir mener une vie plus active, je recourus à une opération qui atteint son but, j'avais fait ainsi la connaissance d'un grand chirurgien, le docteur RENOUE, et de l'hôpital de Niort où se trouvait sa clinique. J'y appris à connaître et comprendre les filles du père de Montfort. La Sœur Stéphanie (Mlle DIEL MONTPLAISIR) y devint pour moi une amie dont j'eus occasion d'apprécier, depuis, le dévouement. C'était une femme remarquable, qui accomplit une grande œuvre à Nantes en y ouvrant son école des infirmières d'Etat. Elle a disparu trop tôt.



Elisabeth de la Martinière et Henri Savatier en 1928

De gauche à droite :

*Jeanne de la Mardière, René, Marie-Suzanne, Etienne Tercinier, Pierre (prêtre)
Elisabeth de la Martinière, Henri Savatier, Jules*

Enfants :

*Elisabeth (dans les bras de son père),
Jean, Henri,
Gabriel Tercinier, Hélène Tercinier, Jeanne Tercinier, Lucien.*

Mon petit Jules ayant eu plusieurs crises d'appendicite et l'opération s'imposant, je le conduisis naturellement à Niort.

Les vacances n'étaient plus aussi gaies avec tant de séparations. Nous nous réunîmes aux Roussières à la fête de Pâques qui suivit la mort de mes parents, et c'est là que, préparé par M. l'Abbé FERRAND, mon petit Jules fit sa première Communion privée dans la paroisse où sa mère avait connu ses fêtes d'enfant.

Les parties de chasse, je les situe maintenant aux Pâtrières, où René était passionné chasseur et très bon fusil. Ses frères, et surtout Jules, prenaient grand plaisir à rabattre le gibier, constater les ruses et juger des coups. Aux Pâtrières, les lièvres sont plus rares ; on appréciait surtout les perdrix ; il y avait aussi des cailles.

Pendant l'été de 1914, nous fûmes tous ensemble, emmenant deux domestiques, nous installer à Saujon. L'auto nous y amena et il nous permettait de profiter du voisinage de la mer et des Henri qui étaient à Royan. Mais voilà qu'un jour, votre grand-père, qui suivait attentivement les nouvelles, me dit : "*L'assassinat de l'archiduc autrichien va nous donner la guerre*", et peu de temps après : "*Il faut régler à l'établissement et partir ce matin ; Germaine*

et Lucienne prendront le train. Je veux m'arrêter à Poitiers et arriver dans ma commune avant la mobilisation." - Il faut vous dire, si vous ne le savez, que votre grand-père était, non seulement maire, mais aussi chef de bataillon au 70ème d'infanterie territoriale. Il avait été le plus jeune officier de ce grade.

Quoi qu'il en soit, notre raison de départ fut reçue avec étonnement par le Docteur DUBOIS, mais il donnait toute sa confiance à Henri, et s'écria seulement : "*La guerre ! Nous serons battus !*" C'était son premier mouvement. Le mien fut une véhémence indignation, qui modifia ses réactions et son langage. Je rencontrai sur ma route M. PEQUIN qui me dit : "*Et moi qui ai une bonne allemande !*".

A Poitiers, on était dans le calme et votre grand'mère trouva nos prévisions pour le moins exagérées. Je sortis les draps que j'avais promis à la Croix-Rouge. Nos domestiques qui ne voulaient pas se séparer de nous (je leur avais proposé de retourner chez elles), eurent quelques difficultés pour leurs billets. Nous les reprîmes à Poitiers. Le soir, nous étions aux Pâtières. Votre grand-père passa la nuit à prendre ses dispositions et à prévoir autant que possible l'avenir. Le lendemain, le tocsin sonnait. Les gardes de communication, premiers appelés et dont étaient les frères PASQUIER, eurent à peine le temps, en revenant des champs, d'échanger leurs sabots contre des souliers. Mais ils n'allaient pas loin.

Votre grand-père partit comme eux, car il devait aller former son bataillon à Tours. Il s'y procura ce qui était nécessaire pour garnir sa cantine et acheta un cheval à Madame FRAPPIER, femme d'un officier qui devait être tué quelques semaines après. Dès lors, il nous écrivit régulièrement des billets brefs et précis, donnant de ses nouvelles sans indication de lieux, ni de faits importants, mais pleins de détails intéressants narrés au jour le jour. Je les ai précieusement gardés et les destine à Jean. J'en faisais régulièrement la copie qui pourra être pour Gaby.

Les angoisses et les souffrances de cette première guerre se terminèrent à la Victoire. Mes petits enfants, qui voient des ruines autrement graves s'amonceler, auront à reconstruire une France chrétienne et forte. Que Dieu les aide !

Elisabeth Savatier, née Machet de La Martinière, 1944

Table des matières

Les maisons de famille à Poitiers.....	7
Les Roussières.....	13
Les Quatre-Vents.....	24
Le Plessis.....	28
Ma vie de jeune fille.....	40
Les souvenirs de jeune femme d'une vieille de 77 ans.....	59
Derniers souvenirs de notre cher papa.....	94